Lancelot Montagu, ou le Résultat des bonnes fortunes, par Mme la Cesse de Malarme, née de Bournon,...


BnF Gallica

LANCELOT
MONTAGU.

LANCELOT MONTAGU.

IMPRIMERIE D'ANT. BERAUD,
Faubourg Saint-Martin, n°. 70.

LANCELOT MONTAGU,

OU

LE RÉSULTAT

DES

BONNES-FORTUNES;

PAR MADAME LA COMTESSE DE MALARME,
NÉE DE BOURNON,
DE L'ACADÉMIE DES ARCADES DE ROME.

TOME II.



À PARIS,

CHEZ PIGOREAU, LIBRAIRE
POUR LES ROMANS,
Place Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 20.

M. DCCCXVI.

LANCELOT MONTAGU.

CHAPITRE XXI.

MONSIEUR O' Connor avoit quitté son pays natal à l'âge de dix-huit ans, et il en avoit quarante-deux quand il fit connoissance avec Amélia Caraway. Je ne puis dire qui étoit son père, puisqu'il l'ignoroit lui-même; sa mère avoit servi à titre de femme de charge, pendant vingt ans, dans le palais du Vice-Roi d'Irlande; et ayant vu plusieurs Vice-Rois différens, car elle tenoit à la maison, et non pas aux personnes, ses connoissances s'étoient renouvelées. Quelques médisans prétendirent que le premier valet de chambre de mylord duc de Rutland avoit fait une cour assidue à Joan O' Connor; d'autres assurèrent que l'intendant du duc de Buckingham avoit eu aussi le bonheur de plaire à la femme

de charge. La vérité est que Joan O' Connor ne fut jamais mariée ; qu'elle se chargea de James, le fit élever avec soin ; qu'il reçut une excellente éducation, qu'il ne manqua jamais de rien, et que Joan O' Connor l'appelloit son neveu, fils, disoit-elle, de son frère mort depuis peu de temps, étant sous-lieutenant dans le régiment de Dillon, alors au service de France. Sa femme, que la plus vive douleur dévoroit, tarda peu à suivre son mari, laissant sans aucune ressource le petit James âgé de deux ans. Mais la meilleure des tantes possibles prit en pitié ce pauvre orphelin : d'ailleurs elle lui devoit ses bienfaits, même à titre de proche parente ; et elle s'en acquitta de manière à ne mériter nul reproche. C'est ainsi que Joan O' Connor racontoit l'histoire de l'introduction de James dans le palais du Vice-Roi, où l'enfant, tant que vécut sa protectrice, fut regardé comme un commensal.

Quand James eut fini ses études, dont

il faut avouer qu'il profita parfaitement. Joan O' Connor forma le projet de le faire placer comme écrivain, ou secrétaire sur un vaisseau de guerre. La duchesse de Bukingham s'y intéressa. James fut agréé, et partit sur le vaisseau *l'Auguste.* On ignore par quel moyen il se trouva riche de plus de cinquante mille livres sterlings. Son absence dura douze ans, et sa mère mourut sept ans avant son retour: rien ne l'attirant en Irlande, il aborda en Angleterre; ne voulant pas perdre la bonne habitude de gagner de l'argent, il se mit dans le commerce, et vit chaque année accroître sa fortune.

James O' Connor n'étoit ni bien ni mal de son personnel; cependant, son abord avoit quelque chose de déplaisant. Quand il se déridoit on s'accoutumoit à lui sans peine, surtout, s'il étoit possible de ne pas remarquer un sourire sardonique dont il étoit très-prodigue. Le caractère de James O' Connor étoit un composé de fausseté, de perfidie et de

trahison. Son esprit, toujours porté vers la plus affreuse méchanceté, s'étoit fait une telle étude de dissimuler, qu'il paraissoit un prodige de bonté et d'indulgence. L'hypocrisie étoit un manteau qu'il ne quittoit presque jamais. En général, O' Connor avoit la plus mauvaise opinion des femmes; ayant été trompé par plusieurs, il jura de se venger sur toutes celles qui lui tomberoient sous la main. Ce n'est pas qu'il ressentît aucun éloignement pour le sexe féminin, au contraire il en étoit idolâtre ; je veux dire, tant qu'il avoit des désirs à former.

Quand il rencontra miss Caraway, il venoit de terminer à Bristol une affaire de son commerce, qui lui étoit très-avantageuse. Quoiqu'empressé à augmenter ses richesses, il n'étoit point avare : il donnoit sans difficulté, même avec joie, quand il s'agissoit de ses plaisirs. Hors delà, il observoit une assez grande économie. La belle tournure d'Amélia lui avoit plu, et l'avoit attiré; sa figure, rendue

plus intéressante encore par l'air d'abattement qu'il y remarqua, lui fit désirer de la connoître; mais le ton de hauteur avec lequel elle avoit rejetté ses offres de services, lui ayant persuadé que c'étoit une dame de haut rang, il s'étoit retiré; et, peut-être, eût-il complètement oublié cette légère aventure, si, en se réveillant au point du jour, il n'eût retrouvé, dans une de ses compagnes de voyage, la superbe inconnue. — Ma première idée d'hier en rencontrant cette femme, se dit-il, se confirme par l'isolement où je la trouve aujourd'hui. Il avoit très-bien remarqué qu'aucune des personnes qui étoient dans la diligence ne connaissoit la jolie dormeuse, et il se persuada qu'avec un peu d'adresse, il se l'approprieroit. D'après ces pensées, fort au désavantage d'Amélia, O' Connor dressa ses batteries comme on l'a vu, et avec assez de succès. En lui proposant de la conduire chez Mistress Dyer, il vouloit lui laisser croire

encore quelque temps qu'il n'avoit sur elle que des desseins honnêtes, et espéroit gagner son cœur avec ses bonnes grâces, effets merveilleux qu'avoit produits l'air digne et réservé de miss Caraway, car l'Irlandais n'étoit pas dans l'usage de s'arrêter à ces délicates distinctions. Quoique mistress Dyer fût une femme très-accommodante pour ceux de ses locataires qui pouvoient payer grassement ses petits services, elle s'étoit conservé quelques dehors assez honnêtes; c'étoit une petite femme très-commune et très-bavarde ; son mari, dont l'air dur et sévère lui donnoit une ressemblance frappante avec le grand Frédéric II, roi de Prusse, d'étonnante mémoire, ne disoit pas six mots par jours, mais il faisoit souvent usage de certains gestes que mistress Dyer interprétoit ainsi ; je veux que tu gagnes de l'argent, n'importe par quel moyen, ou. . . . . Ce respectable couple avoit deux enfants, un fils qui fut pendu pour crime de faux,

en 1789, et une fille qu'un peintre de Great George Street prenoit pour modèle, quand il vouloit peindre la laideur et la difformité. Ce petit monstre, qui le croirait! étoit rempli de prétentions. En la voyant, c'étoit bien le cas de s'écrier : Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher ?

Quand Amélia refusa positivement d'aller chez mistress Dyer, O' Connor n'eut d'autre parti à prendre que de la conduire chez mistress Peterson. Ici il n'y avoit pas moyen de conserver les dehors d'honnêtetés, puisque la lingère de Hay-Market, n'étoit autre chose qu'une de ces femmes, la honte d'un sexe, et la perdition de l'autre.

Amélia, fort éloignée de soupçonner dans quel infâme lieu elle avoit été amenée, se coucha sans nulle autre inquiétude que celle que lui causoit l'approche de la misère, dans un état où les besoins deviennent chaque jour plus urgens.

Il étoit tard quand elle s'éveilla au

bruit que faisoient plusieurs personnes en montant l'escalier. On s'arrêta à sa porte, et elle entendit rire aux éclats. Tout le monde se rendit dans la pièce au-dessus, et l'on continua à se livrer à une grosse joie, tout-à-fait étrangère au bon ton dans lequel miss Caraway avoit été élevée. Cela lui causoit une sorte d'inquiétude, et elle alloit descendre pour demander à mistress Péterson le motif de cet insoutenable vacarme, quand de forts coups, donnés avec le poing dans sa porte, augmentèrent sa frayeur. Elle demanda d'un ton altéré qui c'étoit? — Ouvrez! ouvrez! répondit une voix sonore. — Qui êtes-vous? — Un bon enfant. — Votre nom? — Que vous importe? — Ouvrez! ouvrez! Miss, dit alors une voix de femme, c'est un ami de monsieur O' Connor, qui vient de sa part. Amélia ouvrit, elle étoit tremblante. Elle aperçoit un jeune homme dans le costume le plus en désordre; il entre et conserve son chapeau sur la tête. —

Tu avois raison, Anna; c'est une fort jolie créature; tiens, voilà ce que je t'ai promis, et il lui donna une demi-guinée. A présent retire-toi, et laisse-moi avec elle. Amélia, au dernier degré de l'effroi, s'élance à travers de la porte, et descend les marches quatre à quatre; elle trouve dans le passage O' Connor, et se précipite dans ses bras, en le priant de la sauver. L'Irlandois la porte dans le parloir, et demande ce dont il s'agit? — Ah! ah! c'est toi, O' Connor: ma foi, ta maîtresse est un trésor de sagesse; elle s'est échappée de mes mains au moment où je voulois devenir ton rival. O' Connor n'avoit pas l'ombre de courage; au lieu de se fâcher du discours insolent de son jeune compatriote Mahony, il sourit, et le pria doucement de s'éloigner pour laisser rasseoir les sens de son amie. A ce mot, Amélia fixa O' Connor d'un air surpris. — Je ne suis pas votre amie, Monsieur. Mahony, étant sorti sur le champ en jurant qu'il reviendroit dans

un instant, n'entendit pas la répartie de miss Caraway. — Vous permettrez, du moins, reprit O' Connor, que je sois votre protecteur dans une circonstance où vous courez risque d'être insultée. — Dans quel horrible lieu m'avez-vous donc conduite? — Chez une marchande lingère que je croyois très-honnête; et, puisque je me suis trompé, je vais sur l'heure vous emmener ailleurs. — Pas avant d'avoir payé une guinée et demie pour le loyer de l'appartement, dit mistress Peterson en sortant d'un cabinet. — Voilà la somme que vous réclamez, dit O' Connor; ouvrez-nous la porte de l'arrière-boutique. La lingère, n'ayant rien à opposer, les conduisit dans la boutique, d'où ils gagnèrent la rue. O' Connor appela un fiacre, y monta avec miss Caraway, et dit au cocher de les mener Silver-Street. En y passant le matin, il avoit aperçu un écriteau à une maison de modeste apparence, et qu'il crut devoir convenir à Amélia. Effecti-

vement, le logement du second ne coûtoit que dix-huit schellings par semaine, étoit propre et agréable.

La fierté d'Amélia ayant reçu tant d'échecs, depuis son bannissement de la maison paternelle, s'humanisa un peu vis-à-vis de l'homme qui sembloit se dévouer à lui rendre service. O' Connor s'aperçut d'un changement dans ses manières, et en conçut de grandes espérances pour l'accomplissement de ses projets. Il lui demanda la permission de dîner avec elle, et, ayant des affaires, il la quitta en sortant de table. Dès qu'Amélia fut libre, elle dit à la servante de la maison d'aller chercher un commissionnaire qu'elle envoya à Hill-Street porter un mot à la fille du portier de l'hôtel Caraway. Katty accourut aussitôt, et rendit compte à sa maîtresse de ses nouvelles découvertes.

Je suis forcée d'interrompre ce récit pour retourner en Italie; il ne faut pas que le lecteur ait le temps d'oublier des personnages qui ont dû l'intéresser.

CHAPITRE XXII.

Mylord comte Halifax se rendit exactement aux Carmélites à l'heure qui lui avoit été assignée. Il trouva la vieille commissionnaire à la porte qui ne fit pas semblant de le voir; il l'imita, et passa sans la regarder. Il fut se placer à deux pas de la grille de la chapelle de la Vierge, s'agenouiller; et, quoiqu'étranger au culte du pays, il se comporta avec beaucoup de décence. A la fin des prières du salut, tout le monde s'écoula, et il ne resta que très-peu de personnes dans l'église. Ses yeux les parcouroient avec curiosité; il commençoit même à soupçonner qu'on s'étoit joué de sa crédulité en lui donnant un faux rendez-vous, quand une grande femme, entièrement couverte d'un voile épais, passa devant lui de manière à lui faire voir distinctement le ruban bleu flottant sur sa robe. Elle vint se placer sur une chaise à côté de lui, il la fixa; et,

comme il alloit s'approcher pour lui parler, elle lui fit signe de ne rien dire, puis lui glissa très-secrètement dans la main un billet. Ensuite elle se leva, fut dire une courte prière aux pieds de la statue de la Vierge, et sortit. Auguste la regarda traverser la nef, et demeura étonné de sa conduite singulière. Sans doute, pensa-t-il, cet écrit me donnera le mot de l'énigme. Il se hâta donc de gagner la rue, ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Je risquerois trop en vous parlant » dans un lieu aussi public qu'une église, » et si la pauvre demeure d'une hon» nête femme ne vous inspire pas trop » de dégoût, la vieille que vous connois» sez déjà, vous conduira demain chez » elle où je serai ; elle ira vous prendre » à la fin du salut, trouvez-vous sur les » marches du parvis ».

Ceci commence à sentir beaucoup l'aventure, dit Halifax ; n'importe, j'ai commencé, j'acheverai.

Il se rendit à l'hôtel Spinola, et trouva

Isabella seule. La conversation qu'il avoit eue la veille avec Mathilda lui revint à l'esprit. Seroit-il possible, se dit-il en lui-même, qu'une aussi jeune personne eût déjà éprouvé une inclination, ou plutôt, n'est-ce pas une méchanceté de sa cousine qui vouloit me faire entendre que je ne lui étois pas indifférent ? Le ciel la garde de pareil malheur!

Isabella, accoutumée à causer familièrement avec Auguste, fut étonnée de son air de réserve. Cette fille, aussi innocente que belle, ne soupçonnoit pas qu'il fût possible de trouver à redire à la tendre amitié qu'elle portoit à l'Anglais; aussi s'y livroit-elle avec la vivacité qui lui étoit naturelle. Impatiente du silence d'Halifax, elle lui en demanda la raison. — Je réfléchissois, répondit celui-ci, sur la condition malheureuse des femmes. — L'idée est singulière; mais qui peut vous l'avoir fait concevoir ? — La différence de votre caractère à celui de votre cousine; si toutes vous ressembloient, la terre se-

roit un paradis. — D'où peut venir, mylord, l'éloignement que vous ressentez pour Mathilda ? — D'elle-même. — Que vous a-t-elle donc fait ? — Rien, à moi. — Cela veut dire beaucoup de choses, mylord. — Donnez-y toute l'étendue qu'il vous plaira. — De grâce, expliquez-vous? — Aimable Isabella, je vous chéris comme une sœur, comme ma meilleure amie; il seroit affreux pour mon cœur de savoir que vous n'êtes pas heureuse autant que vous méritez de l'être. Au nom du vertueux et sincère attachement que je vous porte, défiez-vous de mademoiselle Mincio. — Si je vous connoissois moins, je vous accuserois d'injustice ; mais je dois suivre des conseils dictés par l'intérêt le plus vrai. Je vous promets, Mylord, de ne plus lui livrer ma confiance. Etes-vous satisfait? — Parfaitement. — Je viens troubler un charmant tête-à-tête, dit Mathilda en entrant : me pardonnerez-vous l'un et l'autre mon indiscrétion ? — Il y en a beaucoup plus, ma cousine, dans

vos paroles que dans votre action. — De l'humeur, ma petite Isabella, je vous le pardonne; il est naturel d'être fâché contre l'importun qui arrive si mal à propos. — Ne cesserez-vous pas, Mathilda, une plaisanterie qui ne peut que me déplaire? Pas un mot de plus, ma bonne cousine. Vous voilà bien rêveur, mylord; peut-être pensez-vous à vos amis d'Angleterre: sans doute vous les regrettez? — Je les regretterois beaucoup, mademoiselle, si parmi les nouveaux amis que je me suis faits, j'avais eu le malheur de ne rencontrer que des êtres méchans et curieux. — Heureusement, Mylord, il en est peu dans ce pays. — Autant qu'ailleurs. — Le compliment n'est pas flatteur. — Mais, ma cousine, ce que dit le comte Halifax est une thèse générale. — Je le pense ainsi, dit mademoiselle Mincio, en fixant Auguste. — Tel agréable que soit pour moi ce pays, dit Halifax, je serai bientôt forcé de le quitter. Mathilda pâlit, Isabella soupira. Après un moment de silence,

mademoiselle Mincio le rompit. — Vous songez déjà à nous quitter, Mylord ? — Vous aviez promis à mon père qu'il vous retrouveroit ici, dit Isabella. — Rien n'est encore décidé, reprit Auguste; ce sont les premières nouvelles que je recevrai qui fixeront mon incertitude. La tristesse étoit peinte sur les trois visages, quand la marquise de Spinola, qui venoit de dîner en ville, rentra.

Dans la matinée du jour suivant, mylord comte Halifax eut deux ou trois fois le désir de manquer au rendez-vous de l'inconnue; mais, la seule idée de lui rendre service, sut éloigner l'espèce de répugnance qu'il éprouvoit à suivre cette aventure.

Après la prière du soir, il se plaça sur les marches de l'église des Carmélites, et n'eut pas long-temps à y attendre la présence de la duègne. Auguste lui fit signe de passer devant, et qu'il alloit la suivre : elle le conduisit à travers une partie de la ville; et comme elle marchoit

très-doucement, il faisoit nuit quand elle arriva à la porte d'une petite maison de la plus vilaine apparence. Halifax s'approcha; la vieille tira une clef de sa poche, ouvrit la porte, qu'elle referma soigneusement. Dès qu'ils furent entrés, prenant l'Anglais par la main, elle le fit passer par une allée très-sombre et très-longue. Presqu'à l'extrémité, la duègne ouvrit encore une porte avec une autre clef, et introduisit Auguste dans une salle éclairée faiblement d'une lampe. Ils ne firent que la traverser, ainsi qu'une seconde pièce où il n'y avait pas de lumière : enfin, ils atteignirent une troisième chambre éclairée par deux chandelles. La vieille approcha une chaise d'Halifax, et le pria d'attendre un instant. — Votre maîtresse n'est donc pas encore arrivée? — Elle ne peut tarder, Seigneur; ne vous impatientez pas : alors elle passa dans un cabinet du côté opposé à celui où ils étaient entrés. Pendant son absence, Auguste jeta un coup-d'œil

autour de lui; l'air de misère régnait dans l'ameublement, consistant uniquement dans cinq chaises et une table. Un sinistre pressentiment saisit Halifax. Si ce n'étoit qu'un piége, pensa-t-il, comment pouvoir me défendre? Je suis sans armes, je crains d'avoir été bien imprudent. A peine avoit-il fait ces réflexions, que la porte du cabinet s'ouvrit, et Auguste vit paroître la même femme de l'église. Elle vint s'asseoir auprès de l'Anglais, qui la pria de lui apprendre en quoi il pourrait la servir? — En m'épousant sur l'heure, répondit-elle en jetant son voile en arrière. — Mademoiselle Mincio! dit Halifax en se levant.... Mathilda croyant qu'il voulait sortir, l'arrêta fortement par son poignet. — Vous ne me quitterez pas ainsi, Mylord; plus ma démarche est indiscrette et blâmable, et moins je puis consentir à l'avoir faite infructueusement; je vous aime de toutes les facultés de mon âme; ma naissance est aussi illustre que la vôtre; la fortune seule met de la diffé-

rence entre nous, et mon amour doit la faire disparoître. Auguste, confondu de tant de hardiesse, fut quelques secondes sans pouvoir proférer un mot. Mathilda continua. — Votre air de dédain ne m'effraie en aucune manière; la chose est irrévocablement décidée; je serai votre femme avant que vous quittiez cette maison. — Jamais, jamais, dit Halifax en reculant de deux pas, je le jure sur.... — Point de serment, reprit Mathilda, vous seriez parjure. En prononçant ces mots, elle tire une sonnette, et, au même instant, il entra trois hommes de figures atroces, un moine de l'ordre de saint Bernard, et la vieille qui portait un gros livre. — Assurez-vous de lui, dit Mathilda à ses complices. Les trois scélérats s'emparèrent d'Auguste, et lui lièrent les bras. — Voulez-vous consentir à m'épouser? dit cette mégère. — Non, répondit Halifax d'un ton ferme. — Songez bien, Mylord, que je suis trop prudente pour n'avoir pris que des demi-mesures; je

serai votre femme avant une demi-heure, ou vous n'existerez plus. — La mort est mille fois préférable. — Ingrat! dit mademoiselle Mincio en se jetant à ses pieds, ne me force pas de devenir aussi barbare que toi; je t'adore. — Et moi, je vous déteste. — Insensé! ne provoque pas ma colère. — Il m'est doux de la braver. — Ainsi rien ne peut te fléchir? Auguste sourit ironiquement. Mathilda fait un signe à ses satellites; ils tirent des stilets de leur sein, et les pointent au cœur d'Halifax. — Frappez, dit-il, dignes complices d'une créature infâme, et délivrez moi de l'horreur de la voir plus long-temps. Les trois hommes regardent Mathilda. — Attendez, leur dit-elle; puis, passant dans le cabinet, elle revint entraînant la jeune Isabella, dont les membres délicats étoient fortement attachés. — La voilà, dit Mathilda, la misérable qui captive toutes tes affections; si tu persistes dans ton refus, je la poignarde à tes yeux. — Monstre! s'écria Auguste

en voulant voler au secours de mademoiselle Spinola, respecte la vertu et l'innocence! Les hommes le retinrent, et rapprochèrent leurs stilets de son corps. Mathilda, le poignard levé sur le sein de sa cousine, invitoit Halifax à consentir à l'épouser. — Gardez-vous de céder à une aussi foible considération que celle de ma vie, dit Isabella d'une voix touchante; songez, Mylord, qu'il s'agit du malheur du reste de vos jours. Mathilda outrée fit un mouvement; Auguste frémit. — Arrêtez, femme exécrable! cessez de menacer l'existence de ce que la nature a formé de plus parfait; je veux bien lier mon sort à celui d'une créature abominable. — Non, non, Mylord, vous ne devez pas vous sacrifier pour moi; je vous en supplie, ayez pitié de vous-même. Isabella ne fut pas écoutée; la vieille s'en empara, et la conduisit dans un coin de la chambre. Le moine, qui avoit été spectateur muet de cette horrible scène, s'approcha. — Je demande, dit Halifax,

de m'entretenir quelques instans seul avec cet homme de Dieu. L'action que je vais faire exige que j'épure avant ma conscience. Mathilda alloit s'y refuser; mais le Bernardin lui fit sentir que ce seroit un crime d'empêcher un acte pieux : elle ordonna à ses complices d'emmener l'Anglais dans le cabinet, et fit signe au moine de l'y suivre. Dès qu'Auguste fut seul avec le Bernardin, il le fixa. — Je ne puis croire, mon père, lui dit-il, que vous participiez à ce qui se passe ici; sans doute vous y fûtes amené contre votre gré : votre âge, votre état, l'air de candeur qui règne sur votre figure vénérable, tout me porte à le penser. — Il est certain, répondit le moine d'un air embarrassé, qu'on m'a trompé ; j'étois loin de m'attendre à de pareilles horreurs. — Vous pouvez empêcher l'exécution d'une action qui troubleroit éternellement votre conscience. Fouillez dans ma poche, mon père, (Halifax avoit les bras liés) vous y trouverez une bourse conte-

nant cent ducats ; elle est à vous ; et recevez aussi ma parole d'honneur que, demain, je vous en remettrai deux fois autant. Le Bernardin commença par s'emparer de la bourse, et lui demanda ensuite comment il pouvoit le servir? —J'ignore le genre des cérémonies que l'on observe dans votre religion pour faire un mariage; mais vous êtes le maître d'omettre les plus essentielles : par ce moyen l'union n'aura aucune réalité ; trouvez après un prétexte pour sortir ; rendez-vous à l'hôtel Spinola, et instruisez la marquise de ce qui se passe ici. Je ne vous en demande pas davantage : puis-je compter sur vous? — Vous le pouvez d'autant mieux qu'on m'a promis de me laisser aller sitôt après la bénédiction nuptiale. La convention terminée, ils rentrèrent dans l'appartement. Pour mieux en imposer à mademoiselle Mincio, Auguste dissimula une partie de l'horreur qu'elle lui inspiroit, et jetant un regard sur Isabella, il tâcha de lui

faire comprendre qu'il n'étoit pas sans espoir.

L'impatiente Mathilda voulut qu'on procédât sur-le-champ à la cérémonie; personne ne s'y opposa, et le moine eut l'air de les marier. Tout le monde, excepté Halifax, fut très-persuadé de la validité de l'union; deux des scélérats avaient servi de témoins. Tout étant terminé, le Bernardin demanda qu'on lui permît de se retirer suivant la promesse qu'on lui en avoit faite. Mathilda vouloit le retenir jusqu'à l'instant de leur départ; mais la duègne, qui étoit l'introductrice du moine, dit que le révérend père n'avoit consenti à venir que sous la condition expresse qu'on le laisseroit aller après qu'il auroit achevé ce qui concernoit son ministère, attendu qu'il devoit absolument se trouver chez son supérieur avant huit heures. Mathilda témoigna beaucoup de répugnance à lui faire ouvrir les portes : enfin pourtant il l'obtint, et sortit. Alors mademoiselle Mincio fit

signe à la vieille et aux trois hommes de se retirer dans la pièce voisine.

Dès qu'elle fut seule avec Auguste et Isabella (cette dernière avoit été présente lors de la cérémonie, et ne cessa de pleurer tant qu'elle dura : l'infortunée étoit restée à la place où la méchante vieille l'avoit attachée), Mathilda prit la main de celui qu'elle nommoit son époux. — Cher Halifax, dans deux heures nous partirons ; tous les arrangemens sont pris ; c'est en Angleterre que nous allons directement : là, vous me présenterez à votre famille et à vos amis, et j'espère par la douceur et l'agrément de mes procédés, vous faire oublier l'espèce de violence que je me suis trouvé forcée d'employer pour devenir la plus heureuse des femmes. Auguste fit un signe d'approbation ; et, comme elle s'aperçut qu'il portoit de douloureux regards vers Isabella, elle continua : — Soyez sans inquiétude sur le compte de ma cousine. A présent qu'elle ne peut me nuire près de vous,

je cesse de lui en vouloir. Dix heures après notre départ, la vieille femme la conduira à deux pas de l'hôtel Spinola. Et, s'adressant directement à Isabella: — J'espère, lui dit-elle, que ma belle cousine voudra bien me pardonner la petite frayeur que je lui ai causée? La légèreté avec laquelle cette fille parloit d'une action atroce, fit tant d'horreur à mademoiselle Spinola, qu'elle ne lui répondit que par un regard qui annonçoit le plus profond mépris. Halifax, plus maître de ses sensations, et comptant d'ailleurs sur la promesse du Bernardin, dit quelques mots honnêtes à Mathilda.

Au bout d'une heure, elle regarda à sa montre, et dit à moitié haut: — Il est temps, et sur-le-champ elle alla trouver ses complices. Auguste profita de sa courte absence pour dire à Isabella : — Soyez sans crainte, le ciel et les hommes nous secourront. — Amenez tout de suite la voiture. Ces mots que prononçoit mademoiselle Mincio, firent frémir Isabella et Halifax.

Le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte redoubla leur terreur. Auguste se décida à tâcher d'obtenir les secours des passans. L'homme envoyé par Mathilda entre et annonce que tout est prêt. Mademoiselle Mincio s'avance, et présente sa main à Halifax, qui se lève lentement. En ce moment on frappe fortement à la porte; un homme sort pour s'instruire de ce que ce pouvoit être, et revient d'un air effrayé. — Ce sont des Alguazils. —Nous sommes perdus! s'écrie la vieille. — Ce traître de moine a été séduit par vous, dit Mathilda en fixant Auguste avec colère. Les coups redoublèrent. —Ils se mettent en devoir d'enfoncer la porte, dit un autre homme. Que faire? Comment nous sauver? — Ce soin me regarde, reprit Mathilda avec une grande fermeté; mes précautions étoient prises : dans deux minutes nous pourrons braver tous les alcades de l'Espagne; mais avant je veux me venger. Elle tire alors un poignard de sa ceinture,

en frappe Halifax, court à Isabella, lui en porte un coup dans le sein, dit à ses satellites de la suivre, entre dans le cabinet avec eux, fait fermer la porte à double tour, et disparaît.

Cependant les deux portes d'entrée furent jetées à bas. Deux soldats gardent le postillon, et la voiture, tandis que le reste de l'escouade entre dans la maison. Auguste, plus légèrement blessé qu'Isabella, n'avoit pas perdu connoissance. Son premier mot est de demander des secours pour mademoiselle Spinola. Deux femmes de la marquise avoient été envoyées; elles étanchèrent le sang qui sortoit de la blessure d'Isabella. On court chercher un chirurgien, qui, à son arrivée, décide que les deux blessés, dès qu'ils seront pansés, n'auront plus besoin que de repos : il répond de la vie de l'un et l'autre; mais il ne veut pas qu'on les transporte ailleurs de vingt-quatre heures; le plus léger trajet leur seroit funeste.

En très-peu de temps deux lits furent

dressés : on y plaça Isabella et Halifax; des gardes et les femmes passèrent la nuit à les veiller.

Les Alguazils ne trouvant que deux personnes baignées dans leur sang, cherchèrent par quelle issue les assassins avoient pu s'échapper. La porte du cabinet brisée, ils en trouvèrent une autre qui donnoit dans une allée, laquelle conduisoit à une rue déserte. Nul doute que ce passage n'ait facilité la fuite des scélérats. Le postillon questionné dit qu'une espèce de valet avoit commandé des chevaux chez son maître pour neuf heures et demie du soir; qu'à neuf heures il étoit venu le prendre pour le conduire dans une remise sous laquelle étoit une voiture toute chargée; qu'il y avoit attelé ses chevaux suivant les ordres qu'on lui avoit donnés, et qu'il l'avoit amenée à la porte où on le trouvoit.

Il étoit facile de reconnoître la sincérité du récit simple que fit le postillon; aussi lui laissa-t-on la liberté. On

trouva dans le carrosse un sac rempli de piastres cordonnées, et un autre de ducats; une malle renfermoit des effets de femme que les suivantes de la marquise Spinola reconnurent pour avoir appartenus à mademoiselle Mincio.

Quoiqu'on n'eût encore reçu aucun éclaircissement des deux blessés qui, par ordre du docteur, ne devoient pour aucun motif être troublés, on savoit par le Bernardin le nom de la coupable.

Ce moine ne s'étoit pas écarté de la vérité, en disant à mylord comte Halifax qu'on l'avoit trompé; mais il n'en étoit pas moins digne de blâme pour avoir, par un motif d'intérêt, prêté son ministère pour un mariage clandestin. La vieille, je dois l'avouer, l'avoit assuré que les deux parties contractantes étoient parfaitement d'accord. La promesse de cinquante ducats l'avoit empêché de rien approfondir.

La scène épouvantable dont il fut le témoin lui donna de violens regrets de

s'être mêlé dans l'affaire; il fut donc très-content de pouvoir se tirer d'un si mauvais pas, en satisfaisant son amour pour les espèces. Le moyen que lui proposa Auguste étoit le seul qui pût le réconcilier avec lui-même; il simula quelques paroles qui n'avoient aucun rapport à l'acte matrimonial, et dès qu'il fut hors de ce repaire de scélérats, il courut écrire, en changeant son écriture, à la marquise Spinola, lui rendit compte de ce qu'il avoit vu, du nom des acteurs, et donna exactement l'adresse de la maison, engageant à hâter les démarches, ajoutant que si elles tardoient elles deviendroient inutiles. Il porta lui-même la lettre, recommandant qu'elle fût remise sur-le-champ; il étoit bien décidé à ne pas réclamer les effets de la promesse que lui avoit faite l'Anglais, et il se flattoit qu'on ignoreroit à jamais la part qu'il avoit eue dans cette aventure infâme. Les deux assassinats qui eurent lieu après son départ lui firent doubler de soin pour n'être pas connu.

En lisant la lettre du Bernardin, la marquise Spinola faillit à mourir de douleur. Etonnée en entrant de ne trouver ni sa fille ni sa nièce, et sachant qu'elles ne s'étoient fait suivre par aucun des gens, elle commençoit à être fort inquiette. Que devint-elle en apprenant l'horrible situation de sa fille chérie? Elle appelle tous ses domestiques, les instruit du danger que court Isabella, va elle-même à pied chez le corrégidor, lui montre la lettre qu'elle a reçue. Dans la minute, les ordres sont donnés: une troupe d'Alguazils se met en marche; deux femmes de la marquise l'accompagnent; et madame Spinola, suffoquée par la frayeur et le chagrin, peut à peine retourner chez elle où elle s'évanouit.

CHAPITRE XXIII.

Dans le vingtième chapitre, on a vu mylord Caraway chasser sa fille Amélia

de chez lui, en l'accablant du poids terrible de sa malédiction ; il falloit que la voix de l'honneur eût bien de l'ascendant sur son cœur pour étouffer entièrement celle de la nature ; ce malheureux, en apprenant le déshonneur de sa fille, quand elle en faisoit l'aveu à sa sœur, éprouva dans tout son être une espèce de commotion qui l'avoit rendu totalement dissemblable à lui-même.

Dès le jour suivant, il partit pour Londres, donna rendez-vous à Lancelot dans un li u écarté, près de Chelsea ; et, malgré la répugnance que Montagu montra pour se battre avec l'homme qu'il avoit indignement outragé, il fut forcé de tirer son épée. Pendant longtemps il ne chercha qu'à éviter les coups terribles que son adversaire s'efforçoit de lui porter ; il venoit de recevoir une légère blessure à la main. — Soyez content, dit-il, mon sang a lavé mon offense. — Ta mort seule, vil séducteur, répondit mylord Caraway, peut satisfaire

ma juste colère ; et, voyant que Lancelot avoit baissé son épée, il lui cria d'une voix terrible : — Défends ton infâme vie, et ne me force pas à devenir ton assassin. Les épithètes injurieuses de mylord Caraway, allumèrent la bile de Montagu ; il ne ménagea plus rien, et à la seconde botte, il perça de part en part le plus infortuné des pères. A peine le coup fut-il porté, que Lancelot éprouva un frémissement général ; sa tête se perdit, il se frappa le front, s'arracha les cheveux. — Misérable que je suis ! dit-il d'un ton déchirant, j'ai déshonoré la fille et tué le père ! Qui osera, désormais, me fixer. Les temoins (celui de mylord Caraway étoit sir Andrew Mortagne) se réunirent pour conseiller à Lancelot de s'éloigner, et de fuir au plutôt l'Angleterre. Le baronnet Mortagne fit approcher un chirurgien qui étoit resté dans la voiture : avant que l'homme de l'art eût joint mylord Caraway, il avoit rendu le dernier soupir ; le fer ayant

traversé le cœur, il mourut sans proférer un mot.

Montagu se laissa plutôt entraîner par monsieur Burke, qu'il ne le suivit. Les plus poignants remords déchiroient son cœur; son ami le conduisit dans une maison tierce; pansa lui-même sa blessure, qui étoit peu dangereuse, envoya chercher Cunning, lui ordonna de tout préparer pour le départ de son maître; fit venir une chaise de poste, et ne respira que quand il eut vu partir Lancelot. Certain que mylord Caraway n'en pouvoit plus revenir, il lui tardoit de mettre son camarade à l'abri de tout danger.

Semblable à un automate, Montagu ne participa en rien dans les ordres et les préparatifs de son départ. Anéanti, en quelque sorte, il étoit hors d'état de faire usage de ses facultés morales. Cunning, vaguement instruit, savoit seulement que son maître s'étoit battu, et avoit tué son adversaire dont il igno-

roit le nom. La douleur de Lancelot, ou plutôt sa morne tristesse, lui paroissoit une énigme; car, enfin, pensoit-il, il vaut mille fois mieux donner la mort que la recevoir, surtout quand il s'agit d'une affaire d'honneur. Monsieur Cunning avoit-il tort, ou raison? C'est au lecteur à le juger.

Quand Montagu parut se réveiller de son pénible sommeil, Cunning le pria de le diriger sur la route qu'ils devoient prendre. Lancelot répondit par monosyllabes, mais, cependant, d'une manière satisfaisante. La crainte de rencontrer son frère, qu'il croyoit en Italie, décida Montagu à aller en Allemagne. Aprés une longue et orageuse traversée, aprés beaucoup de fatigues et d'ennuis, Lancelot se fixa, jusqu'à nouvel ordre, dans la ville d'Itschoa située en basse Saxe (1). Les raisons qui le décidèrent

---

(1) Dans le duché de Holstein, sur la rivière Stor, à dix ou douze milles de Gluckstat.

à y demeurer quelque temps prouvent que sa tête et son cœur avoient besoin de fortes leçons.

Itschoa est un des lieux du globe où il est presqu'impossible de se plaire, si des intérêts particuliers ne vous y attachent; car, alors, un désert aride devient un véritable jardin d'Eden. Qui ne sait que l'Amour a l'art de tout embellir?

En descendant à une auberge où son postillon l'amenoit, Lancelot vit une très-jolie personne sortir de la boutique d'un cloutier, située exactement vis-à-vis de la maison où descendoit Montagu. La jeune fille regarde l'étranger, peut-être avec le seul désir de contenter sa curiosité; mais l'Anglais se persuade qu'il a lu un autre sentiment dans les yeux de cette belle créature; sa tête se monte, son cœur s'échauffe, et le voilà de nouveau très-amoureux, du moins il le croit. Son premier soin, aussitôt qu'il est descendu de voiture, est de charger Cunning de prendre des informations sur le nom

t l'état de la femme qui vient de quitter a boutique en face de l'auberge, sur-out de savoir si elle est fille ou mariée. Je dois dire ici que, parmi les cinq cents défauts qui mériteroient une qualifica-ion plus sévère, de Lancelot, il n'avoit as celui de profaner les liens respecta-les du mariage. Il osoit tout envers une lle; une femme étoit pour lui l'objet du monde le plus sacré, aussi étoit-il l'Aristarque le plus sévère des lettres du lord Chesterfield. — Leur style enchanteur, disoit-il, est un piége de plus, que cet homme célèbre a tendu à l'irréflexion, pour attirer, dans son criminel parti, ceux qui ont le malheur de s'en enthousiasmer.

Le zélé Cunning fut bientôt à même de rendre à son maître le compte le plus circonstancié sur sa nouvelle inclination. Elisabeth étoit fille unique d'Ernest Limpach, marchand cloutier, veuf, riche et avare; malgré le bien considérable ont il jouissoit, il refusoit tout à sa fille,

qui séchoit sur pied de chagrin d'être, à dix-sept ans, privée de tous les plaisirs dont jouissoient ses camarades. On ne lui connoissoit aucune intrigue; d'ailleurs, les façons brusques du père auroient éloigné tout prétendant à la main de sa fille. Du reste, on faisoit l'éloge de la douceur et de la sagesse d'Elisabeth: laborieuse et zélée, elle étoit très-aimée de son père. Cunning dit à son maître que la servante de l'auberge, à qui il devoit son instruction, avoit ajouté que la fille de Limpach n'avoit qu'un défaut, celui de la coquetterie, et qu'il pourroit par la suite devenir la cause de sa perte. — Il lui seroit, je crois, difficile, dit la servante, de résister à celui qui pourroit lui procurer les moyens de se parer. Excellent avis, pensa Montagu. Qu'à cela ne tienne: pour un baiser de sa jolie bouche, je consens à acheter tous les chiffons des marchandes de modes d'Itschoa.

Je n'entrerai pas dans le détail des moyens dont Lancelot fit usage pour sé-

duire la jeune Elisabeth; il est probable que celui indiqué en quelque façon par la servante du *Lion rouge*, fut employé avec succès; je me bornerai à rendre compte des suites funestes qu'eut cette nouvelle intrigue. Puisse un exemple aussi terrible effrayer les jeunes personnes de l'état d'Elisabeth, et leur servir d'utile leçon!

Par une imprudence ordinaire aux amans, aprés quelque temps donné aux précautions, seuls soutiens du mystère, Montagu et Elisabeth se permirent des démarches indiscrètes, comme d'aller se promener ensemble hors de la ville, puis de rentrer ensemble à l'auberge. Ce couple d'étourdis se croyoit fort en sûreté parce que Cunning, qui faisoit le guet, voyoit le bon homme Limpack dans sa boutique; mais la langue des méchans, celle des oisifs, s'exerçoit aux dépens de la réputation d'Elisabeth. Toute la ville étoit dans le secret; le seul cloutier ignoroit encore l'inconduite de sa fille, quand

un officieux, qui eût dû se taire, ou parler plutôt, alla trouver Ernest Limpach, et lui révéla tout ce qui se passoit entre sa fille et l'étranger nouvellement arrivé au *Lion rouge*. — Tonnerre et mort! s'écria Ernest écumant de rage, Elisabeth seroit capable d'entacher un nom qui ne fut jamais porté que par des gens purs. C'est un coup que je ne puis supporter; mais je ne le crois pas, ma fille est vertueuse; c'est une calomnie. — Assurez-vous-en vous-même, reprit le dénonciateur; presque tous les soirs elle passe deux heures chez son amant: en ce moment même elle se promène avec lui. — Mensonge insigne, dit Limpach, elle est dans sa chambre. — Impossible, je viens de les rencontrer. Ernest renverse, brise tout ce qui se trouve sur son passage, et vole à l'appartement de sa fille. Des juremens épouvantables annoncèrent au donneur d'avis que Limpach n'avoit pas trouvé Elisabeth. — Où est-elle? où sont-ils? s'écria-t-il en rentrant dans sa boutique, je les tuerai l'un et l'autre; c'est un parti décidé.

— Voisin, dit l'homme cause de tout ce courroux, on ne tue pas, dût-on avoir toutes les raisons du monde; bon pour donner une douzaine de taloches à Elisabeth. Limpach fixe celui qui lui conseille la prudence. — Vous m'avez indiqué le mal, lui dit-il, d'un ton assez posé, il est de votre devoir de m'aider à trouver un remède. — De tout mon cœur. Voici ce que je ferois si j'étois à votre place: j'attendrois que ma fille et son galant fussent rentrés au *Lion rouge*; alors je m'y rendrois, je guetterois Elisabeth sur l'escalier, et quand je la verrois sortir de chez l'étranger, je la régalerois d'une paire de bons soufflets, et, dès demain, je l'enverrois à vingt ou trente milles, où je la ferois rester jusqu'au départ de son amoureux. — Grand merci, voisin, je suivrai votre avis; vous êtes sûr qu'ils sont ensemble à l'heure qu'il est? — Très-sûr. — Cela suffit; adieu, voisin: vous apprendrez avant demain qu'Ernest Limpach n'est pas homme à

souffrir pacifiquement le déshonneur de son enfant. L'officieux se retira, fort satisfait d'avoir été consulté par un homme qui passoit pour le bel - esprit de son canton.

Au déclin du jour, Limpach envoie son premier garçon dans la cour du *Lion rouge*, en le chargeant de l'avertir dès qu'il apprendra que l'étranger est rentré. Il faisoit nuit fermée quand l'apprenti revint. — Est-il de retour? Sur la réponse affirmative, Limpach monte dans sa chambre, se revêt d'un habit propre, prend d'autres précautions, traverse la rue, entre dans l'auberge, monte l'escalier, enfile un corridor, et s'arrête à une porte où il entend parler. Reconnoître la voix de sa fille, essayer d'ouvrir la porte, qu'il jette en dedans d'un coup de pied parce qu'elle résiste, marcher vers sa fille que la frayeur avait pétrifiée, lui enfoncer son couteau dans le cœur, retirer l'arme encore fumante du sein de la malheureuse Elisabeth, et en

porter un coup à son séducteur qu'il n'atteignit qu'au bras, fut pour Ernest l'affaire d'une minute. L'action fût si prompte que Lancelot n'eut pas le temps de prévenir ces deux attentats. Content de la vengeance qu'il vient de tirer, le cloutier, loin de se hâter de quitter le théâtre qu'il a ensanglanté, se plaît à considérer ses deux victimes; d'un côté, sa fille nageant dans son sang, étendue sur le plancher, de l'autre, Montagu paroissant prêt à rendre le dernier soupir; tel étoit le spectacle horrible qui semblait enchanter Ernest Limpach.

Cependant Lancelot, reprenant un peu de force, pousse quelques cris qui furent entendus par Cunning causant dans le bout opposé du corridor avec un palefrenier. Tous deux courent à la chambre de Montagu, dont Cunning croit avoir reconnu la voix. A l'aspect effroyable qui s'offre à leurs yeux, ils appellent au secours, et d'un bras vigoureux le garçon d'écurie saisit le cloutier au collet;

celui-ci ne fait aucun effort pour échapper. — Je n'ai rien à craindre, dit-il avec beaucoup de tranquillité, *j'ai purgé la terre d'une libertine et d'un corrupteur; la société me doit des remerciemens.* — En prison, meurtrier, disait Cunning, assassiner le frère du plus puissant seigneur de la Grande-Bretagne; passe encore pour sa fille, qui, pour dire la vérité, n'étoit pas une demoiselle très-vertueuse. — Vous l'entendez, Messieurs, dit Ernest à douze ou quinze personnes qui accouraient; vous l'entendez : Elisabeth avoit déshonoré le nom de Limpach; sa mort seule pouvoit effacer la honte qui en seroit résulté.

L'hôte, doublement révolté, car, il craignoit le tort que pourroit lui faire dans le public le rapport d'un pareil forfait, exécuté dans sa maison, ordonne à ses valets de conduire sur le champ le marchand cloutier en prison.

Dès qu'il fut parti, un chirurgien qu'on avoit appelé, prononça que la fille étoit

morte, mais, que le jeune homme en reviendroit. Après l'avoir tiré de l'évanouissement où la perte de son sang l'avoit plongé, le docteur examina sa blessure qu'il trouva peu considérable; il la pansa, et recommanda du repos.

Cunning, qui possédoit une dose plus forte de raisonnement que n'ont coutume d'en avoir ses confrères, sentit que cette affaire pourroit avoir des suites fâcheuses pour son maître. Elisabeth étoit si jeune que la séduction avoit dû être le seul moyen dont il s'étoit servi pour obtenir ses bonnes grâces. A Londres, à Paris, à Madrid, véritables modèles de l'ancienne Babylonne, cette aventure eût été un trophée pour le héros de la tragédie; mais, dans un pays où les mœurs sont encore dans leur primitive pureté, un séducteur est assimilé à un scélérat. Qu'il est heureux, habitants des grandes villes, que vous n'ayez pas le *ridicule* préjugé de regarder une fille sans sagesse, comme le simulacre d'un corps sans âme!

Si à l'imitation de ce *brute* saxon, vous aviez la cruauté de vouer à la mort toutes les filles qui favorisent leurs amants, nos plus belles cités seroient de vastes solitudes.

Les sages réflexions de Cunning lui ayant causé de violentes craintes sur les suites de cette affaire pour Montagu; il crut de la prudence de l'y soustraire. En conséquence, il gagna le même palefrenier dont j'ai parlé, et, moyennant une somme d'argent, cet homme se chargea de louer des chevaux, de les atteler à la voiture de Lancelot, et d'être prêt à partir au milieu de la nuit.

Restoit à obtenir de Montagu qu'il voulût consentir à voyager dans l'état de foiblesse où il étoit. Dès la première ouverture du zélé valet, Lancelot accéda à sa proposition. Il ne jetoit les yeux qu'en frémissant sur la place où le beau corps de l'intéressante Elisabeth avoit reçu la mort. Les traces de son sang faisoient bouillonner le sien. Fuir ce

spectacle d'horreur étoit son plus ardent désir.

A une heure du matin, aidé de Cunning, Montagu se traîna à la porte de derrière qui donnoit dans les écuries : c'étoit-là que Guillaume avoit placé la voiture. Après avoir reçu de nouveaux bienfaits de l'Anglais, et lui avoir souhaité un bon voyage, il rentra, et eut soin de fermer la porte, afin qu'on ignorât la part qu'il avoit à la fuite de l'étranger. Il fut d'autant plus certain de n'être pas soupçonné, qu'il avoit acheté le silence du postillon qui conduisoit Lancelot, en partageant avec lui ce qu'il avoit reçu de Cunning.

Je n'abandonne pas Jtschoa sans avoir terminé l'histoire du marchand cloutier. Malgré toutes ses excellentes raisons, il ne put persuader à ses juges qu'il avoit agi suivant les règles de l'honneur, en assassinant sa fille et son amant dans la chambre de celui-ci, et le pauvre Limpach, pour effacer une tâche faite à

son nom, en fit une que rien ne pouvoit détruire. Ernerst Limpach perdit la vie sur l'échafaud.

CHAPITRE XXIV.

J'AI laissé Amélie écoutant attentivement les détails que Katty lui faisoit du duel de milord Caraway avec Montagu, de la mort du premier, et de la fuite de l'autre, de la douleur dans laquelle étoient plongés tous les gens dans Hill-Street, et combien ils redoutoient que cette funeste nouvelle ne hâtât la fin de mylady Caraway. Elle ajouta que le maître-d'hôtel étoit parti pour Bristol, et qu'on attendoit le retour de mylady à Londres, à tout instant. Amélie demanda si l'on savoit pour quel motif son père et Lancelot s'étoient battus. Katty répondit que personne n'ignoroit quelle en étoit la cause. — Et que dit-on de moi? — Pardon, Miss, mais, je n'ose..... — Parlez,

Katty, je vous l'ordonne. — On dit que Miss a engagé mylord Caraway à tirer vengeance de la perfidie de monsieur Montagu, et cela fait que tout le monde... excusez, Miss, je ne fais que répéter les paroles des autres. — Eh bien! tout le monde? — Eh bien! Miss, tout le monde vous maudit. — Que m'importe, Katti, l'opinion de pareils êtres; Je ne suis point coupable du tort affreux que l'on m'impute d'avoir voulu compromettre la vie de mon père, et, quoiqu'il en ait agi d'une manière cruelle avec moi, je suis très-fâchée de sa mort. Le départ de Lancelot me touche cependant encore davantage, car je m'étois flattée du doux espoir de me venger moi-même. Une femme vivement offensée, quand elle a du caractère, et, *surtout, lorsqu'elle est philosophe* (*), n'a besoin d'aucun secours étranger pour punir le monstre qui l'a trahie. Katty, frappée du ton ferme et

(*) Philosophe comme on l'est aujourd'hui.

de l'air décidé de miss Caraway, se persuada qu'il seroit glorieux pour elle de s'attacher particulièrement à son service. Peu satisfaite, d'ailleurs, de l'espèce d'esclavage dans lequel la retenoit son père, elle proposa à Amélie de la prendre pour femme de chambre. Miss Caraway acquiesça sur le champ à sa demande, et sans considérer qu'étant exactement sans moyens d'existence pour elle-même, une double charge lui deviendroit un surcroît d'inquiétude; elle ne vit que l'agrément d'avoir près d'elle une créature propre à devenir son souffre-douleur dans ses momens d'impatience et d'humeur.

Katty retourna à l'hôtel Caraway, fit un paquet de ses effets, et, à la nuit, elle quitta lestement la maison de son père; démarche qui, dans son esprit, l'assimiloit déjà à sa maîtresse.

Le maître d'hôtel, porteur de la terrible nouvelle de la mort de son maître, ne parut pas d'abord aux yeux de my-

lady Caraway. Connoissant la prudence de miss Fanny, et la tendresse qu'elle portoit à sa mère, ce fut cette jeune personne qu'il vit la première. Si l'on n'a pas oublié ce que j'ai dit du caractère de Fanny, on concevra facilement combien elle fut douloureusement affectée de la perte de son père, et, surtout, de la manière dont il avoit perdu la vie.

Après s'être livrée à la plus vive affliction, elle songea aux moyens de pouvoir instruire mylady Caraway sans lui causer une funeste révolution. C'étoit une terrible tâche à remplir : vingt fois elle alla jusqu'à la porte du cabinet où étoit la malheureuse veuve, et vingt fois elle n'eut pas le courage d'entrer ; à la fin, cependant, elle prit la résolution de terminer tous les combats qui déchiroient son cœur. Elle ouvre la porte, et tombe en sanglottant aux genoux de sa mère : celle-ci émue, interroge Fanny des yeux, et croit lire la confirmation d'un grand malheur dans les siens. — Mon époux

est mort, s'écria-t-elle en fixant sa fille d'un air égaré! — Je ne crois pas encore, répondit en hésitant Fanny. — Courons, ma fille, volons vers l'auteur de tes jours; il étoit essentiel de ne pas laisser germer l'espérance dans le cœur de mylady Caraway, c'eût été lui causer deux supplices au lieu d'un. Le premier coup étoit porté. Mylady avoit pressenti une partie de son infortune; Fanny eut la force de tout dire: sa mère l'écouta sans verser une larme, sans pousser un soupir. Son regard, attaché sur sa fille, dans l'instant où elle lui avoua que mylord Caraway avoit cessé de vivre, ne changea pas d'objet: une immobilité universelle la rendoit absolument semblable à la statue qui représente la Douleur. Fanny, la tête baissée sur les genoux de sa mère, attendoit, en sanglottant, qu'elle lui parlât. Surprise de son silence, elle lève les yeux; mylady est toujours dans la même attitude; sa fille prend une de ses mains, elle est froide, elle veut la

réchauffer dans les siennes. Son mouvement précipité donne une secousse au corps et le fait pencher sur le dos du fauteuil où il étoit assis; mais, ô moment effroyable! Fanny s'aperçoit que sa mère n'est plus. Sa belle âme s'est envolée pour rejoindre l'époux qu'elle n'a jamais cessé d'adorer. Née excessivement sensible, et de plus prodigieusement affoiblie par une maladie de langueur, mylady Caraway n'avoit pu résister au choc terrible que la nouvelle de la mort de son mari lui avoit occasionné.

Les gémissemens de Fanny attirèrent bientôt les gens et le maître-d'hôtel qui attendoit dans l'antichambre que miss Caraway vînt l'appeler. Le médecin de mylady arrivoit aussi. Fanny, qui ne peut croire à la réalité de son malheur, l'interroge en tremblant; le docteur s'approche, tâte le pouls de sa mère, et prononce ces mots funestes: Elle est morte. —Morte! morte! répètent douloureusement les domestiques. Fanny tombe sans

connoissance, et par ordre du médecin, on la porte dans un autre appartement. Par ses soins elle revient à la vie; mais qui trouvera-t-elle désormais qui puisse la lui faire chérir? L'infortunée a perdu son père, sa mère; elle est restée seule au monde : sa sœur même, qui étoit pour elle un objet du plus vif intérêt, sa sœur est éloignée; elle ne la reverra sans doute jamais : d'ailleurs, pourroit-elle desirer de se réunir au bourreau de ses parens.

Lady Charlotte Bucklair, avertie de la triste situation de sa cousine, surmonta l'espèce d'éloignement qu'elle s'étoit toujours senti pour elle, et l'envoya chercher par sa demoiselle de compagnie. Celle-ci usa de tous les moyens de persuasion pour convaincre miss Caraway qu'il ne lui convenoit pas de rester seule dans un logement garni; mais elle ne put obtenir qu'elle quittât la maison tant que le corps de sa mère y seroit. Cependant, elle promit de se rendre près de lady Charlotte,

du moment que Mylady partiroit pour Caraway-House, où son corps devoit être réuni à celui de son époux, déposé depuis peu de jours dans le caveau de famille.

Cette piété filiale ne déplut point à lady Charlotte Bucklair, et la disposa à accueillir plus favorablement Fanny. La fuite d'Amélie avoit déjà commencé à refroidir un peu la grande amitié que sa cousine lui portoit, et le rapport du maître d'hôtel avoit achevé de la chasser de son cœur. Lady Charlotte étoit une femme assez extraordinaire sur beaucoup de points; mais elle tenoit beaucoup à l'honneur de sa famille. D'après ces dispositions, il étoit naturel qu'elle fût révoltée de la conduite d'Amélie, et qu'elle gémît des suites déchirantes qu'elle avoit eues. Toutes ces circonstances furent cause qu'elle reçut Fanny avec une sorte d'empressement.

James O' Connor, en établissant miss Caraway en Silver-Street, ignoroit l'état

où elle se trouvoit. Lorsqu'il vint la voir le lendemain, il lui demanda tout uniment qui elle étoit, et le motif qui l'avoit attirée à Londres ? Un reste de pudeur arrêta sur ses lèvres son véritable nom, auquel elle substitua celui d'Irwin, se disant fille d'un Ecossois. O' Connor, à qui il étoit fort indifférent qu'elle fût d'un pays plutôt que d'un autre, crut, ou parut croire ce qu'elle venoit de lui dire ; il attendoit qu'elle répondît de suite à sa seconde question, et fut étonné du silence qu'elle gardoit. Il répéta sa demande. La fière Amélie, sortant de l'espèce d'engourdissement où elle étoit, dit : — Je n'ai, sur ce point, de compte à rendre à personne. O' Connor, qui la trouvoit chaque jour plus jolie, ne voulut pas, par une curiosité, en apparence assez indiscrète, l'indisposer contre lui. En conséquence, il eut recours à son expression ordinaire. — Chère Miss, je vous demande mille pardons. — Amélie, satisfaite de la soumission d'O' Connor,

reprit avec lui le ton d'aménité et caressant qui lui captivoit tous les cœurs.

Pendant quinze jours, l'Irlandois continua à rendre des soins à miss Irwin; il s'apercevoit qu'elle devenoit triste et pensive; mais ses premières questions avaient eu un si mauvais succès, qu'il n'osoit les répéter. O' Connor se doutoit bien que la bourse d'Amélie n'étoit que médiocrement garnie; cependant il étoit loin de la supposer réduite au dur expédient de vendre ses petits bijoux, surtout lui ayant vu prendre une femme de chambre: ce qui devoit faire présumer qu'elle avoit des moyens d'existence.

L'argent qu'Amélie devoit à la bonté du cœur de sa sœur, n'avoit pu la mener bien loin, et la tristesse dont O' Connor s'étoit aperçu, avoit sa source dans le dénuement où Amélie sentoit qu'elle alloit incessamment tomber. Katty, qu'elle avoit chargée de vendre ses bijoux, commençoit à se repentir de s'être attachée à son service; la misère est si

hideuse à contempler, qu'on détourne, malgré soi, ses yeux du tableau qui la représente.

Katty, aussi étourdie que peu délicate, n'imagina pas de meilleur moyen pour chasser la pauvreté de leur demeure, que de confesser la vérité à l'Irlandois: ce qu'elle fit sans consulter sa maîtresse, bien sure qu'elle s'y opposeroit. Il est des degrés pour arriver au vice que l'on ne franchit pas ordinairement d'un seul pas; Amélie en portoit le germe dans le cœur; mais son éducation, les exemples de vertu qu'elle avait eus sans cesse sous les yeux, étoient faits pour en arrêter les progrès, et, peut-être, parvenir à l'étouffer entièrement. Si miss Caraway eût continué à vivre sous la vigilance de ses parens, sans doute elle auroit conservé, sinon son innocence qu'elle avoit déjà perdue, du moins les apparences de l'honnêteté. Malgré les fautes multipliées dont elle s'étoit rendue coupable, elle n'étoit pas encore tombée dans cet

état d'avilissement qui fait solliciter des secours de l'homme qui est lui-même assez peu délicat pour mettre des conditions à ses bienfaits.

Katty, qui n'avoit aucune notion de ce qui s'appelle convenance, et ne considérant d'ailleurs que son intérêt personnel, ne se fit nul scrupule de confier tous les secrets de miss Caraway à O'Connor, qui fut un peu surpris en apprenant que celle dont il vouloit faire sa maîtresse, étoit d'une famille aussi ancienne que respectable; mais il ne s'en sentit pas moins disposé à poursuivre son infâme projet, dont l'exécution lui parut bien plus sure quand il fut instruit de la misère d'Amélie. Il commença par donner quelques guinées à Katty, à titre de récompense; ensuite il lui remit un billet de banque de cinquante pièces qu'il la chargea d'offrir à sa maîtresse de sa part.

Amélie, loin de remercier Katty, entra dans la plus violente colère, quand elle lui présenta la *bank-note*. — Quelles

sont vos ressources, lui dit insolemment Katty? Savez-vous travailler pour gagner votre vie? et si vous avez envie de mourir de faim, il ne falloit pas me faire quitter mes parens pour venir partager un aussi triste sort. Amélie, frappée de la vérité du raisonnement de sa suivante, et ne tenant plus à ses premiers principes qu'à un fil, se radoucit, et convint avec Katty que sa situation étoit affreuse, mais qu'il lui sembloit encore plus affreux de recevoir des services d'un homme qu'elle connoissoit à peine, et pour lequel elle éprouvoit une sorte d'éloignement. Katty, fort peu en fonds pour soutenir sa thèse par des phrases élégantes, se borna à répéter que le pire de tous les maux étant la misère, il falloit faire tous les sacrifices pour n'y pas tomber.

Amélie, sans doute, sentit la nécessité de suivre les conseils de sa femme-de-chambre, car elle accepta les cinquante pièces, et en usa comme de sa propriété.

CHAPITRE XXV.

QUELQUES heures de repos mirent mylord comte Halifax et Isabella en état de pouvoir être transportés sans danger. La jeune personne fut portée à l'hôtel Spinola, et l'Anglais chez lui. Peu de jours suffirent pour sa guérison.

Le lendemain de cette épouvantable catastrophe, la marquise Spinola ayant besoin de papiers qu'elle savoit être dans le secrétaire de son mari, fut elle-même dans son appartement pour les chercher. Le marquis, quand il partoit, étoit dans l'usage de laisser à sa femme la clef de ce secrétaire dont madame Spinola trouva la serrure forcée. D'après l'examen, elle s'aperçut que l'on avoit aussi brisé un coffre-fort, et que l'argent du marquis et beaucoup de ses diamans étoient volés. Les soupçons ne pouvoient tomber que sur la scélérate Mathilda. Les do-

mestiques attachés à la famille depuis un demi-siècle, étoient tous incapables d'un pareil crime : ainsi, en moins de vingt-quatre heures, Mathilda Mincio, fille bien née, élevée avec soin, et âgée au plus de vingt ans, se trouvoit chargée d'un vol avec effraction, et de deux assassinats.

Quelle douleur pour la marquise Spinola d'acquérir la certitude que l'enfant de défunte sa sœur étoit la créature la plus exécrable ! La fuite de Mathilda lui faisoit craindre qu'elle n'achevât de se déshonorer par une continuité d'actions atroces; elle auroit bien désiré qu'on eût pu s'en saisir et la faire entrer dans un de ces couvens, asyles des malheureuses que le vice a corrompues; du moins elle n'auroit eu aucune appréhension qu'elle ne devînt un jour la proie de la justice: ajoutez à ces tourmens le désespoir que lui occasionna la vue de sa douce, son aimable Isabella, dont le visage entièrement décoloré par la perte de son sang,

lui parut être une certitude de sa mort. Le chirurgien avoit beau lui certifier que la blessure étoit légère : rien ne pouvoit calmer les cruelles angoisses qui déchiroient le cœur de cette tendre mère. Pendant les trois jours qu'Isabella garda le lit, la marquise ne s'en éloigna presque pas, et elle ne consentit à goûter du repos que lorsque sa fille, surmontant sa foiblesse, voulut se lever et conduire elle-même sa mère dans sa chambre, où elle la força, en quelque sorte, de se coucher.

Auguste fut encore plus promptement rétabli qu'Isabella. Sa première sortie fut pour aller s'informer des nouvelles de celle qui avoit partagé ses périls. Ni la marquise, ni sa fille, ne purent recevoir sa visite; mais le frère de M. Spinola se trouvant en ce moment à l'hôtel, le fit prier d'entrer, et lui témoigna le chagrin qu'il ressentoit du danger qu'il avoit couru par la scélératesse d'une parente de sa belle-sœur. Il pria ensuite mylord

Halifax de lui donner quelques détails sur cette horrible aventure. Auguste lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre Mathilda, Isabella et lui, depuis qu'il connoissoit la respectable famille du marquis Spinola, ne lui cachant ni l'amitié qu'il portoit à Isabella, ni celle dont elle vouloit bien l'honorer. La pureté de son attachement ne lui fit pas craindre d'en faire l'aveu. Dom Alphonse vit clairement que Mathilda, d'un caractère emporté et vindicatif, n'en resteroit pas là, et que, pour compléter sa vengeance, elle n'épargneroit ni démarches ni argent. Alors il apprit à Auguste le vol considérable que mademoiselle Mincio avoit fait chez son oncle, avant de quitter l'hôtel Spinola.

Halifax demanda à dom Alphonse s'il savoit le moyen dont Mathilda s'étoit servi pour faire venir sa cousine dans l'odieuse petite maison. — Le moyen étoit bien simple, et ne pouvoit manquer de réussir avec ma nièce, puisqu'il s'agis-

soit de porter des secours à une famille infortunée. Jamais le cœur d'Isabella ne s'est refusé à faire du bien : Mathilda étoit bien sûre, sous ce prétexte, de conduire sa cousine d'un bout de la ville à l'autre.

Dom Alphonse étoit un excellent homme qui aimoit infiniment son frère, sa belle-sœur et sa nièce Isabella; jamais il n'avoit voulu se marier pour pouvoir laisser tout son bien à la fille de dom Philip. Ce bon Espagnol n'avoit pas un esprit brillant, mais il étoit rempli de bon sens. — Le conseil que je vais vous donner, dit-il à Auguste, m'attirera sans doute des reproches de mon frère ; il vous aime et se fait sûrement une fête de vous retrouver ici à son retour ; mais je ne crois pas prudent à vous de l'attendre. La méchanceté de Mathilda ne vous laissera jouir d'aucun repos, tant qu'elle le pourra. Elle vous poursuivra, et je crains que vous ne finissiez par devenir la victime de sa fureur jalouse. Je vous engage donc,

au nom de l'intérêt que vous êtes fait pour inspirer, à partir de Saragosse le plutôt et le plus secrètement possible ; peut-être cette fille rentrera-t-elle en elle-même, quand elle vous aura perdu de vue, et consentira à se retirer dans un couvent où je lui ferai une forte pension, si elle s'engage à n'en jamais sortir. Le comte Halifax reçut d'autant mieux le conseil que lui donnoit dom Alphonse, qu'il avoit déjà eu la même idée ; il vouloit, il est vrai, consulter la marquise Spinola avant de se décider. Les raisons de dom Alphonse fixèrent son irrésolution ; il le chargea de témoigner à madame et à mademoiselle Spinola le regret qu'il avoit de partir sans les voir, le pria de leur faire, ainsi qu'à dom Philip, ses remerciemens pour toutes les honnêtetés dont ils l'avoient comblé pendant son séjour à Saragosse ; et après avoir assuré dom Alphonse de son estime, et lui avoir fait ses adieux, il retourna chez lui, où il dit à Balwin de faire secrètement les

apprêts de son départ. Ce brave et fidèle domestique reçut cet ordre avec ravissement : son attachement pour Auguste le faisoit sans cesse trembler pour sa sûreté, depuis la fatale aventure où il avoit failli perdre la vie, ou épouser une furie.

Mylord comte Halifax, suivi de ses deux domestiques anglois, partit de Saragosse au milieu de la nuit; il dirigea sa route par la Suisse, s'y arrêta peu de temps, et, malgré l'état de trouble où se trouvoit alors la France, il se rendit à Paris. Ce n'étoit pas trop l'instant de voir et de juger cette grande et belle ville, la première du monde.

Ce fut, sans doute, par une suite de la malignité de son étoile, qu'Auguste avoit eu la pensée de venir dans un pays où le flambeau de la Discorde brûloit à la porte de toutes les maisons.

Quinze jours après son arrivée, on l'arrêta comme étranger, et il fut conduit à la maison d'arrêt du Plessis, une des plus horribles prisons de celles qui cou-

vroient alors la France. Heureusement Balwin, qu'on avoit aussi arrêté sous le même prétexte, fut son compagnon d'infortune ; son autre valet étoit retourné en Angleterre.

Pendant quelques semaines, Halifax se livra peu à la société ; il étoit même décidé à vivre très-retiré ; mais les malheureux sont un aimant pour les malheureux ; ils se cherchent pour se consoler mutuellement, et pour peu qu'il se trouve quelques rapports dans leur caractère, l'intimité succède promptement à la connoissance.

Le lit d'Auguste étoit placé entre celui de Balwin et celui qu'occupoit un jeune Français. Plusieurs fois, pendant la nuit, Halifax avoit été réveillé par de longs et profonds soupirs que poussoit son voisin ; le sentiment de la pitié porta Auguste à s'occuper du chevalier de Benozan, nom du jeune homme. Il lui adressa la parole en français, qu'Halifax parloit comme sa langue. Benozan ne se refusa pas à

converser avec l'Anglais. De sujets généraux on en vint à s'entretenir de ses affaires particulières ; la confiance s'établit petit à petit, et enfin ils devinrent si bons amis, qu'ils n'eurent rien de caché l'un pour l'autre.

Auguste apprit du chevalier de Benozan qu'il étoit fils d'un conseiller au parlement de Toulouse ; que son père, sa mère, deux de ses frères, capitaines de dragons et sa sœur aînée, avoient tous été victimes de la fureur populaire ; qu'il ne restoit de leur malheureuse famille que lui et sa plus jeune sœur, fille charmante qu'il chérissoit tendrement. — C'est, ajouta-t-il, sur son sort seulement que je gémis. Pauvre Eugénie ! que deviendras-tu quand ton frère, l'unique appui qui te reste, te sera encore ravi ! Halifax, qui le vit prêt à se livrer à la douleur, l'engagea à se calmer. — Et pourquoi vous perdroit-elle ? Supposez-vous que la boucherie révolutionnaire doive durer éternellement ; espérez, mon

cher Benozan, que des jours moins lugubres luiront bientôt pour votre sœur et pour vous.

Le chevalier de Benozan, interrogé par son ami où étoit sa chère Eugénie, répondit, à la grande surprise d'Auguste, qu'elle étoit dans la même maison qu'eux.
— Quoi! votre sœur habite aussi ce lieu d'horreur? Je m'étois promis de ne pas sortir de la chambre; mais je désire, dès aujourd'hui, que vous me présentiez à elle : assurez là, surtout, qu'elle trouvera en moi un second frère, moins aimable que l'autre, mais tout aussi dévoué à son service.

L'éloge que Benozan avoit fait de sa sœur au comte Halifax, ne parut nullement exagéré à celui-ci, quand il l'eut vue. Il étoit presqu'impossible d'être et plus jolie et plus aimable. Eugénie sut un gré infini à son frère de lui avoir procuré la connoissance d'Auguste. Son ton honnête, réservé et respectueux, rendit sa société infiniment précieuse à made-

moiselle de Benozan, surtout dans un temps et dans un lieu où les manières libres et grossières étoient devenues en vogue. A la vérité, il se trouvoit alors au Plessis plusieurs hommes de très-bonne compagnie; mais le plus grand nombre ayant adopté la mode du moment, Eugénie étoit souvent exposée à entendre des choses qui blessoient la modestie qui lui étoit naturelle.

Mylord comte Halifax, Benozan et Eugénie, passoient une grande partie des journées ensemble. Une conversation aussi instructive qu'agréable, faisoit écouler le temps presque sans ennui.

Deux mois se passèrent sans apporter aucun changement dans le sort des trois nouveaux amis. La prison s'étoit, à peu de chose près, renouvelée trois ou quatre fois depuis l'incarcération d'Auguste; car les victimes envoyées à la mort étoient promptement remplacées par d'autres. Le chevalier de Benozan s'attendoit chaque jour à s'entendre ap-

peler pour prendre place sur la fatale voiture ; il commençoit, enfin, à espérer qu'on l'avoit oublié, quand deux jours après la célèbre fête de l'Être Suprême, étant à causer assez gaiement avec sa sœur et l'Anglais, ils furent douloureusement interrompus par le bruit lugubre de la terrible voiture. La cloche sonne, et son tintement funèbre remplit tous les cœurs d'effroi. La liste du jour contenoit le nom de cinq prisonniers du Plessis, et celui du ci-devant chevalier de Benozan étoit du nombre. Eugénie, à moitié morte, se jette au col de son frère, et le supplie de ne pas l'abandonner. Benozan ne pense pas au sort affreux qui l'attend; il ne voit, il ne s'occupe que de la douleur de sa tendre sœur : tous deux se tiennent enlacés dans les bras l'un de l'autre; ils ne veulent, ils ne peuvent se séparer. Infortunés! jouissez de ce dernier moment encore une minute, et des tigres, sous la figure d'hommes, vont vous arracher l'objet de vos plus chères

affections. Le voilà qui s'avance ce monstre d'inhumanité; c'est un guichetier. — Allons donc, citoyen Benozan, on n'attend plus que toi; vîte, fais tes adieux, et pars. Vaines paroles! le frère et la sœur se serrent plus fortement que jamais. Le guichetier appelle un de ses camarades, et tandis que l'on retient Eugénie, l'autre prend Benozan à brasse corps et l'enlève. Ce malheureux jeune homme n'a que le temps de crier à son ami. — Halifax, jurez-moi que vous tiendrez lieu à ma chère Eugénie de toute sa famille, que vous la protégerez, et je meurs avec moins de regrets. — Je le jure sur l'honneur, dit Auguste d'un ton solennel, en portant la main sur son cœur. A peine Benozan put-il entendre le serment de son ami : tant on mettoit de célérité à l'entraîner!

Eugénie étoit tombée dans des convulsions horribles; plusieurs dames la portèrent sur son lit, et lui donnèrent tous les secours qu'il fut possible de se pro-

curer. Halifax, le cœur froissé du déchirant spectacle qu'il avoit eu sous les yeux, se retira dans sa chambre, et fut dans un coin donner des larmes au sort épouvantable de Benozan et d'Eugénie.

Après s'être livré quelques instans à sa douleur, il alla s'informer des nouvelles de la santé de mademoiselle de Benozan. Ayant appris qu'elle reposoit un peu, il retourna s'asseoir sur son lit, et là, il repassa dans son esprit tous les chagrins qu'il avoit éprouvés depuis sa sortie de l'Université. Il ne sera pas inutile de les placer sous les yeux du lecteur, en y ajoutant les réflexions d'Auguste ; ce sera un sûr moyen de lui faire connoître les sentimens de ce jeune homme, dont on n'a eu jusqu'ici qu'une notion vague.

Ecoutons son soliloque.

CHAPITRE XXVI.

Ce qui devroit être considéré comme le plus grand bienfait de la Providence, me fut libéralement accordé, et fut toujours pour moi une source inépuisable de chagrin. Sensibilité ! émanation de la Divinité, si tu procures quelquefois de douces jouissances, combien elles sont achetées par des tourmens de tout genre ! Hélas ! j'en ai fait la triste expérience ; mon cœur aimant ne demandoit qu'à s'attacher ; le premier objet qui lui fut offert, étoit ma mère. Avec quelle tendresse je la chérissois ! Femme adorable ! le ciel n'a pas permis que je pusse te prouver long temps mon respect et mon amour ; je te perdis au moment où j'allois te prodiguer mes soins.

Mon père eut aussi une portion de mon attachement ; mais il avoit été injuste avec sa digne épouse : ce cruel souvenir

me le rendoit moins cher; j'espère, cependant, qu'il ne s'en est jamais aperçu.

Une jeune personne toute divine alluma dans mon cœur les flammes de la plus vive passion; elle m'étoit promise; j'étois à la veille d'atteindre le bonheur suprême, en devenant son époux : mon frère arrive; je vole au-devant de lui; il m'inspire la plus tendre amitié. Je tâche de profiter de l'ascendant que j'ai sur l'esprit de mon père pour le porter à remplir les désirs de Lancelot; l'ingrat me témoigne sa reconnoissance en m'enlevant le cœur de celle que j'aime encore aujourd'hui plus que la vie. Je perds en un jour ma maîtresse et mon frère; l'une me refuse sa main; l'autre dédaigne mes plus doux sentimens.

Parvenu à donner le change à mon amour et à le cacher sous l'apparence de la simple amitié, je me sentis assez de courage pour me sacrifier au bonheur de deux êtres que je chérirai tant que je vivrai. A peine ce projet étoit-il formé,

que les extravagances de mon frére en rendirent l'exécution impossible. Ne pouvant plus rien pour la félicité d'Olympia, ni celle de Lancelot, je m'expatriai.

Enfin, mon malheureux destin, offrant à mes yeux une femme aussi parfaite que miss Ennamoor, je m'y attache et deviens son ami. Sa figure angélique, sa douceur, l'agrément de son esprit, tout en elle contribuoit à me réconcilier avec le sort. L'image d'Olympia, toujours placée dans mon cœur, n'excitoit plus en moi qu'un souvenir paisible : je pouvois penser sans trouble à son union avec un autre. Heureux alors, il sembloit que j'eusse enchaîné l'infortune; mais la malignité de mon étoile eut bientôt repris son ascendant. Une furie conçoit pour moi le plus monstrueux amour, et j'ai la douleur de la voir prête à égorger ma plus tendre amie. Les suites funestes de cet horrible attentat me forcent de nouveau à quitter un pays où je laisse une femme qui m'est chère. Je viens en France pour y chercher

quelques distractions à mes peines : de tous côtés le mot de *liberté* se fait entendre ; je le lis sur chaque porte, et c'est en me le répétant, et en son nom, qu'on m'ôte la mienne. Détenu sans savoir pourquoi, je me lie d'une amitié mutuelle avec un jeune homme intéressant par son personnel et ses malheurs. Il ne me restoit plus, pour completter le nombre de mes maux, qu'à voir traîner cet infortuné à l'échafaud. Ami, dont le souvenir vivra éternellement dans mon cœur, tu as reçu mon serment de ne pas abandonner ton aimable sœur; je le tiendrai fidèlement. Ton Eugénie sera ma fille, ma sœur, mon amie. A compter de ce jour, je lui consacre ma fortune et ma vie : là se termina le monologue d'Auguste.

Il ne put voir du reste du jour mademoiselle de Benozan : en se réveillant d'un sommeil pénible, on lui avoit trouvé une grosse fièvre qui l'obligea de garder le lit.

Le jour suivant, la liste des guillotinés

fut remise à Halifax par un geolier qui, moyennant de fréquens pourboires, lui témoignoit quelques attentions. Son cœur se brisa en y lisant le nom de son ami. Inutilement il chercha à en soustraire la connoissance à Eugénie. Malgré ses souffrances morales et physiques, cette jeune personne voulut se lever. En traversant un corridor, elle entendit le concierge qui parloit avec deux sans-culottes détenus. Ils s'entretenoient des victimes du jour. — Un seul, dit le concierge, n'a pas paru au tribunal; c'est le peintre d'Argicourt : les quatre autres sortis d'ici sont condamnés. Eugénie gagna avec peine le premier banc, où elle se hâta de s'asseoir pour ne pas tomber : ses jambes vacillantes ne pouvoient plus la soutenir; elle se soulagea un peu en laissant couler ses larmes. Halifax la joignit en ce moment, et devina le motif qui redoubloit sa douleur. L'Anglois, ne pouvant lui offrir aucun sujet de consolation, se contenta de pleurer avec elle.

Pendant plusieurs jours, l'un et l'autre n'eurent d'autres occupations qu'à gémir ensemble. Eugénie trouvoit une certaine douceur à parler de son malheureux frére avec l'ami auquel il l'avoit en quelque façon léguée. Leurs larmes se tarirent, mais leur tristesse se fixa dans leurs cœurs.

Balwin, dont je n'ai pas fait mention depuis long-temps, étoit d'un grand secours à son maître. Il avoit eu le bonheur de se faire aimer d'un des cerbères de la prison, et, par son canal, il faisoit passer des lettres au dehors. Un compatriote d'Auguste, jacobin à outrance, sachant que mylord comte Halifax ne s'étoit jamais mêlé des affaires du gouvernement depuis son séjour en France, sollicita sa sortie, et l'obtint.

Auguste ne vouloit absolument pas quitter le Plessis, tant que mademoiselle de Benozan y seroit. — J'ai promis à son frére de ne jamais l'abandonner, disoit-il. Balwin et Eugénie parvinrent à lui faire entendre raison. — Vous me servirez mieux,

lui dit-elle, libre que prisonnier. Cette espérance seule put le décider à sortir.

Il alla remercier M. du Ro....., et tâcha de l'intéresser en faveur de la jeune Eugénie. — Est-elle votre maîtresse, Mylord, demanda du Ro.....? Et, sans attendre sa réponse, il ajouta : Cette seule considération pourra m'engager à faire des démarches. Halifax fut un instant indécis ; mais le désir de servir la sœur de son ami lui suggéra de se permettre un mensonge : il assura donc du Ro..... qu'il étoit l'amant aimé de la citoyenne Benozan. — En ce cas, vous l'aurez demain. Effectivement, le jour suivant du Ro..... remit à Auguste l'ordre qui enjoignoit au concierge de la maison de détention du Plessis, de remettre en liberté la citoyenne Benozan.

Le comte Halifax avoit eu soin de retenir un appartement pour Eugénie. En sortant de prison, il la conduisit maison Vauban, rue de la Loi. Elle y trouva une femme-de-chambre, que Balwin avoit

arrêtée la veille. Mademoiselle de Benozan fut très-sensible aux attentions d'Auguste, et lui en fit ses remerciemens. Cependant, elle le pria de permettre qu'elle usât de la plus grande économie, ses ressources consistant simplement en deux mille cinq cents livres en assignats. —Vous me forcez, aimable Eugénie, dit Halifax, à rappeler le moment le plus affreux de ma vie. Avez-vous oublié que Benozan m'a spécialement chargé de tenir sa place près de vous? J'ai cessé dès cet instant d'être un étranger pour Mademoiselle de Benozan : je suis son frère; c'est à ce titre qu'elle ne peut ni ne doit refuser de partager ma fortune. Ce raisonnement, captieux s'il n'eût émané de l'ame la plus franche et du cœur le plus loyal, ne persuada pas Eugénie. — Mon frère, lui répondit-elle, en me recommandant à vous, Mylord, ne prétendoit solliciter que votre protection et vos conseils; croyez qu'il étoit fort éloigné de l'idée que je dusse vous être à charge, et de devenir

pour vous un sujet de dépense. —Un mot encore, Eugénie: répondez avec sincérité à la question que je vais vous faire: Avez-vous des ressources? La jeune personne rougit, et répondit bien bas. —J'ai quelques assignats; et d'ailleurs je puis, en faisant usage des foibles talens que je dois à mon éducation, gagner suffisamment de quoi exister. Vainement l'Anglais voulut combattre un projet, qui, en le privant du plaisir d'être utile à Eugénie, lui donnoit les plus grandes inquiétudes sur son sort, ne pouvant rien changer à une façon de penser qui faisoit l'éloge de la délicatesse et de la noblesse des sentimens de mademoiselle de Benozan, Auguste obtint qu'elle resteroit un mois à la maison Vauban, et qu'elle ne prendroit aucun parti avant de le lui avoir communiqué. Elle lui permit en outre de la venir voir tous les jours.

Après avoir pris congé de la sœur de son ami, Halifax retourna à la maison du Nord, aussi rue de la Loi, où son fi-

dèle Balwin avoit tout préparé pour qu'il pût goûter un repos qui l'avoit fui depuis son arrestation.

Le lendemain, dans la soirée, il alla chez mademoiselle de Benozan, qu'il trouva occupée à écrire plusieurs lettres à Toulouse à différens amis de sa famille. Elle désiroit savoir s'il ne lui seroit pas possible d'obtenir quelques légères parcelles de la grande fortune dont avoient joui ses parens. Auguste approuva cette démarche; mais il ne cacha pas à Eugénie qu'il n'en espéroit rien de favorable pour elle, puisque le bien des guillotinés appartenoit à la nation.

Halifax, pour ne pas paroître indiscret, autant que pour éviter de compromettre la réputation d'Eugénie, se retira de très-bonne heure; et ne voulant pas encore retourner chez lui, il entra au théâtre de la République. En traversant le corridor des loges grillées, il fut obligé de ralentir sa marche, pour éviter de coudoyer une dame et deux messieurs qui étoient devant

lui, et tenoient toute la largeur du passage. Ces trois personnes parloient espagnol : ce qui excita la curiosité d'Auguste. Comme il savoit parfaitement cette langue, il ne perdit rien de la conversation. — Je suis sûr, je vous le répète, disoit un de ces hommes, par les renseignemens que j'ai pris, qu'il est venu directement à Paris. — S'il est ainsi, reprit l'autre homme, il y seroit depuis plus de quatre mois. — Et moi, je soutiens, dit alors la femme, que si effectivement il étoit à Paris, nous l'aurions rencontré, étant continuellement les uns et les autres dans les différens lieux publics. Aux premiers mots de cette dernière repartie, Halifax avoit reconnu la voix de mademoiselle Mincio ; et de suite il s'assura que ses deux compagnons n'étoient autres que les scélérats qui la secondoient dans la petite maison de Saragosse où Isabella et lui avoient failli perdre la vie. Le premier mouvement d'Auguste, fut de faire arrêter ces trois assassins; mais réfléchissant qu'alors

ce titre en étoit un de grande recommandation en France, il pensa qu'il seroit plus prudent de tâcher de se soustraire à leur vue. Il crut y avoir réussi en entrant sur-le-champ dans une loge dont la porte se trouva par hasard ouverte.

Au bout d'un quart d'heure, les personnes à qui appartenoit la loge, rentrérent. Halifax leur fit des excuses de s'y être placé; et alloient se retirer, quand une des deux dames, s'apercevant à son accent qu'il étoit étranger, l'engagea à rester; et pour le décider, car il avait l'air d'hésiter, elle lui fit observer que n'étant que trois, il ne gêneroit personne. La crainte de trouver encore Mathilda dans le corridor, lui fit accepter l'offre obligeante qui lui étoit faite de si bonne grâce.

Dans l'entr'acte, il y eut un moment de conversation qui mit Auguste à même de savoir avec qui il avoit contracté une obligation de politesse. Une des dames étoit madame ***, l'épouse d'un des membres du comité de sûreté géné-

rale ; l'autre étoit la femme du Monsieur qui occupoit avec Auguste les places de derrière. Cet homme étoit fournisseur de la République, et jouissoit, depuis cette époque, d'une immense fortune. Madame *** étoit celle à qui l'Anglais devoit d'être resté. Ce fut en conséquence à elle qu'il fit le plus d'attention. C'étoit une petite femme, assez jeune, assez jolie, assez spirituelle ; du reste, bonne, obligeante; détestant son mari, parce qu'il ne connoissoit de bonheur que celui de faire du mal. Madame*** se plaisoit à découvrir les victimes signalées par son mari, afin de les soustraire, s'il étoit possible, à sa férocité. Après l'échange de quelques paroles insignifiantes, madame *** fit des questions à Halifax, qui, dans la bouche d'un autre, eussent pu être considérées comme indiscrettes; mais le ton de sensibilité, l'air de l'intérêt qu'on découvroit en elle, ne pouvoient laisser aucun doute sur le motif qui la guidoit. Halifax ne s'y trompa pas, et lui raconta son arrestation.

— Comme étranger, et sur-tout comme Anglais, lui dit madame ***, il seroit possible que vous éprouvassiez encore quelques vexations : voilà un crayon, veuillez prendre mon nom et mon adresse. Si, par malheur, vous vous trouviez dans une situation fâcheuse, ayez la confiance de vous adresser à moi; j'ai de fortes raisons pour vous assurer que votre démarche ne sera pas inutile. Ce fut d'elle qu'il apprit que le citoyen***, membre du comité de sûreté générale, étoit son mari.

Auguste remercia beaucoup Madame***, écrivit son nom et sa demeure, lui donna la main pour la conduire à sa voiture, et se retira chez lui à pied.

En traversant la rue Neuve-des-Petits-Champs, il fut forcé de reculer quelques pas pour laisser passer un carosse; ce qu'il fit précipitamment, dans la crainte d'être écrasé. Cette marche rétrograde, à laquelle ne s'attendoit pas un homme qui se trouvoit derrière lui, attira à celui-ci une secousse qui le fit tomber. Halifax voulut

d'abord l'aider à se relever, et joindre à cette attention des excuses; mais ces dispositions bienfaisantes se changèrent bien vîte en un air d'indignation, en reconnoissant en la personne qu'il avoit involontairement heurtée, un des deux scélérats dont il avoit entendu la conversation avec Mathilda, au spectacle du théâtre de la République. — Pourquoi me suis-tu, misérable, lui demanda Auguste dans la langue espagnole? cherche-tu l'occasion de pouvoir encore m'assassiner? L'homme feint de ne pas comprendre les paroles qui lui sont adressées, et veut continuer son chemin. Halifax lui saisit brusquement le bras. — Réponds-moi, monstre! quel dessein t'attire sur mes pas? Le complice de Mademoiselle Mincio dit, dans un très-mauvais français, en s'efforçant de se débarrasser des mains d'Auguste: — Que me voulez-vous, citoyen? je ne vous connois pas; je suis pressé, ne me retenez pas plus long-temps. — Songe bien, reprit Halifax en le lâchant,

que la première fois que je te rencontrerai sur ma route, tu n'en seras pas quitte à si bon marché. Dès qu'il se vit libre, il s'enfuit au plus vîte.

Auguste ne le suivit pas des yeux, et gagna sa maison, en réfléchissant sur la rigueur de son sort, qui sembloit l'avoir poussé en présence de gens d'autant plus dangereux, qu'il ne pouvoit se garantir de leur atrocité en les dénonçant, puisqu'ils seroient sûrement soutenus par ceux qui leur ressembloient.

Mylord Comte Halifax raconta à Balwin ce qui lui étoit arrivé. Le domestique, plus défiant que le maître, proposa à Auguste de changer de logement le lendemain. — Ne croyez pas, Mylord, ajouta-t-il, que le scélérat aura ainsi abandonné sa proie, soyez sûr qu'il vous a suivi; et puisqu'ils veulent connoître votre demeure, c'est une preuve qu'ils ont une continuité de mauvais desseins: le seul moyen de nous en préserver, est de leur faire perdre notre piste.

Halifax se coucha à onze heures. A peine étoit-il minuit que l'on frappa à sa porte, et ces mots terribles retentirent douloureusement à ses oreilles — *Ouvrez, au nom de la loi!* Balwin, qui occupoit un cabinet faisant partie de l'alcove de son maître, se présente à lui tout tremblant. — Ouvrez, mon cher Balwin, dit Auguste, nous n'avons rien à craindre. — Tout, tout est à craindre dans ce pays. — Il faut céder à la force, ouvrez Balwin sans plus tarder. La porte est ouverte. Quatre membres du comité révolutionnaire de la section se présentent : ils ordonnent à Halifax de leur donner les clefs de son secrétaire, de sa commode, et de ses malles. — Elles sont toutes dans leurs serrures, dit Balwin, voyez, cherchez, fouillez: mon maître n'a rien à redouter, c'est la plus honnête personne du monde. Un des hommes sourit ironiquement; un autre entremêle les mots d'infâme espion avec des juremens épouvantables; un autre fouille, et le quatrième exa-

mine les bijoux de l'anglois, et met dans sa poche ceux qui lui paroissent les plus beaux. — Halte-là! citoyen, dit Balwin en saisissant les mains qui s'emparoient d'un souvenir d'écaille noir, garni tout autour de superbes diamans. Ceci n'a aucun rapport, sans doute, avec votre mission; car, je ne présume pas qu'on envoye chez les gens pour les voler au nom de la loi. Le membre du comité révolutionnaire, un peu confus d'avoir été pris en flagrant délit, et plus fâché encore d'avoir manqué son coup, se répandit en invectives contre les Anglois, répétant en jurant qu'on feroit bien de les guillotiner tous, sans distinction d'âge ni de sexe.

Après un examen, qui dura plus de quatre heures, quoique n'ayant rien trouvé qui pût compromettre Auguste, on apposa les scellés; et le maître et le valet furent conduits aux Madelonnettes.

Le premier soin d'Halifax fut d'écrire à madame **** pour lui faire part de la nouvelle vexation qu'il venoit

d'éprouver. Le concierge, homme bien peu fait par toutes ses qualités pour occuper un pareil poste, se chargea de faire remettre cette lettre, et une autre adressée à Eugénie : dans cette dernière, Auguste prioit mademoiselle de Benozan d'être sans inquiétude sur son sort, et que, bientôt, il iroit lui-même la rassurer entièrement. Je me trouve forcée, par le cours de l'histoire que j'écris, de quitter Halifax dans un moment un peu critique; mais d'autres personnages, abandonnés depuis longtemps, réclament l'attention du lecteur.

CHAPITRE XXVII.

Je retourne au chapitre vingt-quatrième. Par la facilité avec laquelle miss Caraway se décida à accepter les cinquante pièces que Katty lui remit de la part de M. James O' Connor, on a pu présumer que ses principes de délicatesse

commençoient furieusement à s'affoiblir. L'Irlandois, en apprenant que son argent avoït été reçu, se crut autorisé à traiter Amélie avec moins de respect. Le ton leste d'O' Connor soulève l'orgueil de miss Caraway; elle voulut prendre un air digne qui n'en imposa plus à James; et, de ce moment, il ne mit aucune borne à ses libertés. On ne compose pas avec la vertu; la première fausse démarche conduit au chemin du vice; et, si l'on n'a pas le courage de revenir promptement sur ses pas, c'en est fait, l'on s'égare d'abord, et, bientôt, on se perd, sans espoir de retrouver jamais la bonne route.

C'est ce qui arriva à Amélie. Je ne souillerai pas ma plume en détaillant les fautes multipliées qu'elle fit avec une étonnante rapidité, et me bornerai à dire, qu'ayant été abandonnée par O' Connor, peu de temps après leur intimité, elle devint la proie d'un homme encore plus vil que le premier qui la

délaissa au moment où elle alloit donner le jour à une malheureuse et innocente créature dont Montagu étoit le père. Assaillie par la plus affreuse misère, elle osa écrire à miss Ennamoor. Sa lettre, que porta Katty, contenoit le détail de ses infortunes. Lancelot y étoit nommé, comme le premier et le principal moteur de tous ses maux : elle finissoit par implorer d'Olympia des secours que son terrible état rendoit extrêmement urgents.

Miss Ennamoor fut vivement affectée de la situation douloureuse d'une jeune personne bien née, et dont elle avoit entendu parler avantageusement ; et, sans considérer que miss Caraway avoit mérité son sort, elle s'empressa de remettre une *bank-note* de vingt livres sterlings à Katty pour sa maîtresse, et promit de l'aller voir le lendemain pour lui porter des consolations plus efficaces.

La première idée qui vint à Olympia en lisant la lettre d'Amélie, fut de tâcher

d'obtenir son pardon de sa famille, aimant à se persuader que les erreurs qu'elle avouoit avoir commises, avoient pris leur source dans son amour pour Montagu plutôt que dans le vice de son cœur. Avant de commencer les démarches qu'elle se proposoit de faire près de mylord et de mylady Caraway, dont elle ignoroit la mort, elle pensa qu'il seroit nécessaire qu'elle eût une conversation avec Amélie.

Suivant sa promesse, elle se rendit le jour suivant Silver-Street; elle trouva miss Caraway dans les douleurs de l'enfantement; elle vouloit s'en aller, mais Katty la supplia d'attendre quelques minutes. Au bout d'un quart-d'heure Amélie accoucha d'une fille. Cette scène, absolument nouvelle pour miss Ennamoor, ne laissa pas que de la contrarier beaucoup. Katty lui apporta la nouvelle arrivée au monde, et lui demanda, pour elle, sa protection, et la continuation de ses bontés pour sa pauvre mère. Cet en-

fant intéressa tellement Olympia, qu'elle fit vœu d'en prendre soin : comme elle s'étoit fait accompagner de sa première femme de chambre, elle la chargea de chercher une nourrice à la petite Lydia : ce fut le nom qu'elle lui donna. Avant de partir, elle s'approcha de l'accouchée qui n'osoit lever les yeux sur elle. Miss Ennamoor prit une de ses mains qu'elle serra affectueusement dans les siennes, posa sur le lit une bourse remplie d'or, et lui réitéra la promesse de revenir la voir dans un moment plus opportun. — Soyez tranquille, ajouta-t-elle, sur le sort de votre enfant; elle ne manquera de rien, et, quand vous le désirerez on vous l'apportera: Amélie porta la main d'Olympia à ses lèvres, et parut pénétrée de reconnoissance. Miss Ennamoor la quitta, en répétant que, sous très-peu de temps, une bonne nourrice viendroit chercher Lydia. Effectivement, Tabithea en trouva une qui lui étoit

bien recommandée. Elle fut prendre son nourrisson, et l'emporta Queen's-Row.

Je n'ai pas le dessein d'ôter à Olympia le mérite de la bonne action qu'elle vient de faire, mais je dois aussi rendre justice à la vérité, en disant que la ressemblance de la petite Lydia avec un homme que, malgré les efforts de sa raison, miss Ennamoor ne pouvoit oublier, ne fit qu'ajouter à l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré.

Quinze jours après, Olympia projetta d'aller voir l'enfant, puis la mère. Elle trouva la première dans le meilleur état possible, et elle lui parut infiniment jolie. Satisfaite des soins de la nourrice, elle lui donna une gratification, et l'engagea à ne pas négliger la petite Lydia. Elle se fit conduire de là chez miss Caraway qui lui sembla, ce qu'elle étoit en effet, une très-belle personne.

Après des remerciemens d'un côté, et des assurances de dévouement de

l'autre, miss Ennamoor offrit à Amélie de voir ses parens, s'ils étoient à Londres, ou de leur écrire, dans le cas où ils seroient dans leur terre. A cette proposition, Amélie changea de couleur, n'ayant pas instruit sa nouvelle amie de la mort de son père, suite terrible de son combat avec Lancelot ; elle craignit que cette affreuse circonstance ne révoltât Olympia. D'ailleurs, elle n'avoit aucune envie de retourner dans sa famille. La liberté dont elle jouissoit, lui paroissoit préférable à l'espèce d'esclavage où il faudroit qu'elle vécût chez sa mère, qu'elle croyoit encore existante; et puis, comment oseroit-elle se montrer dans la société. Toutes ces considérations lui firent envisager la visite de miss Ennamoor à mylady Caraway comme la fin de sa liaison avec la première; cependant, ne voulant pas avoir l'air de rejetter son offre par la crainte des découvertes qu'elle pourroit faire, elle feignit ressentir beaucoup de reconnoissance du nouveau

service qu'Olympia se proposoit de lui rendre, et lui dit que ses parens étoient alors à Caraway-House en Devonshire; ces deux jeunes personnes se séparèrent avec les démonstrations de l'intérêt et de la gratitude.

Le premier soin de miss Ennamoor fut de remplir son engagement : en conséquence, elle écrivit la lettre la plus pathétique et la plus propre à remuer les entrailles paternelles, peignant Amélie comme étant encore plus à plaindre qu'à blâmer. Elle adressa son intéressante épître à mylord Caraway, dans le lieu où sa fille lui avoit dit qu'il résidoit.

Si mylord Ennamoor avoit été à Londres, sans doute Olympia n'auroit fait aucune de ces démarches sans le consulter : mais, alors, il remplissoit, près d'un camarade de collége, les devoirs sacrés de l'amitié. Monsieur Maclesfield, étant tombé dangereusement malade à trente milles de la Capitale, avoit

souhaité voir le plus ancien et le plus cher de ses amis dans ses derniers momens. Mylord Ennamoor ne fut pas plutôt instruit du désir de Maclesfield, qu'il se rendit à Greenwood, nom de la terre du malade. L'absence de mylord Ennamoor s'étant prolongée, Olympia ne crut pas agir légérement en cherchant à rappeler à la vertu une jeune personne qu'elle pensoit n'être qu'égarée.

Monsieur Maclesfield mourut; et son ami, après avoir reçu son dernier soupir, se mit en route pour revenir à Londres. Son plus grand plaisir étant de voyager sans suite, il étoit allé à Greenwood à cheval, et s'en retourna de même, suivi seulement d'un groom. A peu de distance de la Capitale, son cheval, jusques-là très-pacifique, fit un si terrible écart, qu'il désarçonna son cavalier, et jetta mylord Ennamoor à dix pas. Sa tête porta, malheureusement, sur une des bornes qui marquent les milles des routes: la chute fut si violente, que le crâne se

brisa; le groom se précipita à bas de son cheval pour voler au secours de son maître : hélas ! il n'en avoit plus besoin. Sa cervelle lui couvroit une partie du visage ; mylord Ennamoor avoit perdu la vie. Le pauvre domestique courut au bourg le plus voisin, amena un chirurgien qui ne servit qu'à guider le groom dans les moyens de faire transporter mylord Ennamoor.

Olympia étoit à diner quand le triste convoi arriva. Je ne tenterai pas de peindre l'état où la jetta l'horrible spectacle de son père défiguré et couvert de sang. La véritable douleur se sent, mais ne se rend pas.

Quelques parents de mylord Ennamoor, du nombre desquels étoit mistris Spswich, furent présents à l'ouverture du testament du défunt. Il laissoit toute sa fortune à sa fille bien aimée Olympia, nommoit pour son tuteur mylord comte Halifax, à qui il léguoit une bague de prix. Il laissoit sa fille maîtresse de se

choisir un époux, se reposant sur sa prudence et sa sagesse. Venoient ensuite plusieurs legs à ses anciens et fidèles serviteurs.

Ce testament avoit été fait depuis le départ d'Auguste; voilà pourquoi mylord Ennamoor, qui connoissoit alors la répugnance qu'Olympia avoit à l'épouser, ne fit aucune mention de son union avec Halifax, objet pourtant, comme on l'a vu, de ses plus ardents désirs. Il est très-singulier, aussi, qu'ayant marqué un invincible éloignement pour Montagu, il n'eût pas mis pour clause qu'il déshériteroit sa fille, si elle se marioit à Lancelot.

Les réflexions qu'on vient de lire furent faites par Olympia, près d'une année après la fin malheureuse de son père.

Miss Ennamoor, étant absolument hors d'état de s'occuper d'aucune affaire d'intérêt, l'intendant de la maison y donna tous ses soins; désirant s'entendre avec le tuteur de sa jeune maîtresse, il

fut d'abord à l'hôtel Halifax s'informer du lieu où étoit alors le comte : on ne put le lui dire, mais on l'envoya chez messieurs Harborough et Flowerden. Ni l'un ni l'autre n'avoient reçu de ses nouvelles depuis son départ d'Espagne qu'ils n'avoient appris que par leur correspondant, Banquier, à Saragosse. L'intendant demanda à monsieur Flowerden ce qu'il devoit faire. — Vous êtes un honnête homme, monsieur Davis, lui répondit l'homme de loi : milord Ennamoor vous estimoit, vous aviez sa confiance; continuez à gérer le bien de sa fille. Mylord comte Halifax ne peut tarder à revenir en Angleterre, et je lui rendrai compte du conseil que je vous ai donné.

Davis, effectivement, se mit à la tête des affaires de la pupille d'Auguste, et fit voir dans sa gestion tant de probité, qu'il s'attira l'estime générale.

Miss Ennamoor voulut accompagner les tristes et précieux restes de son père

Middle-Hill, où, malgré les représentations de sa cousine mistriss Spswich, et de ses amis, elle se décida à se fixer.

Le chagrin violent que lui causa la mort de mylord Ennamoor chassa entièrement de son souvenir Amélie, son enfant, et la réponse à la lettre qu'elle avoit adressée à mylord Caraway; et elle partit de Londres, sans s'occuper d'aucun de ces objets.

Elle étoit depuis un mois à Middle-Hill, quand elle se rappela miss Caraway, et tout ce qui avoit rapport à elle. — Mon dieu! dit-elle à sa femme de chambre, que je suis coupable de n'avoir pas songé à vous envoyer porter des secours à Amélie, et de l'argent à la nourrice de sa fille! — Soyez sans inquiétude sur leur compte, répondit Tabithéa, j'ai deviné et prévenu votre intention. La veille de votre départ, je me suis rendue en Silver-Street, je n'y ai point trouvé miss Caraway, et son hôtesse m'a dit qu'elle étoit partie sans laisser son adresse;

de plus, elle m'en a parlé en termes qui ne lui sont nullement favorables; delà j'ai été chez la nourrice, et lui ai remis quelques guinées. La petite Lydia se porte à merveille, et continue à être jolie comme un ange.

Le compte que Tabithéa rendit à miss Ennamoor de sa protégée, lui suggéra une idée qui prouve et sa candeur, et la pureté de ses mœurs. — Je veux, dit-elle à Tabithéa, faire venir ici Lydia et sa nourrice; les soins que je donnerai à cette petite fille, seront une légère distraction à mes chagrins; Tabithéa, fille de quarante ans, et très-sensée, observa à sa maîtresse que le public, naturellement enclin à la méchanceté, en voyant cette enfant, pourroit en tirer des conséquences qui nuiroient à sa réputation; Olympia ne voulut pas se persuader qu'une belle action pût être considérée sous un jour défavorable; et elle persévéra à prendre, à Middle-Hill, la fille de miss Caraway.

D'aprés cette résolution, elle envoya abithéa à Londres, la chargeant à tel rix que ce fût, de décider la nourrice de Lydia à venir à la campagne jusqu'à l'instant où la petite seroit sevrée.

Tabithéa, ayant rempli son devoir en avertissant sa maîtresse des inconvénients attachés à ce qu'elle désiroit, s'empressa de lui obéir; la nourrice, ayant accepté la proposition, suivit immédiatement la femme de chambre qui retourna sur le champ à Milddle-Hill.

Lydia fut accueillie de miss Ennamoor, avec autant de tendresse qu'eût pu lui montrer la mére la plus affectionnée; bientôt la petite s'attacha tellement à Olympia, qu'elle la préféroit à sa nourrice. Jamais on ne l'entendoit pleurer, quand miss Ennamoor la tenoit sur ses genoux; mais, du moment qu'elle s'en séparoit, Lydia jettoit des cris déchirants : ses petits bras s'enlaçoient autour du col d'Olympia, et il falloit user de violence pour l'en arracher. L'extrême

attachement de cette enfant augment celui que lui portoit sa protectrice, a point qu'elle ne pouvoit passer deu heures sans la voir.

Miss Ennamoor étoit autant estimé qu'aimée de tous ses gens; aussi aucu n'eut seulement l'idée de concevoir de soupçons sur l'introduction de Lydia a château. On ne vit dans la tendresse d'Olympia, qu'une nouvelle preuve de la bonté de son cœur; mais, il n'en fut pas de même dans les environs. Chacun pensoit diversement relativement à cette enfant, et la malignité étoit la base sur laquelle rouloient les conversations qu'on avoit à ce sujet.

Ces fâcheux entretiens ne vinrent pas jusqu'aux oreilles de miss Ennamoor; cependant, Tabithéa eut plusieurs fois l'envie d'en instruire sa maîtresse; mais, la crainte de la priver de ce qui lui faisoit tant de plaisir, et encore plus celle de troubler son repos, lui ferma la bouche, persuadée que l'on ne tarderoit

pas à rendre justice au motif bienfaisant qui avoit dirigé Olympia, et que la vérité seule se feroit entendre.

CHAPITRE XXVIII.

Le lecteur n'a vraisemblablement pas oublié la terrible catastrophe qui força en quelque sorte Montagu de quitter précipitamment, et de nuit, la triste ville d'Jtschoa. Le hasard, plutôt qu'une volonté décidée, dirigea ses pas en Suisse.

Obligé, relativement à sa blessure, de séjourner plusieurs fois, il demeura assez long-temps en route. Arrivé à Berne, il se proposa d'y rester quelques mois. En conséquence, il écrivit à son banquier de Londres de lui faire passer sur-le-champ des fonds qu'il devoit à la munificence de son frère.

Le peu de soin que Lancelot avoit donné à sa blessure, joint à la fatigue du

voyage, n'avoient pas peu contribué à lui ôter presque les mouvemens de son bras gauche, dont il souffroit beaucoup. Espérant que le grand air et la tranquillité dont on jouit à la campagne hâteroient son entière guérison, il se décida à louer une jolie petite maison à peu de distance de la ville, située sur les bords de la rivière Aar. Il y vécut le premier mois d'une manière fort retirée; ses longues promenades faisoient un bien visible à sa santé; son bras avoit repris ses mouvemens; il n'en souffroit presque plus, et il se disposoit à retourner sous peu de jours à Berne; car Montagu ne se trouvant jamais plus mal qu'avec lui-même, commençoit à ne plus pouvoir supporter son *isolement*.

Cunning, un jour en habillant son maître, lui parla avec enthousiasme de la fille d'un pêcheur dont il prétendit que la beauté étoit beaucoup au-dessus de celle d'Amélie, même de miss Ennamoor. —Toujours de l'exagération, dit en riant

Lancelot. — Non, sur mon âme, et si votre honneur veut en juger, il conviendra que je ne puis trop vanter la fille dont je parle. — Je te remercie; mais les aventures m'ont déjà tant causé de trouble, que je veux, s'il est possible, n'en plus avoir. — Oh! je ne propose pas à votre honneur une maîtresse, car Sarah Hermoda est d'une sagesse qui ne laisseroit aucun espoir de la séduire. — Tu piques ma curiosité; je veux absolument voir ce dragon de vertu : où le trouve-t-on? — Souvent à la porte de la cabane de son père, travaillant à faire des filets. — Viens me montrer le chemin. Cunning conduit son maître à une petite distance de la demeure du pêcheur, et, par son ordre, il le quitta.

Montagu s'étoit muni d'un livre dont il avoit l'air d'être fort occupé : cependant il approchoit insensiblement de la cabane, sur la porte de laquelle il avoit aperçu la jeune fille. Lancelot ne leva les yeux de dessus son livre que quand il

fut arrivé tout près de Sarah, qui avoit interrompu son ouvrage pour le regarder. L'attention qu'il paroissoit porter à sa lecture excitoit son étonnement ; leurs regards se rencontrèrent; la jeune personne baissa la vue en rougissant, et Montagu fit deux pas en arrière, jouant parfaitement la surprise. Après une minute de silence, Lancelot adressa une question indifférente à la jolie Sarah; mais celle-ci ne le comprenant pas, se contenta de lui faire une petite révérence. Montagu sentit alors le tort qu'il avoit eu de renvoyer Cunning, qui savait passablement l'allemand, et auroit pu lui servir d'interprète. Vainement il tâcha, avec le secours de quelques mots qu'il avoit appris depuis son séjour en Suisse; de faire entendre à cette jeune fille qu'il la trouvoit charmante, si ses yeux n'eussent été plus intelligibles que sa langue, Sarah eût pu croire qu'il lui parloit de la pluie et du beau temps ; mais quelle est la femme, telle sage et telle peu

usagée qu'elle soit, qui puisse se méprendre à l'expression qui se peint dans le regard d'un homme qui l'admire ? L'air d'embarras de Sarah prouva à Lancelot qu'il en avoit été entendu. Voulant lui ôter toute espèce de doute sur le genre de ses sentimens, il prit sa main et la pressa fortement sur son cœur. La vivacité de son action effraya la jeune fille ; elle retira promptement sa main, et courut s'enfermer dans la cabane. Montagu frappa doucement et à plusieurs reprises à la porte ; mais ne pouvant parvenir à la faire ouvrir, il s'en alla lentement. De temps en temps il tourna la tête, espérant revoir encore la fille du pêcheur. Trompé dans son attente, il regagna sa maison, bien décidé à faire plus d'une visite à la bienheureuse cabane.

Pour excuser le nouvel amour de Lancelot, il ne faudroit qu'en peindre l'objet; mais comment pouvoir y réussir? Jamais beauté plus parfaite ne s'étoit offerte aux yeux connoisseurs de l'An-

glais ; tous les charmes et les agrémens sembloient s'être réunis pour orner le superbe visage de Sarah ; joignez-y une taille de nymphe, et l'on ne sera pas surpris qu'un homme, idolâtre de la beauté, n'eût pu voir Sarah Hermoda avec indifférence. . . . .

Montagu ne parla à Cunning que de la fille du pêcheur ; il poussa même le délire jusqu'à le remercier de la lui avoir fait connoître. Plusieurs pièces d'or furent données au valet, comme une preuve de la reconnoissance du maître.

Lancelot dormit peu et mal ; l'image céleste de Sarah le poursuivit jusque dans son sommeil. Loin de le favoriser par une erreur agréable, le dieu Morphée lui présenta sans cesse des obstacles insurmontables à l'accomplissement de ses désirs. Un monstre affreux ne quittoit pas les côtés de la jeune fille, et vouloit s'élancer sur lui toutes les fois qu'il cherchoit à s'en approcher.

En s'éveillant, Montagu avoit le corps

couvert de sueur; il étoit accablé de fatigue, et cependant quoique le soleil eût à peine quitté le sein des ondes, il se leva et sortit. Ses pas le conduisirent vers la cabane, sur la porte de laquelle il vit un grand et gros homme faisant aussi des filets. Lancelot pensa que c'étoit le père de Sarah, et n'osa approcher. De toute la journée le pêcheur ne s'éloigna pas de sa hute, et Montagu rentra sans avoir même aperçu la souveraine de ses pensées. Cunning, pour le consoler, lui dit que M. Hermoda n'alloit que tous les deux jours à la pêche.

Le lendemain Lancelot, aussi matinal que la veille, étoit en campagne au soleil levant. En approchant de la cabane, il ne vit point le gros homme sur la porte qui lui parut fermée; il s'approcha. L'ouvrage de Sarah n'étoit pas préparé; le cœur bat à Montagu à la seule idée qu'elle est aussi dehors : il arrive à la porte; il écoute, et n'entend aucun bruit; il frappe deux petits coups; personne ne répond;

il recommence ; même silence. — Elle est sortie, pensa douloureusement Lancelot ; sans doute elle a suivi son père, et la journée se passera encore sans que je la voie : du moins, je vais m'occuper des moyens de pouvoir lui parler et l'entendre.

Montagu rentre chez lui, s'entoure de grammaires, de dictionnaires, et le voilà à étudier l'allemand. Il ne s'interrompt que pour manger un morceau. Avant la fin du jour, il put dire : *Je vous aime avec idolâtrie ; vous êtes ce que j'ai encore vu de plus beau sur la terre ; je jure de vous consacrer ma vie entière, et de n'exister que pour vous.*

Avant de se coucher, il répéta sa leçon, et, à son réveil, ses premiers mots furent ceux qu'il avoit appris la veille.

Il se lève et s'habille sans l'aide de Gunning. Le paresseux valet, que l'amour n'empêchoit pas de dormir, étoit encore enseveli dans un profond sommeil, quand son maître quitta sa maison.

Lancelot vole vers la hute. Oh! bonheur bien senti, bien apprécié, Sarah est déjà à l'ouvrage, et le dos tourné du côté d'où venoit Montagu, elle ne l'aperçut pas. Suivant l'usage des villageois, la fille du pêcheur chantoit en travaillant. L'Anglais est arrivé tout près de Sarah, et, quoiqu'il ne comprenne pas les paroles de la romance, il écoute avec la plus grande attention la jeune fille, qui a la plus jolie voix du monde, et chante avec beaucoup d'âme et d'expression. Pendant la durée des quinze couplets, sans doute la chanson étoit une complainte, Lancelot ne fit pas un mouvement qui pût déceler sa présence; mais dès que Sarah eût cessé, il ne fut plus maître de contenir son admiration, et, sans songer que les éloges qu'il lui prodiguoit n'étoient propres qu'à l'effrayer, il répéta avec transport des complimens à perte de vue. Sarah, comme la première fois, voulut s'enfuir dans la cabane; mais Montagu, qui avoit craint et prévu

son action, l'arrêta doucement par sa jupe, et commença à lui réciter les belles choses qu'il avoit étudiées avec tant de soin. La précipitation qu'il y mit d'abord en ôta tout le mérite, ou, pour mieux dire, la signification; mais ce qu'il perdit d'un côté, il le gagna de l'autre; car la jeune fille ne put retenir un éclat de rire que lui arracha l'assemblage baroque des phrases de l'étranger. Quand on rit on n'est pas bien fâché; donc Sarah ne l'étoit pas. Cette pensée, qui frappa Lancelot, lui donna le temps de rappeler sa mémoire : alors il fit de nouveau sa spirituelle déclaration, que cette fois Sarah comprit à merveille; car elle rougit et baissa les yeux. Malheureusement le vocabulaire de Montagu avoit très-peu d'étendue; ce qui le força de se répéter. Sarah ne rit plus, mais elle sourit, preuve qu'elle étoit bien-aise. Voilà ce que comprit Lancelot, et rien ne donne tant de hardiesse à un amant que la presque certitude qu'on l'écoute avec plaisir.

Sarah ne courut plus, mais marcha vers la hute, dont elle étoit éloignée de quelques pas. Montagu la suivit, et y entra avec elle. Son premier mouvement le porta à ses pieds, où il murmura l'éloquent *je vous aime avec idolâtrie*, etc. Sarah, qui n'avoit pas encore parlé, prononça quelques mots. Lancelot crut que c'étoit un aveu des sentimens qu'il lui avoit inspirés, et, dans le fait, tout autre s'y seroit trompé comme lui : tant le ton de la jeune fille avoit de douceur! Ajoutez à cela un air de timidité, qui ordinairement accompagne l'amour, et vous conviendrez que la méprise de l'Anglais étoit tout à-fait naturelle : cependant l'interprétation donnée aux paroles et gestes de Sarah par Montagu, se trouvoit entièrement opposée à la vérité. Voici la juste traduction de ce que Sarah disoit à Lancelot. — J'ignore la manière dont une jeune fille doit répondre à un Monsieur de votre qualité, qui veut bien s'abaisser à lui parler de tendresse; je

vais seulement m'attacher à vous expliquer combien je suis éloignée de pouvoir agréer l'offre que vous me faites de n'exister désormais que pour moi.

Ici Sarah s'arrêta pour reprendre haleine, et Lancelot, transporté du son de voix enchanteur qui, selon lui, ne pouvoit qu'exprimer des choses agréables, voulut serrer Sarah dans ses bras; un mouvement prompt et repoussant avertit l'Anglais que son action avoit déplu. Il arrêta sa fougue amoureuse, et prêta de nouveau l'oreille à la continuation du discours de Sarah. — J'aime, et je suis aimée de Frédéric Keisser, fils d'un pêcheur. Mon père n'étant pas si riche que le père de Frédéric, celui-ci ne veut pas donner son consentement au mariage de son fils avec moi. Malgré la rigueur de M. Keisser, Frédéric le respecte trop pour lui désobéir; mais il n'en est pas moins décidé à n'avoir jamais d'autre femme que moi. De mon côté, je lui ai promis de lui être fidèle jusqu'à la mort,

dussé-je rester fille toute ma vie ; ainsi, Monsieur, vous devez sentir qu'il m'est impossible de vous recevoir davantage, et même de vous écouter plus long-temps : en outre, je vous dirai qu'il y auroit du danger pour vous à ne pas vous en aller bien vîte ; mon père n'est pas allé fort loin ; il peut revenir d'un moment à l'autre, et s'il vous trouvoit ici, n'y ayant d'autre affaire que celle de parler d'amour à sa fille, il pourroit vous faire un mauvais parti ; il y a peu de personnes moins tolérantes que lui sur cet article. En terminant, Sarah conduisit l'étranger hors de la cabane. Tout ceci n'étoit qu'une pantomime pour Montagu, qui ne pouvant rien comprendre aux paroles de la jeune fille, ne cessoit de fixer ses yeux pour tâcher de deviner ce qu'elle lui disoit ; mais ses yeux très-beaux n'exprimoient que beaucoup de douceur, fort peu d'intérêt, et pas du tout de tendresse. Cependant comme on aime à se flatter, Lancelot crut remar-

quer une sorte de bienveillance qu'on n'a pas coutume de ressentir pour un objet indifférent.

Les gestes de Sarah étant devenus tout-à-fait expressifs, Montagu ne put éviter de concevoir qu'elle lui faisoit une pressante invitation de s'en aller. Comment se décider à partir sans laisser au moins un léger souvenir de sa présence; il ne falloit pas songer à hasarder une ardente caresse, d'après l'insuccès de la premiére. Lancelot saisit une main de la jeune personne, et y imprima le plus brûlant baiser. Peu habituée à un pareil genre de politesse, Sarah parut confuse, et crut à peine s'acquitter en faisant une demi-douzaine de révérences au trés-honnête étranger, qui termina l'intéressante entrevue en répétant, pour la dixiéme fois, *je vous aime avec idolâtrie*, etc.

De retour chez lui, Montagu chargea Cunning de voir Sarah Hermoda, afin de savoir ce que vouloit dire la longue

tirade qu'elle lui avoit débitée : quoique se doutant qu'il n'y avoit rien que de favorable à son amour ; il désiroit en avoir la traduction littérale.

Cunning étoit trop bien payé de son maître pour ne pas lui obéir strictement. Il se rendit à la hute, où il trouva Sarah encore seule. L'officieux valet alla sur-le-champ droit au but, et obtint, sans peine, que la Bernoise lui répéta mot pour mot ce qu'elle avoit dit à Lancelot. Cunning, déjà instruit de la sagesse de Sarah, ne fut pas surpris qu'elle eût résisté à la tournure élégante et à la figure noble et belle de son maître ; mais jugeant les autres d'après lui, il présuma que l'appas d'une forte somme d'argent auroit plus de pouvoir que les grâces du corps : en conséquence, il fit les plus séduisantes propositions, bien certain que Montagu ne le démentiroit pas. Ce qu'il crut être un moyen de réussite, en fut un de disgrâce. Sarah, humiliée qu'on la soupçonnât capable de céder à l'inté-

rêt, ordonna à Cunning de sortir de sa hute avec autant de hauteur et de noblesse, qu'une princesse eût pu le faire en renvoyant de sa présence un audacieux amant. Pour surcroît de malheur, le pêcheur rentra tandis que Sarah témoignoit son mécontentement. M. Hermoda demanda une explication que sa fille se disposoit à lui donner, quand Cunning, voyant dans la haute et robuste structure du père, qu'il ne se contenteroit pas de prendre le ton digne, gagna aux pieds. La peur lui donnant des aîles, il vola plutôt qu'il ne courut pour regagner la maison. Lancelot, qui ne l'attendoit pas si vîte, fut surpris de son prompt retour, et plus encore de son air effrayé. Cunning pouvant à peine parler, tant il étoit essoufflé, avant de répondre aux questions réitérées de son maître, alla avaler un verre de vin pour donner le temps à ses sens de se calmer. L'impatience de Montagu étoit au comble : ce ne fut donc pas sans jurer qu'il vit retarder l'expli-

cation qu'il brûloit d'avoir ; enfin Cunning fut en état de lui rendre compte de la commission dont il l'avoit chargé.

Un homme délicat, en apprenant que Sarah en aimoit un autre, se seroit fait une loi de renoncer à ses prétentions, et pour éviter de succomber à la tentation, il auroit hâté son départ; mais Lancelot n'avoit de l'amour que la fougue, et le délire brûlant des désirs ; il ne connoissoit d'autre moyen de les calmer que celui de les satisfaire. La beauté de Sarah avoit monté sa tête ; les difficultés la lui tournèrent entièrement. Un père sévère, même brutal, un amant tendrement chéri, tout cela ne lui parut que des obstacles très-surmontables. Je réussirai, se disoit-il, et plus ma victoire m'aura coûté de peine, plus elle me semblera glorieuse. Cunning, qui n'avoit ni amour ni courage, ne se sentit aucune disposition à poursuivre sa négociation. La taille prodigieuse du père Hermoda, son air dur et son regard terrible, lui firent se

démettre de son ambassade. Montagu le traita de lâche, le menaça de le renvoyer en Angleterre. Le pauvre hère convint qu'il n'étoit pas précisément un homme brave, mais que l'épithète de *lâche* lui convenoit encore moins, puisque le maréchal de *** assuroit que la véritable bravoure ne consistoit pas à s'exposer à un danger certain sans nécessité absolue; il disoit même que c'étoit une témérité blâmable. — Quant à la menace que votre honneur me fait de me renvoyer dans mon pays, elle ne me feroit de peine qu'autant qu'il me faudroit quitter un bon maître auquel je suis sincèrement attaché. — Si tu parles vrai, répliqua Lancelot, pourquoi refuse-tu aujourd'hui de me servir? — Si vous aviez été comme moi à portée de voir ce furieux pêcheur, vous y regarderiez à deux fois, avant de vous exposer à sa rage. — Mais, imbécille que tu es, qui t'a dit que cet homme fût si redoutable? — Sa fille et mes yeux. — Témoins également récu-

sables ; l'une a voulu t'effrayer et y a complétement réussi ; les autres, comme ceux de dom Quichotte, te montroient un géant dans un pygmée : au reste, je puis me passer de toi ; me voilà au courant ; cela me suffit pour pouvoir agir seul. Cunning secoua la tête, fixa Montagu avec un regard de compassion, et se retira de sa présence pour répandre d'avance une larme sur son sort. — Je n'aurai bientôt plus de maître, se dit-il à part lui, ce colosse Hermoda le tuera d'un coup de poing, et j'aurai le chagrin de porter en Angleterre la nouvelle de la mort de Lancelot Montagu.

Lancelot, de son côté, mettoit son esprit à la torture pour trouver le moyen d'attirer Sarah hors de la cabane ; il ne cragnoit ni la force gigantesque d'Hermoda, que lui avoit sans doute exagérée Cunning, ni la rivalité de ce Frédéric Keisser, ni même les rigueurs de Sarah. Son unique appréhension n'avoit pour objet que la difficulté d'obtenir un tête-à-tête.

Pendant plusieurs jours, Montagu ne cessa de parcourir les environs de la hutte, et, toujours, le gros et grand homme lui parut fixé à la porte. Hermoda n'alloit plus à la pêche; donc il avoit des raisons pour rester chez lui, et quelle autre raison que celle de garder sa fille? — Il se lassera plutôt que moi, pensa Lancelot, dussé-je passer l'hiver ici pour attendre l'instant favorable.

Dix grands jours s'étoient écoulés, et Hermoda n'avoit pas quitté son poste, et Montagu ne s'étoit pas dégoûté de ses longues et de ses inutiles promenades. Sarah, sans doute, par les ordres de son père, ne paroissoit jamais. Nulle hostilité ne s'étoit faite, mais les ennemis étant sur leurs gardes la victoire restoit indécise.

Cunning, très-peu propre pour un coup de main, n'étoit pas cependant un membre inutile : l'espionnage étant son fort, il se mit en quête pour les dé-

ouvertes, et fit plus en vingt-quatre heures que son maître en quinze jours. Il apprit que le pêcheur avoit un protecteur à Berne, nommé M. Aurich, particulier opulent qui faisoit beaucoup de bien à Hermoda, parce que sa femme l'avoit servi pendant douze ans, et que, de temps en temps, il lui portoit des poissons. Cunning, en faisant part de ceci à Lancelot, y joignit un conseil : ce fut d'envoyer un exprès à Hermoda de la part de M. Aurich pour lui donner l'ordre de lui apporter, un jour désigné, des poissons pour un grand diner qu'il seroit sensé donner. Montagu trouva ce moyen excellent; et, sur-le-champ, Cunning se rendit à la ville, près de la maison qu'habitoit M. Aurich; de là, comme s'il eût été un de ses valets, il dépêcha un commissionnaire à Hermoda, avec ordre d'apporter, le mercredi suivant, différens poissons chez son maître.

Le message parfaitement rempli,

Cunning revint près de Lancelot; il ne s'agissoit plus que de guetter l'instant du départ d'Hermoda.

Au jour fixé, Montagu fut se cacher avant le jour dans les environs de la hute; il vit le pêcheur ouvrir sa porte, aller à ses remises (1) choisir et arranger ce qu'il avoit de mieux, et se mettre en route. Lancelot attendit une heure dans la crainte qu'il ne prît fantaisie à Hermoda de revenir sur ses pas; se croyant, enfin, bien sûr qu'il n'avoit pas à redouter son retour, il gagna la cabane. Pour comble de bonheur, la porte étoit restée ouverte; Montagu entre et passe dans la seconde chambre, en faisant le moins de bruit possible. Sarah étoit encore couchée et dormoit paisiblement : il s'approche, la considère, l'admire, et respire à peine pour ne pas troubler son sommeil; un

(1) Lieu où l'on dépose des poissons; il est situé dans la rivière même.

mant, tel que j'ai peint Lancelot, ne 'en tient pas longtemps à la contemplation, il voit une main brunie par le soleil, mais de la forme la plus parfaite : il pose légèrement ses lèvres dessus ; ses yeux fixent des beautés plus ttrayantes : il est au moment de deenir téméraire; mais, oh contre-temps fâcheux! Un jeune homme entre en usant des mêmes précautions que l'anlois. Il marche sur la pointe du pied, et pousse doucement la porte. Quel spectacle s'offre à sa vue! Sarah, la belle Sarah presque nue dans les bras d'un inconnu. — Perfide! dit-il d'une voix concentrée, est-ce ainsi que tu payes le plus tendre et le plus sincère amour? Sarah se réveille, elle reste éperdue aux reproches de son amant que la présence de l'étranger semble autoriser. — Frédéric, dit-elle en lui tendant les bras, je te jure que je ne suis pas coupable. — Perfide! répète encore le jeune homme, ose-tu te flatter de m'abuser?

c'en est fait, je te quitte pour jamais. Arrête, Frédéric, au nom de ma ten dresse pour toi, ne me condamne p sans m'entendre, je te répète que je sui innocente. Voudrois-je, s'il en étoit au trement, souiller ma bouche par un in signe mensonge. — Je ne puis te croire dit encore le jeune Keisser. Adieu, Sarah. tu ne me reverras plus. Et sans rien vouloi écouter de plus, il sort, et se met à couri comme s'il eût été poursuivi. Sarah, ivre de désespoir, se précipite à bas de son lit, et appelle, d'une voix déchirante, Frédéric. — Il ne m'entend plus, le barbare m'abandonne! c'est l'arrêt de ma mort qu'il a prononcé; non, je ne survivrai pas au malheur de l'avoir perdu.

Montagu, témoin et cause de cette scène cruelle, se sentit vivement ému. Déjà les remords agissoient fortement sur lui; et si Frédéric eût resté une minute de plus, il rendoit le calme et le bonheur à tous les deux, en s'avouant pour le seul

oupable; mais le départ précipité du
une homme, et sur-tout la vue du dé-
rdre de Sarah, qui, toute occupée de
a douleur, ne songeoit nullement à l'état
décent où elle se trouvoit, firent dis-
aroître tous les scrupules de Lancelot,
n rallumant ses désirs. Il saisit la jeune
'lle dans ses bras, la serre fortement
contre son sein, et veut par la violence
obtenir ce qui ne doit être que la récom-
ense d'un amour délicat. La fureur, se
joignant au désespoir, décuple les forces
de Sarah; elle repousse vigoureusement
Montagu, s'en débarrasse, et l'accable
d'injures. — Monstre, vomi sur la terre
pour mon éternel malheur, fuis de ma
présence! éloigne-toi d'un lieu que tu as
rempli d'amertume! C'est en vain que
Lancelot cherche à l'appaiser par l'atti-
tude de la soumission; il est à genoux, il
implore son pardon, et n'obtient que des
malédictions. Un nouvel acteur se pré-
sente, mais non pas avec la branche d'oli-
vier; c'est Hermoda. Je dirai tout à l'heure

le motif qui le ramena chez lui sitôt. S fille court vers lui, et le prie de la venge du plus horrible attentat. Le pêcheur veu prendre Montagu au collet ; mais celui-c s'étoit mis sur ses gardes ; et armé d'une chaise, il cherche à échapper à l'abordage. Hermoda prend une bûche ; d'un coup il brise le rempart de Lancelot, et d'un autre, il le terrasse, et lui casse une cuisse. La douleur arrache des cris terribles à l'Anglais, qui croit d'ailleurs que le père, vindicatif, excité par sa fille, va finir par lui ôter la vie. — Ne crains plus rien, lui dit froidement Hermoda, je ne suis pas un assassin ; tu m'as voulu déshonorer dans la personne de mon enfant ; je te devois une assez forte correction pour que tu n'en perdes jamais le souvenir : le mal que tu as voulu me faire est réparé par ta punition ; je dois à présent écouter la voix de l'humanité ; je vais te porter moi-même chez toi, où tu trouveras plus de secours pour ton état qu'ici. Effectivement le pêcheur charge avec beaucoup

de précaution Montagu sur ses épaules, et le transporte chez lui; il le dépose dans la première salle qu'il trouve, et dit à ses gens, effrayés de voir leur maître dans un si pitoyable état : — Prenez-en soin; quoiqu'il ait mérité son sort, je vous conseille d'appeler un chirurgien, car je lui crois un membre cassé.

Malgré l'attachement de Cunning pour Lancelot à l'aspect d'Hermoda, il s'étoit allé cacher, et ne reparut que lorsqu'il le vit à deux cents pas de la maison; alors il vola près de son maître, qu'il trouva extrêmement souffrant. Il envoya à Berne pour faire venir un homme de l'art qui, à l'inspection du blessé, fut très-effrayé de trouver trois fractures au lieu d'une. Avant de travailler à remettre la cuisse de Montagu, il le prévint qu'il étoit très-douteux qu'il pût la lui sauver; mais que même, dans ce dernier cas, il devoit s'attendre à être estropié le reste de ses jours. Les maux inouis que souffroit Lancelot le rendirent fort peu sensible à cette

terrible déclaration ; il ne désiroit et ne demandoit que d'être débarrassé des insupportables douleurs qu'il éprouvoit.

Après une très-douloureuse opération, Montagu goûta un peu de calme ; il dormit quelques heures ; et à son réveil, il se trouva en état de faire de sérieuses réflexions sur la malheureuse issue qu'avoient toutes ses bonnes fortunes ; et ainsi que le matelot au moment de la tempête, il jura de ne jamais s'embarquer dans aucune aventure : serment aussi souvent fait que rarement tenu.

CHAPITRE XXIX.

Hermoda, chargé de son plus beau et de son meilleur poisson, voyageoit lestement vers Berne, se faisant d'avance un plaisir d'avoir été à même de bien remplir les ordres de son bienfaiteur. Il n'étoit guère qu'à un mille de la ville, quand il rencontra le domestique de M. Aurich,

qui lui témoigna combien il étoit charmé de l'avoir trouvé. — Cela m'épargnera, lui dit-il, la peine d'aller plus loin; car je puis vous dire aussi bien ici que chez vous, que mon maître vous prie de lui apporter du poisson choisi après-demain. — En voilà de superbe, j'espère qu'il en sera content. — Mais il n'en a pas besoin aujourd'hui. — Cependant il m'a fait dire de lui en apporter. Il s'en suivit une explication qui, en donnant au pêcheur la certitude qu'il avoit été trompé par un faux avis, fit naître ses soupçons, non sur sa fille, dont il ne suspectoit pas la sagesse, mais sur l'étranger rôdeur. Ce que lui en avoit dit Sarah, et ce qu'il avoit entendu des impudentes propositions de Cunning, l'avoient décidé à ne pas s'éloigner pendant plusieurs jours : voilà pourquoi Lancelot le vit constamment sur sa porte.

Certain que M. Aurich n'avoit aucune part dans les ordres qu'il avoit reçus, il ne douta pas que ce ne fût un tour de l'Anglois pour l'éloigner de chez lui, et

avoir un libre accès près de sa fille. Cette idée conçue, il se hâta de quitter le domestique, en lui promettant de venir le surlendemain; et il retourna sur ses pas avec une grande précipitation. Telles sont les raisons d'une prompte arrivée, qui fut aussi avantageuse à Sarah, que funeste à Montagu.

Pendant qu'Hermoda étoit allé porter Lancelot chez lui, sa fille s'habilla précipitamment, et courut vers la cabane du père de son amant. Elle n'osa y entrer: le riche Keisser l'auroit trop mal reçue; mais elle s'assit à peu de distance, et fixant les yeux sur la porte, elle attendit, le cœur palpitant, que Frédéric en sortît. Son espoir se réalisa. Le jeune Keisser parut; il avoit l'air triste, et cheminoit doucement vers le lieu où Sarah s'étoit arrêtée. Dès qu'il fut à peu de distance, elle vola à sa rencontre; Frédéric fit un pas en arrière, et elle put lire dans ses yeux, naguère si tendres et si doux, un sentiment de mépris bien prononcé. Elle

se jette à genoux ; et les bras tendus vers lui, elle le supplie d'écouter sa justification. La jalousie rend féroce. Frédéric, persuadé de la duplicité de Sarah, ne daigne pas lui adresser un mot; il lui tourne brusquement le dos, et prend un chemin opposé. Elle se léve, précipite ses pas, l'atteint, le retient par son gillet, et lui réitére la priére de ne pas juger d'aprés les apparences. Il la repousse avec une dureté barbare, et lui ordonne de cesser d'injurieuses et inutiles poursuites. Sarah reste un moment dans une stupide attitude ; mais une idée semble lui rendre toute son énergie. — Adieu, Frédéric, dit-elle d'une voix déchirante ; adieu pour jamais! sois, s'il se peut, heureux, et oublie la plus infortunée des femmes. Ces mots semblent n'avoir frappé que l'air, puisqu'ils ne purent arrêter les pas du jeune Keisser.

Sarah marche posément ; on croiroit que, persuadée de la dignité à laquelle doit prétendre une femme vertueuse,

elle se propose de ne plus implorer celui qu'elle n'a pas offensé; elle arrive au bord de l'Aar, lève ses yeux et ses bras vers le ciel, lui adresse une courte et fervente prière, dans laquelle elle lui demande pardon d'oser attenter à son ouvrage, fixe un instant les vagues légèrement agitées, et se précipite dans la rivière.

Frédéric n'avoit pas fait cinquante pas, que les dernières paroles de Sarah lui revinrent à l'esprit; elles vibrent jusqu'à son cœur, et lui causent de violens battemens. Il s'arrête, se retourne, et voit celle qu'il croyoit haïr, et qu'il aime encore avec idolâtrie, dans l'attitude touchante que j'ai dépeinte. Il marche machinalement de son côté; et son regard fixé sur elle, il ne la perd pas de vue: mais, ô douleur! ô désespoir! il la voit se jeter dans les flots; il s'écrie, et vole à son secours. Il l'aperçoit, non pas luttant contre l'onde pour échapper à la mort, mais s'efforçant d'écarter un obstacle qui s'oppose à son dessein.

Une planche flottant sur les eaux avoit accroché son jupon, et l'empêchoit de couler à fond. En la retenant sur la surface, Frédéric se précipite dans la rivière; il nage avec l'agilité et la vîtesse d'un poisson; il arrive bientôt près de l'infortunée, qu'il veut sauver ou mourir: il la joint au moment où, séparée de la bienfaisante planche, elle alloit disparoître; il la saisit par ses vêtemens, et la ramène à bord: peine superflue! Sarah, hélas! Sarah a cessé de vivre, du moins Frédéric le croit: elle est sans mouvement, et les ombres de la mort semblent l'environner. Son visage pâle et défiguré ne lui laisse aucun espoir; cependant il ne veut rien négliger pour s'assurer de son malheur. — Si elle n'est plus, dit le jeune Keisser en sanglottant, je la suivrai: il essaie donc sur elle les remèdes dont il a souvent fait usage avec les submergés. Ils sont bien long-temps sans succès; il tente une dernière épreuve, bien décidé à ne pas survivre à la seule femme qu'il puisse aimer,

Il met la main sur son cœur : un léger battement lui fait jeter un cri de joie. — Elle n'est pas morte ! mon Dieu ! je te rends grâce ! Une douce chaleur se répand dans le corps de Sarah, son sang recommence à circuler, ses lèvres décolorées reprennent une teinte rosée, ses yeux s'ouvrent. — Ma Sarah ! dit Frédéric en la pressant doucement sur son cœur, tu voulois mourir pour un barbare : pardonne-lui, et crois qu'il ne se pardonnera jamais à lui-même. La fille d'Hermoda regarde tendrement son amant ; elle ne peut encore parler, mais la douceur qu'il lit dans ses regards lui est un sûr garant qu'elle ne sera pas inexorable. Le bonheur dissipe le danger : Sarah n'éprouve plus qu'une grande foiblesse, causée par les efforts qu'il lui a fallu faire pour rejeter l'eau qu'elle avoit avalée. Ses premiers mots sont pour assurer Frédéric qu'elle est innocente. — Je le crois ; je n'en doute plus, dit précipitamment le fils Keisser ; la preuve que tu m'en donnois est irrévo-

sable : assure-moi à ton tour que tu me pardonnes. — Tu n'es pas assez injuste pour en douter, répondit Sarah en pressant la main de Frédéric sur son cœur. Si tu pouvois ne pas m'en croire, continua-t-elle avec le sourire d'un ange, interroge-le ; et tes craintes cesseront.

Bientôt Sarah est en état de se lever ; Frédéric lui donne le bras, et la conduit à la cabane de son père. Hermoda étoit sur sa porte, étonné, à son retour, de n'avoir pas trouvé sa fille, et se souvenant de la terrible situation où il l'avoit laissée. Il étoit dans les plus vives inquiétudes ; l'état où il vit Sarah confirma ses appréhensions. —D'où viens-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il d'une voix émue. Sarah se jetta à son col en pleurant.— Elle vouloit mourir, dit Frédéric, les larmes aux yeux.—Et tu abandonnois ton pauvre père sans regret ? — Mon père, il me croyoit infidèle. — Cela est-il vrai, Frédéric ? Le jeune homme baissa les yeux d'un air confus. — Soupçonner la vertu

de Sarah, reprit le pêcheur, c'est démériter sa tendresse. — Mon père, pardonnez-lui, il est excusable; les apparences étoient contre moi. — Son cœur, s'il t'eût aimée, devoit le désabuser; il n'est pas d'amour sincère sans estime. Frédéric, tu n'es plus digne de Sarah. Le fils de Keisser tombe à genoux; Sarah embrasse son père. — Pardonnez-lui, s'écria-t-elle, si vous voulez que je vive. — Cruelle enfant! tu sais bien que je ne puis te résister. Frédéric, je te pardonne; mais n'oublie jamais que la sagesse de Sarah doit être à l'abri du soupçon. Frédéric se retira pour laisser à Sarah la liberté de changer de vêtemens, et de goûter un repos dont elle devoit avoir besoin, après les terribles assauts qu'elle avoit éprouvés depuis le matin.

En quittant la hutte d'Hermoda, Frédéric fut trouver son père, et lui raconta les détails de ce qui s'étoit passé entre Sarah et lui. — Jusqu'ici, lui dit-il, j'ai obéi à vos ordres en n'épousant pas celle

qui ne vous paroît pas assez riche pour devenir votre bru; aujourd'hui je viens vous prévenir qu'aucune puissance sur la terre ne pourroit m'empêcher d'en faire ma femme : il me seroit doux d'avoir votre consentement; mais je suis, comme vous savez, d'âge à pouvoir m'en passer. Voulez-vous me rendre complettement heureux, ou me forcerez-vous à faire une chose qui vous est désagréable? — Eh bien! dit Keisser, épouse ta Sarah; mais si la pauvreté vient habiter avec vous, ne t'avise pas de te plaindre à moi; mes écus ne me quitteront qu'à ma mort. Fais comme tu voudras, je n'ai rien à te donner tant que je vivrai, songes-y bien. — Qu'à cela ne tienne, répondit Frédéric; gardez votre argent, mon père, et sur-tout restez en ce monde assez de temps pour manger jusqu'à la dernière pièce : ainsi que vous, j'ai de bons bras; ils nourriront ma femme et mes enfans; la Providence secondera mes efforts, et nous serons tous heureux.

Keisser, vaincu par le désintéressement

de son fils, se dépouilla de sa dureté, et le força à recevoir une jolie somme pour entrer en ménage. Frédéric épousa Sarah, et le bonheur se fixa parmi eux pour ne jamais les quitter. Les deux pères se raccommodèrent, et vécurent avec leurs enfans. Ainsi le ciel ne permit pas que l'innocence fût victime des fautes d'un libertin. Lancelot eut seul à gémir des événemens de la journée marquée par lui pour causer la ruine d'une jeune fille aussi sage que belle.

CHAPITRE XXX.

J'AI laissé le comte Auguste Halifax à la prison des Madelonnettes : on peut se rappeler qu'il avoit écrit en même temps à madame *** et à M.elle de Benozan.

Quelques jours après, une femme vint le voir ; c'étoit une amie de madame *** ; elle venoit tranquilliser Auguste, et l'engager à prendre patience. L'épouse du

membre du comité de sûreté générale avoit déjà fait des démarches pour obtenir l'élargissement d'Halifax ; mais n'osant pas, vu le genre de son accusation, se déclarer ouvertement pour lui être favorable, il falloit qu'elle mît en œuvre des moyens plus longs, quoique sûrs. Auguste demanda à l'envoyée de madame *** de quoi il étoit accusé, et si l'on savoit qui étoit son accusateur? — Une Italienne, qui vit depuis un mois avec Couthon, a assuré que vous étiez un espion anglais, qu'elle vous connoissoit particulièrement, et que vous lui aviez confié que vous ne veniez à Paris que pour faire circuler pour deux millions de faux assignats, obtenir une somme considérable pour monsieur le comte d'Artois, et tâcher de soutirer les secrets du gouvernement, trois chefs également faits pour mériter la mort. Mon amie, continua la dame inconnue, ne croit pas un mot de tout cela, et s'imagine bien plutôt que cette italienne a personnellement à se plaindre de vous, et

veut se venger à la manière de son pays. Halifax, qui reconnut dans sa dénonciatrice la vindicative Mathilda Mincio, crut devoir donner à l'amie de madame*** les détails de ce qui s'étoit passé entre cette méchante fille et lui depuis son arrivée à Saragosse, et sa liaison avec le marquis Spinola et sa famille. Je suis fort aise, dit l'inconnue, que vous mettiez mon amie à même de réfuter les rapports odieux de cette femme atroce : vivez donc sans nulle espèce de craintes, et croyez que vous serez bientôt libre.

Cette visite fit beaucoup de bien à Auguste; cependant il étoit fort malheureux : les scènes qu'il avoit vues avec tant de douleur au Plessis, se répétoient aux Madelonnettes, avec la seule différence que les victimes étoient en bien plus grand nombre. Son cœur se brisoit chaque jour en voyant emmener à la mort des femmes charmantes et des hommes du plus grand mérite. Le fanatisme révolutionnaire étoit parvenu à son comble ; des monceaux de

cadavres et des ruisseaux de sang pouvoient à peine satisfaire la fureur d'une multitude effrénée.

Le temps paroissoit bien long à Halifax; il attendoit avec beaucoup d'impatience des nouvelles de madame ***; il n'en avoit point eu de mademoiselle de Benozan, quoique certain qu'elle avoit reçu sa lettre, puisque c'étoit l'honnête concierge qui s'en étoit chargé.

La fameuse et à jamais mémorable journée du 9 thermidor arriva. Tout le monde sait combien les prisonniers, instruits de ce qui se passoit dans la ville (1), éprouvoient de sensations différentes. La crainte et l'espoir les tenoient dans une perpétuelle agitation. Quand le territoire français fut débarrassé des monstres qui l'avoient souillé si long-temps, Auguste crut respirer pour la première fois.

(1) Dans un grand nombre de prisons, les détenus ne surent les événemens du 9 thermidor qu'après le supplice de Roberspierre.

Un poids devenu insupportable cessa de l'oppresser. Cependant, au milieu de la joie universelle que le comte Halifax partageoit de toute son ame, il se ressouvint de madame ***. Son mari ayant été ami et complice du tyran, avoit péri avec lui. Son cœur se serra dans la crainte que la femme n'eût été confondue avec les scélérates nommées *tricotteuses*. Ses alarmes durèrent deux jours; le troisième il vit arriver madame *** et son amie. La première étoit porteuse de la mise en liberté d'Auguste. —Vous me voyez, lui dit-elle, Mylord, agitée de deux sentimens bien opposés; la joie et la douleur. Je me réjouis avec le public du triomphe que les honnêtes gens ont remporté, et je pleure dans mon intérieur la perte du père de mes deux enfans. Quoique n'ayant jamais partagé les crimes dont le citoyen *** s'est rendu coupable, je ne pourrois, du moins je me le persuade, jouir de l'estime générale; le nom que je porte d'ailleurs est une tache ineffaçable. En conséquence, je me

suis décidée à aller habiter un bien que j'ai à soixante lieues d'ici; il m'a été donné en dot par mes parens; je laisse à la nation toute la fortune de défunt mon mari; elle lui appartient plus qu'à moi : mes enfans et moi nous en aurons assez pour vivre dans la médiocrité, qui seule a pour moi des charmes. Avant de partir, j'ai voulu tenir la parole que je vous avois donnée, et vous faire mes adieux; j'ai aussi désiré pouvoir vous donner quelques renseignemens sur la misérable Italienne qui vous avoit dénoncé. Elle vivoit, comme je vous l'ai fait dire, avec Couthon qui l'avoit comblée de biens. Si vous ne saviez de quoi elle est capable, vous seriez sans doute surpris d'apprendre qu'elle a eu l'impudeur et la barbarie de se placer sur le passage de son amant quand on le mena à la mort; qu'elle l'a accablé d'injures, et qu'elle racontoit à la populace déjà assez exaltée, toutes les confidences atroces que lui avoit faites Couthon durant leur liaison.

Halifax, comme épouvanté de l'excès de cruauté de Mathilda, porta ses deux mains sur ses yeux. — Je m'arrête, reprit madame ***; votre indignation égale la mienne, et l'une et l'autre ne peuvent aller plus loin. Encore un mot de cette malheureuse, puis nous tâcherons de l'oublier.

En sollicitant votre liberté, il a été nécessaire que je fasse mention des motifs de haine qui avoient porté mademoiselle Mincio à vous dénoncer. Quelqu'un qui étoit présent raconta ce que je viens de vous dire de l'inhumanité de cette fille. L'homme honnête à qui je me suis adressée en eut horreur, et ordonna qu'elle fût arrêtée, ainsi que trois scélérats avec lesquels elle est toujours; ils resteront en prison jusqu'à l'instant où on les exilera du territoire français. Ainsi, Mylord, soyez désormais sans inquiétudes; cette vipère ne pourra plus lancer son venin sur vous. Recevez mes adieux, et l'assurance de ma parfaite estime.

Auguste réitéra ses remerciemens à madame***, la conduisit jusqu'à la porte, et remonta faire promptement ses préparatifs de départ. Balwin ayant entendu madame***, n'avoit pas attendu les ordres de son maître; tout étoit disposé de sorte qu'aussitôt que la voiture qu'Halifax avoit envoyé chercher arriva, ils quittèrent la prison avec l'espoir de n'y jamais rentrer.

Auguste descendit Balwin et ses malles à la maison du Nord, et se fit conduire à celle de Vauban : il y trouva mademoiselle de Benozan, qui témoigna une grande joie de le revoir. Elle lui dit que la crainte seule de lui nuire l'avoit empêchée de lui écrire. Une dame qui demeuroit vis-à-vis de sa porte, lui avoit assuré que, si on savoit qu'il étoit en correspondance avec la sœur d'un guillotiné, cela lui feroit beaucoup de tort. Auguste avoit eu de si fréquentes preuves de l'ineptie et de la méchanté des gens en place d'alors,

qu'il eut peu de peine à se persuader la vérité de cette assertion.

Mylord comte Halifax brûloit de quitter un pays où il avoit éprouvé tant de vexations; mais il ne pouvoit partir sans passeport, et il croyoit très-difficile d'en obtenir. D'ailleurs il avoit à cœur de tenir la promesse qu'il avoit faite au chevalier de Benozan, de ne pas abandonner sa sœur; il auroit bien désiré la décider à venir avec lui en Angleterre, à supposer qu'il pût s'y rendre; mais il craignoit les oppositions d'Eugénie. Cette jeune personne, extrêmement délicate, souffroit déjà beaucoup d'être logée aux dépens d'Auguste, qui, comme on peut se le rappeler, avoit exigé sa parole qu'elle resteroit un mois à la maison Vauban. Le terme étoit au moment d'expirer. Eugénie avoit prévenu sa femme-de-chambre qu'elle ne pouvoit la garder, et elle comptoit, à la seconde visite d'Halifax, lui faire part du projet qu'elle avoit formé d'aller demeurer chez

sa couturière, et de travailler pour son logement et sa nourriture.

Cette déclaration fit la plus grande peine à Auguste, et mademoiselle de Benozan put lire dans ses yeux combien elle le mortifioit. — Ainsi donc, dit tristement l'Anglais, le dernier vœu de mon ami restera sans effet. Sa sœur me méprise au point de ne vouloir rien devoir à mon amitié. Le ton et les paroles d'Halifax affligèrent visiblement Eugénie; et elle sentit que, par trop de délicatesse, elle offensoit grièvement un honnête homme. Les larmes lui vinrent aux yeux. — Excusez-moi, Mylord, dit-elle avec timidité; je suis bien jeune encore, et puis ignorer les convenances; j'avois pensé qu'elles s'opposoient à ce que je reçusse des bienfaits d'un étranger. — L'ami du chevalier de Benozan est-il donc un étranger pour sa sœur? dit Auguste avec vivacité. Votre frère revit en moi; je veux, je dois occuper sa place : que parlez-vous de convenances? Elles sont toujours là où l'hon-

neur et la vertu président. — Je cède, dit encore Eugénie, en suivant vos avis; j'aimerois à me persuader que j'obéis à Benozan : ainsi, Mylord, je remets mon sort entre vos mains. Halifax, ravi d'avoir obtenu ce que sa sincère amitié désiroit, confia à Eugénie l'envie extrême qu'il avoit de partir de Paris et de la France; il lui proposa d'aller en Angleterre. — Partout où vous voudrez, Mylord, je n'aurai plus désormais d'autres volontés que les vôtres. Auguste lui baisa la main, et l'assura qu'il ne cesseroit jamais d'être digne de la confiance qu'elle vouloit bien lui témoigner.

Le comte Halifax n'avoit dans sa conduite avec mademoiselle de Benozan, d'autres vues que celles de remplir un devoir sacré; il avoit, comme on le sait, juré au chevalier de Benozan de ne point abandonner Eugénie, et il s'étoit fait à lui-même le serment de la regarder toujours comme sa sœur. Cette jeune personne étoit d'une figure charmante; mais

Auguste ne ressentoit pour elle que l'attachement d'un frére ; il désiroit son bonheur, et n'avoit nul projet de le partager. De son côté, mademoiselle de Benozan n'avoit d'autres sentimens pour le comte Halifax, que ceux de l'amitié et de la reconnoissance ; elle l'aimoit comme on aime un bon parent, un bienfaiteur. Ayant perdu toute sa famille, peu lui importoit le pays qu'elle devait habiter, et l'idée de quitter la France n'était aucunement pénible pour elle.

Deux motifs firent souhaiter à Auguste de revoir madame*** ; le désir de lui réitérer les témoignages de sa reconnaissance, et l'espoir qu'elle lui indiquerait le moyen de se procurer un passeport. Il eut le déplaisir d'apprendre qu'elle étoit partie avec sa petite famille dès le matin, pour ne plus revenir. Il retournait tristement chez lui, quand il rencontra son compatriote du Ro....., celui à qui il devoit sa sortie du Plessis, ainsi que celle de mademoiselle de Benozan. Quoique ne

l'estimant pas, il étoit trop reconnoissant pour ne pas lui faire le plus agréable accueil. Du Ro..... lui demanda s'il comptait rester à Paris. — J'y resterai, répondit Halifax, tant que je ne pourrai pas le quitter. — Si vous avez envie de partir, je puis vous faire avoir un passeport. — Je vous en aurois la plus grande obligation, et bien plus encore, si vous y faites comprendre M.elle de Benozan. — Ceci sera beaucoup plus difficile; cependant j'y essayerai. Adieu, Mylord; j'espère demain pouvoir vous donner de bonnes nouvelles; restez chez vous toute la matinée.

Le jour suivant, Auguste reçut une lettre de du Ro..... Il lui donnoit plus que l'espoir de lui faire obtenir sous deux fois vingt-quatre heures ce dont il lui avoit parlé, et finissoit par le prier de lui prêter deux cents louis en or, qu'il engageait sa parole d'honneur de lui faire remettre dans six mois par un banquier de Hambourg.

Halifax comprit que son passeport lui

coûteroit deux cents louis; et comme il en auroit volontiers sacrifié mille pour l'obtenir, il se hâta de remettre à l'envoyé de du Ro..... ce qu'il lui demandoit. Deux jours après, il reçut un passeport pour lui, sa sœur et son domestique avec le signalement de tous trois. Auguste courut chez Eugénie, lui montra le bienheureux passeport, et lui demanda si elle vouloit partir le lendemain. Mademoiselle de Benozan répondit par un affirmatif.

Les préparatif de voyage furent bientôt faits de part et d'autre. La femme-de-chambre d'Eugénie se sépara avec beaucoup de regrets de sa bonne et douce maîtresse; mais les bienfaits d'Halifax l'aidèrent à sécher ses larmes.

A six heures du matin du jour suivant, mylord comte Halifax, mademoiselle de Benozan et Balwin, partirent de Paris, et prirent la route d'Hambourg spécifiée sur le passe-port.

CHAPITRE XXXI.

Il y avoit près d'une année que mylord Ennamoor étoit mort quand le comte Halifax revint en Angleterre, accompagné de mademoiselle de Benozan : Olympia, loin de songer à quitter la campagne, se proposoit d'y fixer sa demeure; la solidité de son caractère lui faisoit trouver peu d'agrémens dans une ville où la dissolution est portée si loin, que c'est presqu'une honte, ou au moins un grand ridicule d'avoir des mœurs et de la conduite (1). La vie champêtre convenoit autant au genre de vie qu'elle avoit adopté, qu'il étoit favorable à sa santé. Pendant son séjour à Londres, Miss Ennamoor avoit perdue

(1) Dans presque toutes les grandes villes, à l'imitation des capitales, on se fait une gloire de ne respecter ni préjugés ni convenances.

une grande partie de ce coloris charmant qui l'assimiloit à la rose. Depuis son retour à Middle Hill, son teint devenu animé, lui rendoit cet air de bonheur que le calme et la tranquillité peuvent seuls donner. Pendant les premiers temps de son arrivée, il lui avoit été facile de ne recevoir aucune visite; sa tristesse, causée par le funeste événement de la mort de son père, étoit un motif suffisant pour se séquester. Les personnes qui habitoient dans les environs de Middle-Hill, s'accoutumèrent à oublier que miss Ennamoor étoit leur voisine, et ne cherchèrent plus à la voir. Cette négligence, loin d'être désagréable à Olympia, lui plaisoit infiniment.

Je dois excepter, dans le nombre des personnes exclues de la société de miss Ennamoor une famille peu fortunée, de très-honnêtes gens, habitant une maison très-modeste à un mille seulement du château.

Monsieur et mistriss Reward, jeunes, et

ayant, par la faute de leurs maternels parens, été frustrés d'une assez grande fortune, se trouvèrent réduits au revenu le plus modique. Pendant qu'Olympia étoit à Londres, ils avoient acheté le petit bien du Orchard, et s'y étoient établis : un jardinier et une servante composoient tout leur domestique. Mariés depuis huit ans, ils n'avoient eu qu'un enfant, âgé de sept à l'instant dont je parle, le petit William faisoit le bonheur de ses parens qui le chérissoient au delà de l'expression.

Malgré la médiocrité de leur fortune, Monsieur et mistriss Reward trouvoient encore le moyen de rendre beaucoup de services, et, surtout de répandre quelques bienfaits autour d'eux. Ce fut en visitant des infortunés que miss Ennamoor fit connoissance avec M. Reward qui lui demanda la permission de lui présenter Dorothy son épouse; les deux jeunes personnes se convinrent (mistriss Reward n'avoit que vingt-six

ans), et se lièrent bientôt de la plus intime amitié.

Le temps de sevrer la petite Lydia étant arrivé, miss Ennamoor congédia sa nourrice : ce qu'elle ne fit qu'après l'avoir comblée de présens.

Cette enfant, malgré son jeune âge, sembloit être reconnoissante des bienfaits de sa protectrice; jamais elle ne pleuroit, on ne lui voyoit ni impatience, ni caprice : toujours le sourire étoit sur ses jolies petites lèvres; c'étoit, surtout, quand Olympia la tenoit dans ses bras qu'on remarquoit le plaisir briller dans ses yeux, qu'elle avoit déjà les plus beaux du monde. Un aussi rare attachement, dans un enfant d'un peu plus d'une année, lui avoit entièrement acquis le cœur de miss Ennamoor, qui, plus d'une fois, lui disoit en la baisant. — Chère Lydia, regarde-moi comme ta mère, j'en aurai toujours la tendresse, et je ne me marierai jamais pour avoir la liberté de te donner tout mon bien.

La petite, comme si elle eut compris les bonnes dispositions de sa bienfaitrice, la couvroit de baisers, et rioit de tout son cœur.

Un jour que Monsieur, mistriss Reward et le petit William étoient venus diner à Middle-Hill, on vint apporter une lettre à Olympia; en la recevant, elle éprouva un léger frémissement.

Voici ce que contenoit l'écrit:

Lettre de Mylord Comte Halifax.

MADAME,

« Je suis arrivé d'hier soir, et mon
« premier soin sera, si vous le permet-
« tez, d'aller vous rendre mes devoirs, et
« de vous réitérer l'assurance du respect
« avec lequel je suis votre dévoué ser-
« viteur. »

AUGUSTE HALIFAX.

Une vive émotion fit rougir Olympia, en lisant la lettre d'Auguste; mais elle

l'eut bientôt surmontée, et fit répondre à l'envoyé du comte Halifax qu'elle recevroit son maître avec infiniment de plaisir, quand il lui feroit l'honneur de venir la voir. — Mon tuteur est arrivée à Halifax-Hall, dit miss Ennamoor à ses hôtes; c'est un jeune homme parfaitement aimable, et que vous serez fort aise de connoître. La conversation en demeura là. Auguste étant étranger aux voisins d'Olympia, ils n'avoient rien à en dire.

Le lendemain vers trois heures de l'après midi, mylord comte Halifax arriva à Middle-Hill. Monsieur et mistriss Reward y étoient encore. Se doutant qu'Auguste tarderoit peu à venir, Olympia les avoient retenus pour s'éviter l'embarras d'un premier tête-à-tête avec un homme qu'elle sentoit bien avoir grièvement offensé. Halifax se présenta d'un air un peu gêné. Revoir une femme qu'il avoit aimée avec idolâtrie, qu'il aimoit peut-être encore, et être en quelque façon forcé de la traiter avec une politesse froide, c'étoit un

rôle difficile à remplir; il s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré. Sans doute l'air d'indifférence de miss Ennamoor éveilla son amour-propre, et lui donna les apparences d'un ami plutôt que celles d'un amant. — Vous savez, Milord, la perte horrible que j'ai faite pendant votre absence, et une larme sillonna les joues d'Olympia. — Croyez, Miss, que dès que j'en ai été informé, j'ai éprouvé une douleur bien vive. — Vous étiez, je crois, en Espagne, quand ce malheur arriva? — Je l'avois quittée, et j'étois en France. — En France! est-il donc possible d'y aller? Je ne le croyois pas. Auguste lui raconta tout ce qu'il y avoit éprouvé. — Mais, continua-t-il, je n'eus point alors à ajouter à mes peines celle que j'aurois ressentie en apprenant la perte de mon digne ami : ce n'est qu'à mon retour en Angleterre que j'en ai été informé, ainsi que de l'honneur qu'il a bien voulu me faire en me nommant tuteur de son aimable fille. — Comptez-vous, Milord,

faire un long séjour à Halifax-Hall ? — Je n'ai encore formé aucun projet ; tout dépendra des circonstances. Ce mot fit rougir miss Ennamoor. Le comte Halifax qui s'en aperçut se hâta de détruire l'idée qu'elle avoit pu concevoir. — Je ne suis pas seul ; une jeune personne, confiée à mes soins, a bien voulu m'accompagner : tant qu'elle se plaira à la campagne nous y resterons ; si elle désire aller à Londres, je m'empresserai de l'y conduire. — Une jeune personne, répéta Olympia en bégayant ; c'est, sans doute, une Espagnole ? — Non, Miss, c'est une Françoise. — Une Françoise qui a émigré, je présume ? — Nous venons l'un et l'autre de Paris ; toute sa famille a été guillotinée, et son dernier parent, en allant à la mort, m'a fait promettre de ne jamais l'abandonner. — Vous en avez pris l'engagement, Mylord ? — Du fond du cœur, et je le tiendrai. — Cette jeune personne est sûrement jolie ; presque toutes les Françoises le sont ? — Elle

passe pour être une beauté ; mais j'ai fait beaucoup plus d'attention à ses qualités morales. M. Reward ayant fait quelques questions à Auguste sur la révolution française, il ne fut plus mention de l'étrangère.

Miss Ennamoor eut, durant la journée, plusieurs instans de distraction qu'elle chercha à cacher, en s'occupant sans cesse de la petite Lydia. Halifax crut que William et Lydia étoient les enfans de monsieur et mitriss Reward, et qu'Olympia affectionnoit plus la fille que le garçon.

Avant de quitter Middle-Hill, où, malgré les instances de miss Ennamoor, il ne voulut pas coucher, Auguste eut un court entretien avec Davis, l'intendant de feu milord Ennamoor ; il fut convenu que Davis se rendroit à Halifax-Hall pour aviser, avec le comte Halifax, aux moyens de placer avec avantage une partie du revenu d'Olympia, dont il lui étoit impossible de dépenser la totalité à Middle-Hill.

Auguste ne prétendoit jouir des droits d'un tuteur vis-à-vis miss Ennamoor, que dans la gestion de son bien jusqu'à sa majorité.

Etonnant caprice du cœur humain ! Cette Olympia, qui avoit rejetté la main et la tendresse d'Halifax, éprouva un mal-aise inexplicable en apprenant qu'il avoit ramené avec lui une jeune et jolie personne : cependant elle n'avoit aucune coquetterie ; et, d'ailleurs, elle ne croyoit pas encore avoir oublié le seul homme qu'elle eût désiré pour époux, s'il ne s'en fût montré indigne, et pourtant, je le répète, elle n'entendit pas avec indifférence les éloges qu'Auguste avoit faits de la dame française ; elle chercha même à se rappeler l'air qu'il avoit eu en en parlant, et se persuada qu'il n'avoit pas dit toute la vérité. Peut-être, pensa-t-elle, ils sont mariés, et le comte Halifax a des raisons pour le cacher quelques temps. En effet, quelle vraisemblance qu'une jeune fille ait consenti à suivre

un homme hors de sa patrie, si elle ne lui eût été plus qu'une amie.

Telles furent les réflexions qui se présentèrent à l'esprit de miss Ennamoor, dès qu'elle fut libre de se livrer à ses pensées.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'Olympia entendît parler d'Auguste. Monsieur et mistriss Reward étoient retournés au Orchard; le petit William que Lydia aimoit beaucoup, avoit obtenu de rester deux semaines avec sa petite amie.

Davis s'étoit rendu à Halifax-Hall, et le comte approuva tout ce que l'honnête intendant avoit fait. — Les biens de ma pupille, lui dit Auguste, gérés par un homme aussi économe que loyal, ne peuvent que s'améliorer : continuez, M. Davis, à être spécialement chargé de tout ce qui concerne les affaires d'intérêt de miss Ennamoor; son père vous avoit accordé sa confiance : je dois d'autant mieux suivre ses traces, que je m'aperçois que le choix qu'il avoit fait de vous

est une preuve de sa justice et de son discernement.

Les éloges que Davis reçut de milord comte Halifax, quoique mérités, le flattèrent infiniment. Faire ce qu'on doit satisfait le cœur ; être approuvé est une jouissance pour le noble orgueil de l'honnête homme.

CHAPITRE XXXII.

Miss Ennamoor, depuis quelques jours, étendoit ses promenades beaucoup plus loin qu'elle n'avoit coutume de le faire, et elle donnoit pour raison à Tabithéa, que, l'hiver s'approchant, elle vouloit profiter des derniers beaux temps.

Ordinairement Olympia se faisoit suivre par un domestique et sa femme-de-chambre, présumant que l'observation que celle-ci lui avoit faite sur la longueur de ses courses, provenoit de l'envie de se soustraire à la fatigue pour

elle-même ; elle lui dit, avec la bonté qui lui étoit naturelle, qu'elle ne vouloit pas qu'elle sortît avant le retour du printemps. Tabithéa insista pour accompagner sa maîtresse ; mais miss Ennamoor persévéra, et à deux heures après midi, par le temps le plus agréable, elle prit William d'une main, porta Lydia sur l'autre bras, et gagna en courant le grand chemin où elle aimoit à se promener, parce qu'il étoit bordé d'arbres ; et quoiqu'au commencement d'octobre, le soleil avoit encore beaucoup de force : un seul valet la suivoit.

A environ un mille de Middle-Hill, à une espèce de carrefour où répondoient quatre routes différentes, Lydia, qu'Olympia avoit remise au domestique, vouloit qu'on prît celle de gauche, William celle de droite. Miss Ennamoor, pour les mettre d'accord, alla tout droit ; et, comme Lydia se mit à pleurer, parce qu'on n'avoit pas suivi sa direction, elle la reprit dans ses bras, et parvint aisé-

ment à l'appaiser. Le bruit d'une voiture fit lever les yeux à toute la bande. — C'est un phaéton, dit Olympia. — Je reconnois la livrée d'Halifax, dit le domestique. — Je voudrois bien que ce fût le Monsieur de l'autre jour, dit le petit William. Lydia se mit à rire, et baisa sa protectrice.

L'équipage alloit si grand train, qu'il fut bientôt tout près de miss Ennamoor. C'étoit en effet mylord comte Halifax avec mademoiselle de Beñozan. Il s'arrêta, et s'informa de la santé de sa pupille. Celle-ci répondit avec infiniment de politesse; mais ses yeux, très-occupés de regarder la belle Française, avoient un air si extraordinaire, qu'Auguste en fut frappé; et prenant le change sur les idées qu'il lui supposoit, il s'excusa d'avoir enterrompu sa promenade.

Olympia croyant qu'Halifax alloit à Middle-Hill, se retournoit pour en prendre la route, quand le jeune Reward dit en sautant autour des chevaux : — Prenez-moi, mylord, dans votre voiture

jusqu'au château ; je vous promets de ne pas gêner la jolie dame. Eugénie sourit, et Auguste répondit : --- Mais, mon petit ami, nous n'allons pas à Middle-Hill. — En ce cas, Mylord, reprit précipitamment miss Ennamoor, c'est moi qui vous dois des excuses de vous retenir si long-temps, et elle se retira sur le bas côté. Lydia, en balbutiant quelques mots que l'on ne pouvoit entendre, tendit ses petits bras vers le phaéton. Mademoiselle de Benozan, qui la fixoit en ce moment, s'écria : — L'aimable petite créature ! Ah ! Madame, que vous êtes heureuse d'être mère d'un aussi charmant enfant ! Comme les chevaux commençoient à marcher, il n'y eut aucune explication. Je dirai seulement que le peu de paroles qu'avoit prononcées Eugénie, firent un grand effet sur tous ceux qui les avoient entendues. Olympia changea de couleur, et sentit, pour la première fois, l'inconvénient pour une jeune personne, d'avoir chez elle un enfant de l'âge de Lydia, et

de lui témoigner tant de tendresse. Le domestique, qui estimoit et respectoit trop sa maîtresse pour prêter l'oreille à toutes les calomnies qui s'étoient débitées dans les environs, pendant les six premiers mois que Lydia avoit été à Middle-Hill, fut si fortement choqué de l'erreur qu'avoit commise l'étrangère, qu'il murmura dans ses dents. — Il y a des gens bien bêtes dans le monde, toujours. L'innocent William dit à Olympia en lui prenant la main : — Vous êtes donc la maman de ma petite amie ? — Eh! non, répondit le domestique, miss Ennamoor n'est que sa bienfaitrice ; c'est une pauvre orpheline dont ma maîtresse a eu pitié, et qu'elle a la bonté de prendre avec elle. Olympia jeta un regard presque de reconnoissance sur Stephen ; elle lui savoit réellement gré du feu qu'il mettoit à rendre compte, même à un enfant, de la vérité ; mais, ce qui paroîtra le plus extraordinaire, c'est le mouvement prompt de Lydia. A peine les paroles de

mademoiselle de Benozan avoient-elles été prononcées, que la fille d'Amélie Caraway jetta ses bras autour du cou de miss Ennamoor, et prononça très-distinctement le mot de maman que l'on ne lui avoit pas appris, puisqu'elle ne pouvoit ni ne devoit s'en servir avec personne. Olympia, qui avoit toujours reçu les caresses de Lydia avec plaisir, accueillit ces dernières avec humeur, et, dans le même instant, elle tendit la petite à son domestique, disant qu'elle étoit fatiguée de la porter. Lydia, peu accoutumée à être brusquée, se mit à pleurer. Miss Ennamoor, trop juste pour rendre cette aimable enfant responsable du chagrin qu'elle éprouvoit, chercha à réparer son tort, en donnant un baiser à la petite, qui se tut aussitôt.

Le comte Halifax aussi avoit été singulièrement frappé de l'espèce de compliment qu'Eugénie avoit fait à Olympia. Cependant il se hâta de désabuser mademoiselle de Benozan, en lui disant que

miss Ennamoor n'étoit pas mariée. Eugénie rougit. — En ce cas, dit-elle, j'ai dit une grande sottise; je croyois, en vérité, que c'étoit la mère et la fille; elles sont si jolies l'une et l'autre. Il faudra, Milord, me mettre à même de réparer ma faute, en faisant des excuses à cette charmante personne. — Soyez sans inquiétude, répondit Auguste; Olympia est d'un trop bon caractère pour se formaliser de votre méprise.

Puisque le comte Halifax ne se rendoit pas à Middle-Hill, quand il rencontra miss Ennamoor, où donc alloit-il? Cette question est si naturelle, lecteur, que je vais m'empresser d'y répondre.

Auguste, beaucoup moins guéri de son amour pour Olympia qu'il ne le croyoit en arrivant en Angleterre, et qu'il ne l'auroit désiré, s'étoit promis de voir le moins possible l'ennemie de son repos. C'étoit le conseil que lui donnoit la raison; il faisoit de son mieux pour le suivre, puisqu'il lui sacrifioit même les

convenances. N'être qu'à dix milles de la fille de l'ami qui lui avoit été le plus cher, et ne lui avoit fait qu'une visite dans douze jours de temps, n'avoit-elle pas le droit de le trouver au moins très-négligent ?

Mademoiselle de Benozan aimoit beaucoup à se promener en phaëton : Halifax, ayant été long-temps absent, avoit beaucoup d'occupations avec des gens d'affaires, son homme de confiance et ses fermiers ; ce qui l'avoit empêché, jusqu'alors, d'accompagner Eugénie ; mais il lui avoit donné, pour conducteur, celui de ses gens en qui il avoit le plus de confiance. Le jour de la rencontre dont j'ai parlé, Auguste proposa à mademoiselle de Benozan, de faire une course un peu plus longue qu'elle n'avoit coutume. Jusques-là on ne l'avoit pas conduite hors des limites du parc ; machinalement Halifax avoit pris le chemin de Middle-Hill, ce n'est pas qu'il eût le projet, même l'espoir d'y voir Olym-

pia; mais enfin, son instinct, plus que sa volonté, fut son guide, et il se trouva en présence de celle qu'il désiroit, ou qu'il croyoit désirer d'éviter, sans savoir comment et pourquoi cela étoit arrivé.

Ce que venoit de dire Eugénie prouvoit qu'elle seroit bien aise de voir miss Ennamoor; mais devoit-il la lui mener sans savoir, au préalable, si Olympia le trouveroit bon. La conduite d'Auguste avec mademoiselle de Benozan et ses procédés n'avoient rien que de fraternel; il l'aimoit comme la sœur de son ami, comme la sienne; mais j'amais l'idée d'unir son sort au sien ne s'étoit présentée à son esprit; son intention étoit de la doter, et, s'il étoit possible, de lui procurer un établissement qui la rendît heureuse; mais telle jolie, telle aimable qu'elle fut, il n'auroit pas consenti à devenir son époux. Les sentimens d'Halifax pour Eugénie étoient aussi purs que le cœur de celle qui en étoit l'objet. Auguste savoit tout cela, mais le monde

qui juge toujours d'après les apparences, pouvoit trouver étrange qu'une jeune fille charmante se trouvât être l'amie d'un jeune homme, et vînt habiter chez lui. La révolution de France, à la vérité, avoit donné déjà plus d'un exemple du même genre, mais la chronique scandaleuse ne s'étoit pas endormie; Halifax dut donc craindre qu'elle ne s'exerçât aux dépends de la réputation de mademoiselle de Benozan; et, quoiqu'il eût raconté dans la seule visite qu'il avoit faite à miss Ennamoor, la manière dont il avoit connu Eugénie, il voulut, avant de la lui conduire, savoir si elle ne trouvoit aucune objection à la recevoir.

Le jour suivant, il se rendit à Middle-Hill. Olympia l'acceuillit avec un certain embarras; Auguste, de son côté, éprouvoit une espèce de gêne pour expliplíquer le motif de sa visite; cependant il la surmonta, et demanda à miss Ennamoor ce qu'elle pensoit de mademoiselle de Benozan. — C'est sans doute le

nom de la dame française avec laquelle je vous ai rencontré hier, répondit Olympia ? Mais, Milord, je l'ai vue si peu de temps, que je ne puis que vous dire qu'elle m'a paru extrêmement jolie. Halifax sentit qu'effectivement sa question n'avoit pas le sens commun, rougit beaucoup, et ne sut comment aborder le point principal, dont le début de sa conversation l'avoit encore éloigné. Presque sans savoir ce qu'il disoit, il continua: — Cette jeune personne, miss Ennamoor, a pris de vous l'opinion la plus favorable. — Comme mère de famille, dit en souriant Olympia. — C'est une erreur que vous excuserez sans doute, Miss, elle n'a pas l'honneur de vous connoître; en voyant sur vos bras un enfant charmant, il était naturel de présumer que vous en étiez la mère. En ce moment William ouvrit la porte; il tenoit par la main et aidoit à marcher la petite Lydia qui, en voyant sa protectrice, tendit ses bras pour qu'elle la prît,

et prononça pour la seconde fois le mot de *maman*. Olympia la mit sur ses genoux en rougissant; Auguste la fixa, et changea de couleur. Il se fit un silence qui ne fut interrompu que par la petite fille qui balbutia encore — belle maman. — Tu as tort, Lydia, dit William, miss Ennamoor n'est pas ta maman; ces paroles firent un bien infini à Olympia; Halifax aussi s'en trouva beaucoup mieux, et put reprendre le sujet de la conversation que les enfans avoient interrompu. — Me permettriez-vous, miss Ennamoor, de vous présenter mademoiselle de Benozan? c'est une jeune personne fort bien née, parfaitement élevée, et surtout très-vertueuse. Olympia eut l'air de réfléchir un instant, puis elle lui dit d'un ton noble et sérieux: — Puisque le comte Halifax trouve convenable que je voie mademoiselle de Benozan, je la recevrai avec plaisir quand il lui plaira de l'amener chez moi. Il m'est doux, Auguste, de vous témoigner en cette occasion com-

bien je vous estime. Halifax sentit tout ce que l'adhésion de miss Ennamoor avoit de flatteur pour lui, il l'en remercia, et prit jour pour faire la visite projettée; on choisit le jeudi suivant, et Auguste se disposoit à retourner chez lui. — Vous ne vous en irez pas avant d'avoir dîné, Milord; surement, mademoiselle de Benozan sait que vous êtes venu à Middle-Hill, et il lui paroîtra tout simple que vous restiez quelques heures avec votre pupille, que vous avez à peine vue depuis votre retour.

La remarque étoit si obligeante, qu'elle empêcha Auguste de se refuser à l'invitation d'Olympia.

Le repas se passa avec un ton un peu cérémonieux; il ne ressembloit en rien à ceux qu'ils prenoient ensemble dans les pr miers temps de leur connoissance; alors, Halifax osoit se flatter de deven r l'heureux époux de miss Ennamoor, et la presque certitude d'une grande félicit donne une liberté d'esprit qui rend

parfaitement aimables ceux qui le sont réellement. Olympia ignorant alors, et les projets de son père, et même l'existence de son cœur, ne regardoit Auguste que sous le seul rapport d'un ami ; elle le traitoit en conséquence, avec cette douce familiarité si flatteuse quand elle a lieu entre deux personnes d'un sexe différent. Aujourd'hui l'un et l'autre avoient des raisons pour dissimuler ce qu'ils éprouvoient ; et qui ne sait que la contrainte est le fléau de la gaieté.

Le comte Halifax quitta miss Ennamoor presqu'en sortant de table : les journées, devenues très-courtes, ne permettoient pas de se livrer au plaisir de la conversation quand, pour se rendre chez soi, on avoit dix milles à faire.

Le jeudi arriva. Milord comte Halifax, et la jolie française montèrent en Phaëton, et se rendirent à Middle-Hill où ils trouvèrent monsieur et mistriss Reward. Olympia, en leur renvoyant William, les avoit fait prier de venir;

le jeudi, l'aider à faire les honneurs de sa maison à l'étrangère que le comte Halifax devoit lui amener. Miss Ennamoor crut, en augmentant le nombre des convives, diminuer l'embarras que la présence de son tuteur et d'Eugénie lui causeroit.

Mademoiselle de Benozan reçut l'accueil le plus honnête d'Olympia; et, en général, toute la journée elle eut pour cette jeune personne, les attentions et les prévenances les plus particulières; cependant, un spectateur tout-à-fait désintéressé, tel qu'étoit monsieur Reward, pouvoit aisément démêler, à travers le voile de politesse qui couvroit les paroles de miss Ennamoor, quelque chose de guindé, tout-à-fait étranger à sa sincérité naturelle. Eugénie ne prêtoit pas à des remarques du même genre; la franchise sembloit dicter tout ce qu'elle adressoit d'aimable à Olympia; elle s'excusa avec autant d'esprit que de délicatesse sur l'erreur commise par elle relative-

ment à la maternité de miss Ennamoor; celle-ci eut l'air de sourire, et traita le sujet avec une plaisanterie, légère en apparence; cependant, aux premiers mots d'Eugénie, elle avoit changé de couleur, et parut fâchée de ce qu'il fut question d'une chose peu décente à traiter de fille à fille (*). Au total, mademoiselle de Benozan plut beaucoup moins à miss Ennamoor, que miss Ennamoor à mademoiselle de Benozan; en voici la raison : Eugénie, sans aucune prétention sur le cœur d'Auguste, ne redoutoit nullement qu'il lui préférât sa charmante compatriote; au contraire, Olympia, qui commençoit à éprouver pour le comte Halifax un je ne sais quoi qui n'étoit pas encore un sentiment, mais qui pouvoit le devenir, lui fit regarder Eugénie, sinon avec les yeux de la jalousie, du

(1) Rien de plus modeste que les dames angloises; celles qui ne sont pas mariées ne prononcent jamais le mot de grossesse.

moins avec ceux de la prévention : et ceux-là ne flattent pas ordinairement.

Quoique mademoiselle de Benozan fut modeste et vertueuse, les malheurs qu'elle avoit éprouvés, l'ayant jettée parmi une sorte de gens à qui la retenue et la délicatesse étoient entièrement étrangères, avoient pu lui faire contracter cet air de liberté que la très-réservée miss Ennamoor ne voyoit qu'avec répugnance; néanmoins, elle ne laissa pas percer l'opinion qu'elle avoit conçue, et parut à Eugénie, une des plus aimables personnes qu'elle eut encore vue.

Mistriss Reward, n'ayant aucun motif pour chercher des défauts à mademoiselle de Benozan, ne lui en trouva pas, et la prit dans la plus grande affection. La jolie Françaïse, étant infiniment plus à son aise avec cette agréable femme qu'avec Olympia, donna à celle-ci toute son admiration, et toute son amitié à l'autre.

Ainsi se passa la première entrevue entre les deux pupilles d'Auguste.

En se quittant, on se promit mollement, surtout du côté de miss Ennamoor, de se revoir souvent; cependant, il fallut bien accepter une invitation du comte Halifax pour deux jours après. Monsieur et mistriss Reward y furent compris; en conséquence, Olympia les décida à rester jusques-là à Middle-Hill.

CHAPITRE XXXIII.

Sans être esclave de l'étiquette, mylord comte Halifax sentit qu'il seroit indécent de ne pas faire des visites à deux ou trois gentils-hommes du voisinage qu'il avoit coutume de voir de loin en loin quand il habitoit Halifax-Hall; en conséquence, il demanda à mademoiselle de Benozan, la permission de sacrifier le jour qui devoit précéder celui

du diner, à remplir des devoirs sacrés dans la société. Eugénie, qui parloit déjà assez bien l'anglois, consacra son temps, dans l'absence d'Auguste, à se perfectionner en lisant d'excellens auteurs.

Halifax se rendit d'abord chez le nouveau ministre du lieu ; le bon vieux Haberdine étant mort, sa cure avoit été donnée, par Williamson, à un ecclésiastique qui lui étoit recommandé par des gens estimables. Monsieur Carpenter étoit un jeune homme de trente à tente-deux ans, assez bien de son personnel, passablement instruit, mais vain et exigeant. Il étoit célibataire par principes, ou plutôt par orgueil et avarice : ne pouvant prétendre à la main d'une fille riche de qualité, il aurait cru se déshonorer en épousant une roturière avec de la fortune, et il aimoit trop l'argent pour vouloir d'une fille bien née, mais pauvre. Monsieur Carpenter avoit avec lui, pour tenir son ménage, la plus agée de ses sœurs, grande femme sèche,

laide, bavarde et méchante. Mistriss Disproved avoit près de quarante ans, était veuve depuis cinq, après avoir vécu six mois avec son mari qui, ne pouvant supporter plus long-temps le mauvais caractère de sa chère épouse, la quitta un beau matin pour aller s'embarquer au port voisin. Le vaisseau qu'il montoit fit naufrage, et Disproved périt avec tout l'équipage, à l'exception de trois matelots dont un apporta à mistriss Disproved, la nouvelle qu'elle étoit veuve.

Le jour de l'arrivée d'Auguste à Halifax-Hall, monsieur Carpenter s'étoit hâté de venir lui présenter son hommage. Le comte Halifax l'avoit fort bien acceuilli; mais, quand il vit que le ministre sembloit vouloir s'établir au château où il venoit, sans qu'on l'en priât, deux et trois fois par jour, surtout aux heures des repas; Auguste lui fit un peu froide mine. Mademoiselle de Benozan, qu'il ennuyoit beaucoup par la fadeur

et l'hyperbole de ses complimens, se dispensoit fréquemment de paroître, quand elle le savoit dans le salon. Ces deux manières n'échappèrent pas aux observations de Carpenter; et fort mécontent du peu de cas qu'on avoit l'air de faire de son mérite, il cessa ces visites d'amitié, et n'en fit plus que de devoir.

Son aimable sœur, ayant encore plus mal réussi que lui au château, suivit l'exemple de son frère, et resta au presbytère.

Je disois que la première visite du comte Halifax s'adressa à monsieur Carpenter, qu'il trouva travaillant à son jardin. Flatté de l'honneur qu'il recevoit, il conduisit Auguste dans le parloir où travailloit sa sœur. Celle-ci se redresse, culbute deux ou trois chaises pour approcher un fauteuil au comte Halifax. — Peut-être, Mylord est fatigué? — Pas du tout, Mistriss Disproved, je viens directement du château. — Si My-

lord vouloit accepter des rafraîchissemens, on pourroit lui offrir un pot de bonne bière, ou un verre de vieux Porto, ou quelques syrops, ou.... — Mille remerciemens, se hâta de dire Auguste, pour arrêter la nomenclature de toutes les différentes boissons qui se trouvaient au Presbytère, il n'y a pas une heure que j'ai déjeuné. — Cela est fâcheux, en vérité, nous aurions eu tant de plaisir à pouvoir témoigner à Mylord notre dévouement, n'est-ce pas, mon frère? — Sans doute; mais, Mylord, j'ose m'en flatter, nous mettra à même, un autre jour, de ne pas éprouver un refus; et Auguste de ne savoir que dire à toutes ces affectées démonstrations. — Mylord a-t-il été depuis peu à Middle-Hill? et, sans donner le temps à Halifax de répondre, l'infatigable bavarde continua. — C'est une bien jolie personne que miss Ennamoor; a-t-elle toujours sur les bras la petite Lydia, dont on a tant parlé? c'est, dit-on, un charmant enfant, mais

qui coûte cher à sa réputation, n'est-ce pas, mon frère? Le ministre fit un signe d'approbation. — Je ne sais ce que vous prétendez me faire entendre, mistriss Disproved, j'ai vu effectivement une petite fille, mais je ne devine pas quel tort cette enfant peut faire, comme vous dites, à la réputation de miss Ennamoor. — Oh! Mylord en sait sûrement plus qu'il n'en veut laisser paroître. — Je vous proteste que non. — Cependant, Mylord est le tuteur de miss Ennamoor, et il ne peut ignorer..... n'est-ce pas, mon frère? Ici monsieur Carpenter fit à sa sœur un signe si fin, qu'il fut distinctement aperçu d'Auguste. — Mais, mon Dieu! Carpenter, je n'en parle qu'après tout le monde. Il est public que miss Ennamoor a fait un enfant, et que voulant le garder près d'elle, elle le donne pour une orpheline dont elle se charge par charité, n'est-ce pas, mon frère? — Halifax rougit, et pâlit tour-à-tour. — Tout le monde en impose, mistriss

Disproved, et vous avez très-grand tort de répéter d'aussi abominables propos. Miss Ennamoor est une personne respectable, qui ne devroit, sous aucun rapport, être mêlée dans les caquets du désœuvrement et de la calomnie. — Sûrement, Mylord ne prétend pas appliquer ces deux mordantes épithètes à ma sœur? — Ma foi, monsieur Carpenter, je trouve presqu'aussi coupable celui qui répète des atrocités, que celui qui les invente. — Je vous proteste, Mylord, que loin de croire tout ce que vous nommez très-bien des atrocités, j'ai toujours pris le parti de miss Ennamoor, n'est-ce pas, mon frère? — Cependant, tout à l'heure vous assuriez comme une vérité, que miss Ennamoor étoit mère de la petite Lydia? — J'ai dit à Mylord que c'étoit l'opinion générale. — En voilà assez sur ce désagréable sujet, mistriss Disproved. — Sans doute, reprit le ministre, vous êtes bien gauche, Polly, de parler si inconsidérément devant My-

lord qui est le tuteur de miss Ennamoor. — Ajoutez, et son ami. Au reste, la réputation d'une fille respectable, ne dépend pas d'une poignée de méchans qui ne connoissent de plaisir que celui de nuire. Adieu, monsieur Carpenter. Je vous engage de donner à votre sœur le conseil de penser avant que de parler : c'est le vrai moyen de s'éviter des mortifications.

Auguste quitta la maison du ministre avec un énorme poids qui lui ôtoit la respiration, non pas qu'il conçût encore des soupçons sur l'honneur d'Olympia ; mais c'étoit déjà trop pour une fille vertueuse de donner prise à la langue envenimée des méchants.

Le comte Halifax se rendit de suite chez sir Hugh Winter, chevalier baronnet, avec lequel il avoit étudié. Depuis trois ans il s'étoit marié à une riche Américaine, et passoit les trois quarts de l'année à son château, situé à cinq milles d'Halifax-Hall.

Auguste fut reçu du mari et de la femme avec beaucoup d'amitié; il se trouvoit alors, chez le baronnet beaucoup de monde des environs. L'épôque du jour de naissance de milady Winter étoit le motif de ce rassemblement; plusieurs jeunes dames, mariées depuis peu, et qui, lorsqu'elles étoient filles, avoient trouvé fort incivil à mylord Halifax de ne leur avoir jamais fait un doigt de cour, semblèrent s'être donné le mot pour accroître les tourmens que la sœur du ministre Carpenter avoit commencé à exciter en lui.

La société étoit dans la bibliothèque quand Auguste arriva : il n'étoit qu'onze heures du matin, et quoique le déjeuner fût fini depuis long-temps, on entouroit encore la table, et la conversation qui avoit lieu partiellement devint générale dès qu'Halifax fût entré.

Après une infinité de questions sur tous les pays où Auguste avoit passé, on lui demanda s'il comptoit rester quel-

ques temps à Halifax-Hall, et si sa belle pupille avoit décidé de ne plus habiter que la campagne? Il répondit qu'il n'avoit formé aucun projet, et qu'il ignoroit ceux de miss Ennamoor. — La petite orpheline dont elle prend soin, est un passe-temps qui paroît lui plaire beaucoup. Cette corde étoit si délicate, qu'en l'entendant toucher, il éprouva un frémissement pénible. — Connoissez-vous les parens de la protégée de votre pupille, Mylord? La dame qui s'étoit emparée, en apparence, exclusivement de la conversation, avoit eu, lors de la mort du vieux comte Halifax, de grandes prétentions sur le cœur d'Auguste; le peu d'attention qu'il avoit fait à ses charmes fut une injure qu'elle se promit de ne jamais oublier. — C'est peut être l'enfant d'un de ses gens, ajouta l'inquisitive curieuse? — Cela est possible, dit Halifax d'un air très-embarrassé. C'est alors qu'une bande des mécontentes tomba sans miséricorde sur le bel indif-

férent. — Mylord Ennamoor étoit-il mort quand sa fille se chargea de la petite Lydia? — On m'a assuré que rien n'est plus joli que cette enfant. — Ma femme de chambre m'a juré qu'elle ressembloit en mignature à feu mylord Ennamoor. — En ce cas elle doit avoir beaucoup de similitude avec sa fille, cette dernière est exactement le portrait de son père.

Sir Hugh Winter, fatigué du babil indiscret des trois ou quatre dames qui paroissoient se renvoyer la balle, et plus que peiné de la gêne où il voyoit son ami, se hâta d'entamer un autre sujet. Parfaitement secondé par sa femme, ils parvinrent à distraire tout-à-fait les esprits, et il ne fut plus question de miss Ennamoor.

Cependant, Auguste ne put se rendre assez maître de lui pour affecter une gaieté qui étoit loin de lui. Sir Winter, le voyant disposé à partir, lui dit qu'il ne lui pardonneroit pas s'il le quittoit

avant dîner : cette menace étant une preuve d'amitié, força le comte Halifax à céder, malgré la répugnance qu'il éprouvoit à rester encore quelques heures avec les méchantes femmes dont il redoutoit une seconde attaque.

Comme les dames étoient en négligé, elles se séparèrent, et furent chacune chez elles procéder à la grande affaire de la toilette. Les hommes, de leur côté, se rendirent où le plaisir ou l'étude les appeloit. Sir Hugh vouloit rester pour faire compagnie à Auguste, mais celui-ci protesta que c'étoit le vrai moyen de le faire partir; puis, prenant un livre (*) qu'il lui montra, il assura le baronnet qu'en si bonne compagnie, il ne craignoit pas de s'ennuyer. — Puisque vous voulez lire, lui dit Sir Hugh Winter, venez avec moi, je vous conduirai dans un endroit où vous jouirez de deux plai-

(*) Les œuvres de miss Burney.

sirs à la fois. Il le mena dans une grande volière d'hiver; c'étoit un lieu de délices; plusieurs centaines d'oiseaux de tous les pays, et de toutes les espèces, voltigeoient sur des arbres très-verds, plantés dans d'énormes caisses. Vers le milieu on avoit pratiqué une petite pièce d'eau qui se renouvelloit chaque jour. La totalité de la volière composoit une rotonde assez grande, entourée de gradins couverts de pots de fleurs, comme roses, jasmins, œillets, seringats, etc. La pièce d'eau étoit bordée de mousse fraîche, et le reste sablé. Plusieurs siéges aussi de mousse offroient la commodité de pouvoir jouir du chant diversifié des hôtes de ce charmant bocage; dès que sir Hugh y eut établi Halifax, il le quitta pour aller vaquer aux affaires de sa maison.

Tel intéressant et tel bien écrit que fut le livre dont Auguste s'étoit muni, il ne put s'en occuper exclusivement. Curieux d'examiner avec quel goût et quel art la volière étoit construite, il s'y promena plusieurs tours: une douce cha-

leur également répandue, y faisoit goûter tous les agréments du printemps.

Comme il passoit du côté opposé à la porte d'entrée, il entendit le murmure de plusieurs voix de femmes dont il en reconnut une pour celle de la première qui avoit parlé d'Olympia. Il avoit passé sans s'arrêter, lorsque le nom de miss Ennamoor, prononcé d'une manière distincte, sembla retenir le pied qu'il alloit poser en avant, et, un mouvement contraire à ses principes, le fit retourner sur ses pas pour entendre ce qui se disoit de sa pupille. — Je vous le répète, cette petite Lydia est sa fille. — Mais, dit une autre voix, quelle certitude en avez-vous? — Puisque vous êtes incrédule, je vais vous faire part de mon autorité. Peu de temps après l'arrivée de miss Ennamoor à Middle-Hill, maman fut la voir avec ma sœur et moi; je n'étois pas encore mariée, comme vous savez; n'ayant pu être admise, sous le prétexte que Miss étoit trop affligée de

la mort de son pére pour se livrer au plaisir de la société, maman dit à son cocher d'aller avec sa voiture l'attendre à la grille du parc qu'elle se proposa de traverser à pied ; nous rencontrâmes la nourrice qui faisoit prendre l'air à son nourrisson, nous nous arrêtâmes pour caresser l'enfant. — Et faire causer la nourrice, dit, en interrompant la *narratrice*, une autre voix, celle qui avoit précédemment paru prendre le parti d'Olimpia. — Je ne sais si c'étoit d'abord l'intention de maman, mais en parlant, il ne fut pas difficile de tirer la vérité de cette femme. — Etes-vous bien aise, nourrice, d'habiter la campagne? — J'aimerois mieux être à Londres, mais quand il s'agit de gagner sa vie, on sacrifie volontiers son goût. — Vous êtes de Londres? — Oui, Madame. — Regardez-donc, Angélina, me dit maman, combien cette enfant est jolie? — Ne trouvezvous pas, dis-je, qu'elle ressemble à quelqu'un que nous connoissons;

maman, ma sœur et la nourrice, sourirent. — Cela est frappant, répondit maman. — Si les yeux étoient de la même couleur, il n'y auroit pas de différence, ajouta ma sœur. — C'est bien vrai ça, dit la nourrice, ma petite Lydia a tous les traits de miss Ennamoor; et pardine, il n'y a rien de sorcier là dedans: un héron ne fait pas un hibou. Nous nous regardâmes toutes les trois. — Comment fûtes-vous choisie, demanda maman, pour faire cette nourriture? — C'est que je fus recommandée à miss Tabithéa, par des gens bien comme il faut, et qui m'estiment beaucoup. — Comment donc miss Ennamoor fit-elle pour accoucher à l'insu de son père? — Oh! dame, je n'en sais pas tant: tout ce que je puis vous dire, c'est que miss Tabithéa me conduisit Silver-Street, me fit entrer dans une chambre où miss Ennamoor étoit dans un lit; l'enfant reposoit sur un sopha, on me le remit, l'accouchée ne me parla pas; ce fut la femme de

chambre seule qui fit les arrangemens, et me donna de l'argent. La première personne qui vint voir la petite Lydia, étoit miss Ennamoor, elle la caressa beaucoup, et lui juroit, les larmes aux yeux, qu'elle ne l'abandonneroit jamais. Au bout d'un mois, je ne vis plus que miss Tabithéa, et enfin, je fus après cela long-temps sans recevoir la visite de l'une ni de l'autre ; il est vrai que j'étois payée trois mois en avance. Un beau jour, miss Tabithéa vint m'offrir de gros avantages, si je voulois partir avec elle pour une belle maison de campagne où je finirois la nourriture de Lydia. Je ne demandois pas mieux, et comme mon homme y consentit, j'accompagnai la femme de chambre jusqu'ici. — Et sûrement on vous a fortement recommandé le secret sur tout ce que vous avez vu en Silver-Street ? — Oh mon dieu non ! si l'on l'eût fait, rien au monde n'auroit pu me décider à ne pas le garder. — Cela est fort singulier,

ous dit maman, après avoir quitté la nourrice, c'est avoir bien peu de soin de sa réputation que de ne pas imposer silence à une femme qui en sait tant. A présent, ma chère mistriss Goodwill, osez-vous douter que Lydia ne soit pas l'enfant de miss Ennamoor? — J'avoue, répondit-on, que les apparences sont en votre faveur; mais je dirai encore qu'il n'y a, dans tous les rapports de la nourrice, que des semi-preuves. En ce moment il arriva sans doute d'autres dames qui firent prendre un nouveau tour à la conversation; car, Auguste, qui sembloit être rivé à la même place, entendit parler de bonnets.

Le pauvre comte Halifax paroissoit frappé de la foudre. — Il est donc vrai, se dit-il à lui même, qu'Olympia s'est déshonorée; et la sœur du ministre Carpenter n'en imposoit sur aucun point ce matin. Heureux, cent fois heureux Ennamoor d'être mort avant d'avoir connu

la honte dont sa fille l'auroit couvert! Ce qui étonnoit le plus Auguste étoit la hardiesse avec laquelle Olympia élevoit chez elle son propre enfant, et surtout, l'air d'innocence qu'elle avoit su conserver au milieu de l'infâmie. Il eut un instant le désir de savoir qui étoit le père de cette enfant, mais il rejetta au loin cette humiliante curiosité.

Mylord comte Halifax étoit encore absorbé dans ses douloureuses réflexions, quand sir Hugh Winter vint le chercher pour se mettre à table.

Quoique ce soit peu l'usage en Angleterre de mélanger les hommes avec les femmes, milady Winter disposoit presque toujours ses convives de manière que l'on étoit content. Elle fit placer Auguste à côté de mistriss Goodwill, c'étoit la voisine qu'il auroit choisie; reconnaissant, en quelque sorte, de tout ce qu'elle avoit dit pour détromper son amie sur le compte de miss Ennamoor,

il eut pour elle les petits soins, et les attentions dont sa grande préoccupation le laissoit capable.

Sitôt après le diner, Auguste prit congé de milady Winter et de son époux, remonta à cheval, et retourna tristement à Halifax-Hall.

Mademoiselle de Benozan, lui trouvant l'air très-abattu, s'informa avec intérêt s'il n'étoit pas incommodé; il prétexta beaucoup de fatigues, et se retira de bonne heure pour pouvoir se livrer sans contrainte à ses douloureuses pensées.

CHAPITRE XXXIV.

Le jour suivant, étant celui ou miss Ennamoor devoit venir dîner à Halifax-Hall, avec monsieur et mistriss Reward, Auguste descendit plus matin qu'à l'ordinaire pour prévenir ses gens qu'il n'auroit pas à beaucoup près autant de monde

qu'il l'avoit cru ; dans le fait, le comte Halifax avoit, dans ses courses de la veille, deux projets, celui de faire une visite qu'il devoit à ses voisins, et celui d'en prier quelques-uns pour dîner avec Olympia ; mais, dès qu'il fut instruit de la mauvaise opinion que tout le monde avoit d'elle, il se garda bien de l'exposer à recevoir, peut-être, quelques mortifications.

Eugénie trouva Auguste encore plus changé que la veille, et l'engagea à s'aller reposer jusqu'au moment de l'arrivée de la compagnie, le priant de souffrir qu'elle s'occupât des préparatifs nécessaires ; cette proposition fut d'autant plus agréable à Halifax, qu'il étoit peu en état de donner l'œil à rien.

Deux jours avant, en revenant de Middle-Hill, il comptoit donner au dîner, accepté par miss Ennamoor, un petit air de fête, et avoit prévenu ses domestiques en conséquence. Il ne lui convenoit pas de se rétracter, quoiqu'il eût

beaucoup désiré n'avoir prié personne; il profita du conseil de mademoiselle de Benozan, non pour goûter un repos qui n'avoit jamais été plus loin de lui, mais pour tâcher de trouver un moyen de s'assurer de la vérité; et, si effectivement Olympia étoit telle qu'on la croyoit, de fuir au bout de l'univers pour s'épargner l'affreux spectacle de voir la fille de son amie perdue et déshonorée aux yeux des honnêtes gens.

En faisant des questions aux gens de miss Ennamoor, il pouvoit acquérir la certitude de ce qu'il appréhendoit plus que la mort, ou être totalement désabusé; mais il n'étoit, ni dans ses principes, ni dans son caractère, d'user de voies aussi humiliantes que celle de chercher à séduire un valet pour en obtenir le secret de ses maîtres. S'adresser directement à Olympia, c'étoit agir sans délicatesse. Que faire donc? La situation étoit très-embarrassante. Auguste passa toute la matinée à mettre vainement son

esprit à la torture; et, lorsqu'il entendit le bruit de la voiture d'Olympia, il étoit aussi peu avancé sur ses projets que sur sa toilette, qui n'étoit pas encore commencée.

Balwin, qui s'étoit présenté plusieurs fois, et qu'Halifax avoit fini par renvoyer avec un peu d'humeur, accourut avertir son maître que la compagnie arrivoit. — Je l'ai entendue, répondit froidement Auguste, et sans se déranger. — Et votre Lord ship veut rester dans cet étrange négligé? — Puisque tu l'exiges, donne-moi vîte un coup de peigne. — Ne m'enverrez-vous pas avant, Mylord, faire vos excuses à miss Ennamoor? — Rien n'est moins nécessaire, mademoiselle de Benozan est là pour la recevoir. Balwin regarda le comte Halifax d'un air surpris; il devoit en effet lui paroître très-extraordinaire de voir l'indifférence de son maître pour la réception d'Olympia, et son manque de politesse envers monsieur et mistriss Reward. Il ne put

même s'en taire. Son observation frappa Auguste. — Tu as raison, Balwin, ma conduite peut sembler malhonnête à des personnes qui ne me connoissent pas, et à qui je dois des égards; va leur demander mille pardons de ma part; dis que je me suis trouvé incommodé ce matin, que je suis beaucoup mieux, et qu'avant un quart d'heure j'aurai l'honneur de leur témoigner le plaisir que j'éprouve à les recevoir. — J'en dirai autant à miss Ennamoor? — Comme tu voudras.

Quand mylord comte Halifax se présenta dans le salon, tout le monde s'aperçut de son air d'abattement, et lui témoigna le plus vif intérêt. Olympia, surtout, lui demanda plusieurs fois s'il étoit malade. Ses beaux yeux, qu'elle fixoit sur lui, avoient une expression d'inquiétude qu'il étoit difficile de ne pas entendre. Auguste détourna la vue pour ne pas se livrer au plaisir d'être ainsi regardé par celle qu'il chérissoit

malgré lui-même. L'air d'indifférence, qu'Halifax affectoit de prendre, fut remarqué de miss Ennamoor : c'étoit la première fois qu'elle le vit chercher à fuir ses regards qu'elle baissa aussitôt.

Le dîner se passa assez tristement; quoique sa durée fut remplie par une excellente musique, mylord comte Halifax avoit donné l'ordre qu'on fît venir les meilleurs musiciens des environs; cette attention eût infiniment flatté Olympia, si le ton froid et cérémonieux d'Auguste n'avoit détruit le charme des accessoires.

En sortant de table, que les deux hommes ne tinrent pas plus long-temps que les dames, on passa, dans le salon. Mademoiselle de Benozan, moins pour faire briller ses talens que pour amuser la compagnie, se mit au forté-piano, et exécuta plusieurs jolies romances françoises. Monsieur et mistriss Reward qui, contre l'ordinaire des Anglois, aimoient beaucoup ce genre de

musique, se placèrent à côté d'Eugénie. Le comte Halifax, par ce moyen, se trouva presque tête-à-tête avec Olympia dont la contenance embarrassée annonçoit l'émotion. L'occasion étoit favorable pour sortir de la cruelle incertitude ou étoit Auguste, je dis *incertitude*, parce qu'en dépit des assurances de la Dame, dont il avoit la veille surpris la conversation, il cherchoit à se persuader que miss Ennamoor étoit accusée injustement. Halifax étoit au moment de faire à Olympia la question d'où dépendoit la tranquillité de toute sa vie, quand celle-ci se leva pour aller joindre ses amis : Auguste machinalement la retint par sa robe, elle se retourne, et demande à Halifax ce qu'il désire? — Un instant d'entretien avec mon aimable pupille. Miss Ennamoor se remet sur le siége qu'elle avoit quitté, et le regarde. Auguste est interdit, il ne sait plus que dire : elle baisse les yeux, et attend qu'il s'explique. Après quelques

efforts inutiles, il balbutie: — Cette jolie Lydia vous est donc bien chère? Olympia rougit, reste un instant sans parler, puis, répond par un affirmatif. — Sans doute, vous connoissez son père et sa mère? — Je les connois tous les deux. — Y auroit-il de l'indiscrétion à vous demander leur nom? — Il y en auroit beaucoup à moi de le dire. — Ainsi la naissance de cet enfant doit être un mystère? Olympia ne répondit pas. — Mylord Ennamoor savoit-il que vous vouliez vous en charger? — Il étoit à Greenwood chez M. Maclesfield quand j'eus occasion de connoître la mère de Lydia, et que je fus assez heureuse pour lui rendre de petits services. — Elle est apparemment trop pauvre pour faire élever sa fille? — Quand je la vis, elle étoit très-malheureuse. — Et son mari consentit que la petite passât dans vos mains? — Le père de Lydia n'étoit pas alors avec sa mère. — Cependant, vous le connoissez? — Oui. — Et ils

ont exigé que leur nom ne fût pas connu? — Ils n'ont rien exigé de moi. — Vous ne leur avez donc pas promis le secret? — Non. — Pardon, miss Ennamoor, mais il y a contradiction dans ce que vous me faites l'honneur de me dire; tout-à-l'heure vous prétendiez qu'il seroit fort indiscret à vous de me nommer les parens de Lydia, et pourtant vous convenez à présent que vous ne vous êtes nullement engagée au silence. — Ne puis-je, sans avoir besoin qu'on m'en prie, garder un secret, quand je sais, qu'en le divulguant, je puis nuire à quelques personnes, et en compromettre d'autres? — Je n'ai rien à répondre, et je vois avec admiration l'héroïsme d'un aussi sublime procédé; sans doute, c'est le comble de la vertu de savoir sacrifier sa réputation à celle d'autrui. Le comte Halifax prononça ces derniers mots avec un sourire ironique; cependant, sa voix altérée pouvoit faire deviner une partie de ses sentimens

intérieurs. Olympia, se trouvant offensée de l'air et des paroles d'Auguste, se leva, et le regardant avec fierté: — J'aurois cru n'être jamais dans le cas, lui dit-elle, d'avoir besoin de justification; au reste, Mylord, forte de ma conscience, je méprise la calomnie, et je vous prie de ne plus me faire de questions relativement à l'enfant que j'ai adoptée, et qu'une ridicule considération ne me fera jamais abandonner; et, sans écouter quelques excuses qu'Halifax cherchoit à faire entendre, elle s'approcha du *forté-piano*.

Auguste, resté à la même place, se disoit avec dépit et douleur, Lydia est sa fille, et je n'ai plus d'autre parti à prendre que de la fuir; mais que deviendra mademoiselle de Benozan? Est-il proposable que je la fasse voyager sans cesse? Pendant qu'il se livroit à ses réflexions, Eugénie avoit cédé sa place au piano à miss Ennamoor, qui préludoit avec autant de grâce que de lé-

gèreté. Halifax reconnoissant la touche d'Olympia, léve involontairement les yeux, et voit mistriss Reward et mademoiselle de Benozan qui écoutoient miss Ennamoor, en s'entourant mutuellement la taille de leurs bras. Cette attitude amicale fit naître à Auguste l'idée de proposer à Eugénie d'aller demeurer au Orchard, pendant qu'il feroit un voyage qu'il supposeroit être indispensable. Ce projet formé, il alla tout doucement prendre mademoiselle de Benozan par la main, fit signe aux autres dames de ne pas interrompre Olympia, et emmena la Françoise dans une embrâsure de fenêtre. Là, il lui fit la proposition qu'on vient de lire; Eugénie l'accepta sans balancer, en supposant cependant que monsieur et mistriss Reward y consentissent. — C'est, lui dit Halifax, ce dont je m'assurerai avant ce soir.

Après s'être amusé pendant une heure à faire de la musique, on passa dans une salle ou le thé étoit préparé. Auguste

pria monsieur Reward de l'accompagner un instant dans son cabinet; et dès qu'ils y furent, le comte Halifax lui demanda si lui et son épouse n'auroient aucune objection à opposer pour se charger, pendant une absence qu'il étoit forcé de faire, de mademoiselle de Benozan. Monsieur Reward, qui savoit combien sa femme aimoit déja Eugénie, répondit que ce seroit un grand plaisir pour eux de jouir de l'aimable société de mademoiselle de Benozan. Le comte Halifax exigea que M. Reward acceptât une pension assez forte; ce fut inutilement que celui-ci voulut s'en défendre, Auguste, insista d'une manière si décidée, qu'il fallut en passer par-là, ou voir tout rompu. Il fut donc convenu que Mylord comte Halifax mèneroit dans trois jours Eugénie au Orchard; il pria M. Reward de n'en pas parler à miss Ennamoor, désirant, lui dit-il, lui ménager une surprise agréable. M. Reward le lui promit, et ils furent rejoindre les Dames.

L'entretien qu'Olympia avoit eu avec Auguste, la rendit extrêmement sérieuse le reste du jour. A sept heures et demie, on vint dire que la voiture de miss Ennamoor étoit prête, le comte Halifax fit quelques légers efforts pour l'engager ainsi que ses amis à rester, au moins jusqu'au lendemain : elle s'y refusa, et Halifax n'insista pas.

Au retour d'Halifax-Hall à Middle-Hill, Olympia se livra peu à la conversation. Les questions que lui avoient faites Auguste, prouvoient qu'on avoit cherché à lui donner des suspicions sur sa petite protégée; et l'idée qu'il avoit pu prêter l'oreille aux calomnieux propos, lui fit éprouver le plus grand chagrin qu'elle eût encore ressenti.

Depuis le retour du comte Halifax, il s'étoit fait un changement total dans les sentimens de miss Ennamoor. Peut-être l'accusera-t-on de légèreté, quand on la verra prendre un attachement infiniment tendre pour un homme qu'elle

avoit rejetté, même au risque de déplaire au meilleur des péres, et oublier absolument ce Lancelot qu'elle aimoit assez pour lui faire tous les sacrifices, s'il s'en fût rendu digne par une conduite moins dissolue.

Néanmoins cette jeune personne avoit du caractére ; et tel fort que fût son penchant pour Auguste, elle résolut de le lui cacher; et bien plus encore, d'aprés les soupçons qu'il lui avoit en quelque façon témoignés. Il lui sembloit qu'elle devoit être assez connue du comte Halifax, pour qu'il ne crût pas qu'elle pût jamais s'avilir au point de faire trophée d'une foiblesse, qu'il ne devoit même pas supposer possible.

On arriva à Middle-Hill, sans qu'elle eût partagé l'entretien que M. et mistriss Reward tinrent ensemble durant la route. Olympia les pria d'excuser sa taciturnité, qu'elle rejetta sur un mal d'estomac considérable qui la tourmentoit depuis deux heures. Ce fut une bonne raison pour se

irer dans son appartement en descen-
nt de carrosse ; ce qu'elle ne fit cepen-
ant qu'après avoir été donner un baiser à
ydia. Il sembloit que la tendresse qu'elle
ortoit à cette enfant, redoubloit quand
lle étoit la cause innocente de quelques
ésagrémens.—Pauvre petite! lui dit-elle
n la regardant dormir; ta mère t'a aban-
onnée! ton père..... peut-être ignore ton
istence; tu n'as que moi dans le monde,
l'on cherche encore à te ravir mon
mitié! Ils n'y réussiront pas : repose en
ix, douce Lydia; jamais tu ne connoî-
s l'infortune. Un second baiser sembla
eller la promesse que miss Ennamoor
isoit du fond du cœur.

Sitôt que monsieur et mistriss Reward
rent seuls, le premier fit part à Dorothy
e la proposition du comte Halifax.— Sans
oute, mon ami, tu l'as acceptée. —Avec
condition que l'arrangement te con-
iendroit. — S'il me convient! il me
omble de joie; Eugénie est une fille
armante que j'aime de toute mon ame,

— En ce cas, la chose est décidée, e Mylord l'emmenera dans trois jours a Orchard. Mistriss Reward eut beaucou de peine à garder le silence vis-à-vi d'Olympia; mais Auguste l'avoit exigé il fallut bien y souscrire.

Le jour suivant, le mari et la femme prirent congé de miss Ennamoor, qu les fit reconduire au Orchard dans s voiture.

Une semaine s'etoit écoulée depuis l dîner d'Halifax-Hall, et Olympia n'avoi pas entendu parler d'Auguste. — J'a perdu son estime, se dit-elle; il me croi la mère de Lydia, et me méprise tro pour me rendre les égards, même d simple politesse. L'arrivée de ses aimable voisins mit fin à ses douloureuses ré flexions; mais leur présence ne devoi servir qu'à accroître son chagrin.

Mistriss Reward entra, tenant made moiselle Benozan par dessous le bras. Miss Ennamoor fut au-devant d'elles, et les embrassa affectueusement. — Vous

ne me demandez pas, lui dit Dorothy, comment il se fait que je vienne vous voir avec Eugénie? — Dois-je m'occuper de la cause, quand le résultat m'est si favorable? — Belle et bonne Olympia, apprenez donc que cette charmante Françoise est devenue mon amie et ma compagne. — C'est un compliment à faire à toutes deux. — A moi, uniquement à moi, dit alors Eugénie. — J'en veux aussi ma part, dit en riant mistriss Reward.

Dès qu'on fut assis, mademoiselle de Benozan tira de sa poche une lettre qu'elle donna à miss Ennamoor. — Mylord comte Halifax, en partant m'a chargée de vous remettre cet écrit. — En partant, dit Olympia en pâlissant: Quoi! Auguste est parti! et elle se hâta de décacheter la lettre pour cacher une partie de son trouble; elle contenoit ce peu de mots:

« Madame,

» Une circonstance aussi étrange qu'im-
» prévue me force à quitter Halifax-Hall;

» veuillez recevoir mes adieux, ainsi que » l'assurance du plus profond respect » avec lequel je suis,

» Madame,

» Votre très-humble et très-
» obéissant serviteur,
» Auguste HALIFAX. »

P. S. « Je laisserai ma procuration à » M. Flowerden, Watling-street. Voulez-» vous bien en prévenir M. Davis, en qui » je crois que vous pouvez avoir une en-» tière confiance. »

La froideur du style, et le ton sévère qui régnoit dans ce laconique billet brisa le cœur de miss Ennamoor. Cependant, il fallut dissimuler l'excès de la douleur qu'elle éprouvoit, et paroître dans son état ordinaire, ou s'exposer à laisser transpirer un secret qu'elle devoit cacher plus que jamais. L'orgueil dans une ame fière donne un courage surnaturel. Olympia, le cœur gros, la poitrine oppressée, put

forcer sa bouche à sourire : il est vrai qu'elle eut grand soin d'éviter qu'il fût question d'Auguste ; un mot de lui eut peut-être brisé la digue.

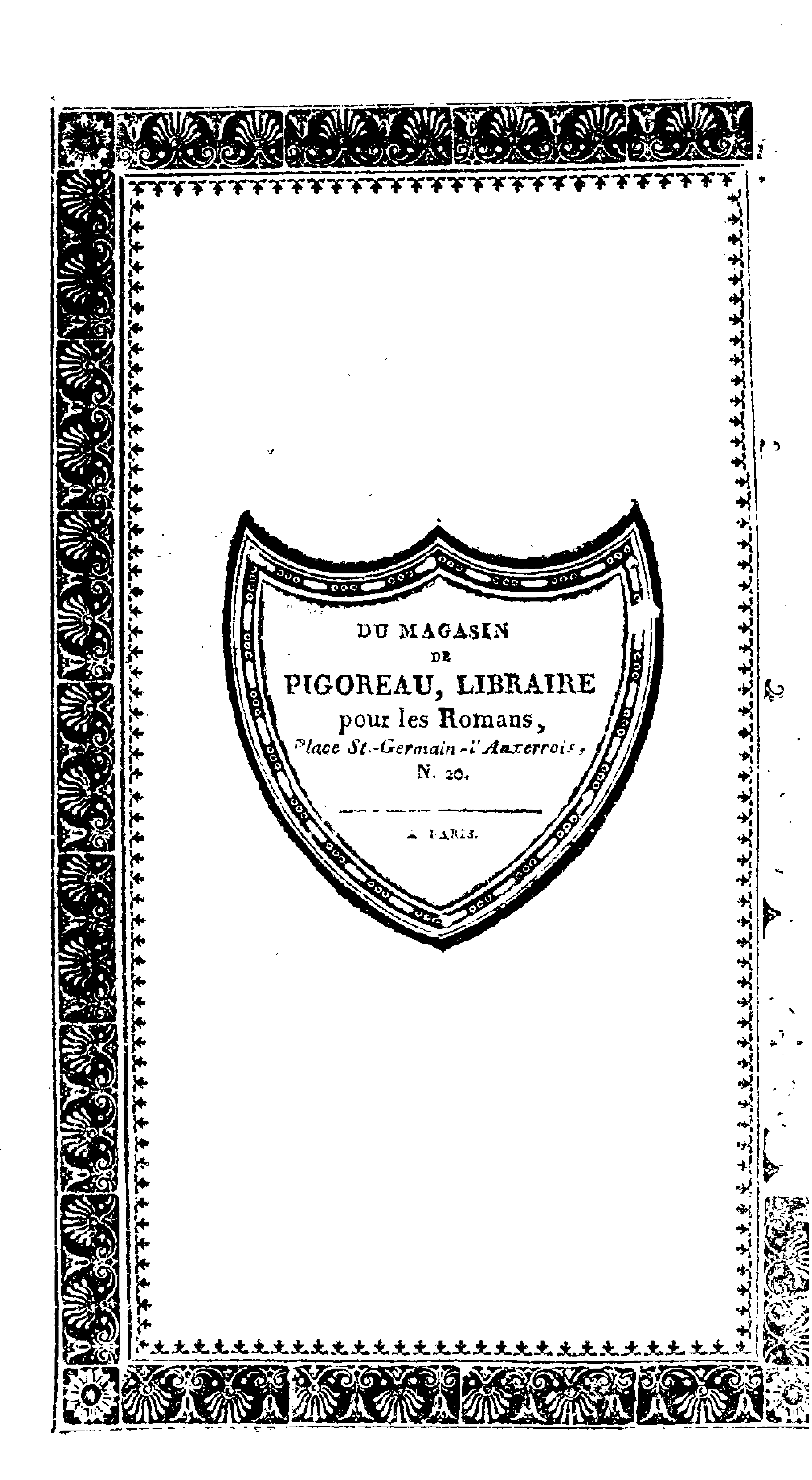
La journée se passa dans une contrainte pénible, du côté de miss Ennamoor ; et dans une joie douce, du côté des étrangers. Au grand désir d'Olympia, l'heure de partir sonna ; on se sépara avec promesse de se revoir bientôt.

Dès l'instant que miss Ennamoor fut seule, elle courut s'enfermer dans son cabinet de toilette ; et là, débarrassée de témoins importuns, elle donna un libre cours à ses larmes qu'elle avoit contenues si long-temps. — C'en est fait, soupiroit-elle, je ne le reverrai plus ; il me méprise. Ah, Lydia ! que tu me coûtes cher. Quelques sanglots l'empêchérent d'articuler le reste de ses pensées.

Tabithéa, inquiète de la longue retraite de sa maîtresse, la cherche dans son appartement. Des espèces de gémissemens l'attirent à la porte du cabinet de

toilette : elle frappe doucement. Olympia mourant de crainte d'avoir été entendue, tâche de rassurer sa voix, pour demande qui c'est. Tabithéa s'informe si Miss s trouve incommodée; Olympia lui assure qu'elle se porte à merveille, et qu'elle descendra bientôt.

FIN DU SECOND VOLUME.


DU MAGASIN
DE
PIGOREAU, LIBRAIRE
pour les Romans,
Place St.-Germain-l'Auxerrois,
N. 20.
A PARIS.